

IMPRIMERIE LE NORMANT,
rue de Seine, 8.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE SCHILLER,

TRADUCTION

DE M. DE BARANTE,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SCHILLER.



PARIS.

DUFEY, ÉDITEUR, RUE DES MARAIS S. G. 17.

M DCCC XXXIV.

NOTICE

SUR

Frédéric Schiller.

La vie de Schiller, pour présenter beaucoup de charme et d'intérêt, devrait être écrite par un de ses contemporains et de ses compatriotes. Rien ne peut suppléer à la vérité et à la vivacité des impressions que fait éprouver aux esprits observateurs, aux imaginations pittoresques le spectacle d'un homme remarquable. Sa physionomie, le son de sa voix, les habitudes de son caractère et de sa conversation, en apprennent plus sur son génie que les récits et l'examen de ses ouvrages. Lorsque les personnes qui savent voir, disent : j'ai vu ; lorsqu'on sait représenter aux yeux du lecteur la vivante image de l'homme dont on lui parle, on le fait mieux connaître que par les plus ingénieuses recher-

ches. Si une telle biographie de Schiller eût existé en Allemagne, il aurait fallu se borner à la traduire.

Quand il s'agirait seulement de chercher dans les écrits de Schiller des traces et des témoignages de la marche générale des esprits, pendant l'époque où il a vécu et dans le pays où il est né, cette tâche serait encore bien mieux remplie par un écrivain allemand. Pour se livrer d'une manière complète à un tel examen, il faudrait être familiarisé avec cette littérature allemande si variée et si variable; avec cette philosophie si subtile et si élevée dans ses principes, si universelle dans ses applications; avec ces mœurs allemandes, auxquelles les différences de religion, de gouvernement, de classes, donnent tant de nuances diverses et tranchées.

A défaut de ces avantages de position, que pouvait donc se proposer un Français écrivant la vie de Schiller? Il a dû rassembler avec soin tout ce que les hommes qui ont vu Schiller, ou qui ont vécu près de lui, racontent de cet illustre écrivain, et tout ce qu'en ont dit quelques notices assez peu complètes, publiées jusqu'à ce jour. Quant à ses ouvrages, au lieu de les juger et d'en rechercher la direction avec l'habitude et la parfaite connaissance du sol où ils ont pris naissance, il n'a pu que les observer du dehors. Mais c'est un point de vue qui peut avoir aussi quelque intérêt et mériter quelque curiosité. L'étranger qui arrive pour la première fois dans un pays, reçoit de son aspect des impressions toutes nouvelles, et dont la coutume n'a point émoussé la vivacité. Beaucoup d'objets, dans la nature morale comme dans la nature physique, doi-

vent être soumis à cette épreuve de la première impression. Leur physionomie, leurs traits caractéristiques s'effacent quelquefois devant un examen prolongé, devant une analyse détaillée. En entrant dans le cadre, on cesse de voir le tableau et de juger de son effet général. Sans doute ce sont là des excuses qui pourraient être alléguées par la frivolité superficielle; mais lorsqu'on interroge de bonne foi et avec réflexion les sensations qu'on a reçues, sans nul préjugé arrêté, sans nulle prévention convenue, on n'est jamais frivole. D'ailleurs il ne s'agit point ici de savoir si, en rapportant les drames de Schiller à de certaines règles, en les comparant à des formes dont on a le goût et l'habitude, on les trouvera bons ou mauvais; chacun là-dessus en sait autant qu'un autre. Le traducteur a fait son devoir en mettant, par une grande fidélité, le lecteur à portée de juger, et de voir ce qui lui plaît ou lui déplaît. Se livrer avec lui à un tel examen serait une tâche superflue et fort stérile. Au contraire, il peut y avoir quelque avantage à rechercher les rapports que les ouvrages de Schiller ont avec le caractère, la situation et les opinions de l'auteur, et avec les circonstances qui l'ont entouré. La critique, envisagée ainsi, n'a peut-être pas un caractère aussi facile et aussi absolu que lorsqu'elle absout ou condamne, d'après la plus ou moins grande ressemblance avec des formes données; mais elle se rapproche davantage de l'étude de l'homme, et de cette observation de la marche de l'esprit humain, la plus utile et la plus curieuse de toutes les recherches.

Dans cette tâche même, nous avons été devancés. En parlant de Schiller et de l'Allemagne, nous serons

souvent conformes à ce qui en a été dit par madame de Staël. Mais est-il possible d'être ému par quelque noble admiration, par quelque réflexion sur ce qui est grand et beau, sans que son souvenir soit présent, sans qu'il revienne se placer parmi tous les sentimens purs et toutes les pensées élevées? Se rencontrer avec elle dans cette sphère qui était la sienne, n'est pas un emprunt fait à son talent, mais un culte rendu à sa mémoire.

SCHILLER.

Jean-Frédéric-Christophe Schiller naquit le 10 novembre 1759, à Marbach, petite ville de Souabe, dans le royaume de Wurtemberg. Son père avait été chirurgien et avait servi en cette qualité dans le régiment de housards bavarois du prince Louis, qui était au service des Pays-Bas : il avait eu successivement les grades d'adjudant et d'enseigne, et enfin de capitaine; il fut ensuite chargé de l'inspection d'un jardin appelé *la Solitude*, appartenant au duc de Wurtemberg, et situé à une lieue de Stuttgart.

Le père de Schiller avait la tête un peu aventureuse; mais, à cela près, c'était un fort honnête homme, actif

et capable, estimé de son prince et de tous ceux dont il était connu. Il a vécu assez long-temps pour goûter la douce joie de voir son fils un des premiers écrivains de l'Allemagne.

La mère de Schiller était la fille d'un boulanger, bonne et douce femme, qui aima beaucoup son mari et ses enfans. Schiller fut le dernier; il était, dit-on, le vivant portrait de sa mère; sa taille était élancée, ses cheveux étaient roux, son teint couvert de taches, son visage pâle, mais sa physionomie noble et expressive. Il aima beaucoup une sœur qui mourut fort jeune, et qui paraît avoir eu de grandes analogies avec lui; elle annonçait un talent poétique assez remarquable, et s'essayait même à composer quelques drames.

Schiller fut dirigé dans ses premières études par le pasteur Moser, du village de Lorch, où ses parens passèrent trois années, lorsqu'il n'était encore qu'enfant. Peut-être Schiller dut-il aux soins de cet ecclésiastique, et à la tendre amitié qu'il conçut pour son fils, la vocation ardente et sincère qu'il manifesta pendant toute sa première jeunesse pour l'état ecclésiastique. Cependant, si c'est en mémoire de ce premier guide de son enfance que Schiller a donné le nom de Moser au pasteur que François de Moor fait venir au cinquième acte des *Brigands*, il faut convenir qu'il n'en avait pas alors un souvenir bien solennel ni bien touchant. Les discours mis dans la bouche de ce personnage ne retracent en rien les impressions fortes et simples qui, après avoir frappé l'enfant presqu'à son insu, reparaissent souvent avec attendrissement et vivacité dans l'âge mûr.

Après trois années passées à Lorch, les parens de Schiller vinrent s'établir à Louisbourg. Là, il continua l'étude du latin sous le professeur Jahn, homme froid, rude et morose, mais qui s'attacha à Schiller, l'enseigna avec soin, et le prit même en pension chez lui. Schiller n'était pas un écolier fort distingué; rien en lui n'annonçait, à cet âge, un génie remarquable; cependant il travaillait avec goût et avec succès à l'étude de la langue latine.

Du reste, Schiller était un enfant timide et gauche, faible à tous les exercices du corps, rêveur, solitaire, ennemi de la contrainte et de la règle. Il se plaisait, par la suite, à raconter une aventure de son enfance qui lui avait laissé un souvenir assez vif, et qui lui semblait la première étincelle d'exaltation poétique dont son âme eût été frappée.

Un jour, dans sa neuvième année, il avait à répondre au catéchisme que lui enseignait, ainsi qu'à beaucoup d'autres enfans de son âge, un répétiteur fort sévère et très-redouté. Par bonheur il répondit bien, et au lieu des punitions qu'il craignait, il obtint pour récompense deux krutzers. Un autre de ses camarades avait mérité comme lui ce petit encouragement. Riches et heureux de ce trésor, il fallait en trouver l'emploi : Schiller proposa d'aller prendre du lait au château de Harteneck. Mais quand ils y furent arrivés, on ne voulut point pour une si modique somme régaler les deux enfans. Bien chagrins et bien irrités, ils poussèrent plus loin leur promenade. Au prochain village, leur demande fut mieux reçue; on les accueillit à merveille; on leur servit un excellent

goûter, on ne rançonna point leur friandise, et il leur resta même quelques deniers. Comme ils s'en revenaient tout contens, ils s'arrêtèrent sur une petite colline d'où l'on découvrait, et le château et le village; alors Schiller, épris d'un beau mouvement poétique, et se souvenant sans doute de Philémon et Baucis, prononça avec une verve tout enfantine de solennelles malédictions sur le séjour inhospitalier où ils avaient été durement refusés, et de pieuses bénédictions sur la cabane où on les avait si bien reçus.

Mais ce fut seulement quatre ans après qu'il écrivit les premiers vers qu'il ait jamais faits. La veille du jour où il reçut la confirmation, sa mère l'avait fait appeler pour lui faire sentir l'importance de la grâce qu'il allait recevoir; et sa première inspiration lui vint de la piété et de l'amour maternel.

L'époque approchait où Schiller avait à choisir la carrière qu'il devait suivre. Sa vocation n'était pas douteuse; il avait manifesté le ferme désir d'entrer dans le saint ministère; et depuis, on l'a entendu souvent regretter, avec une sorte d'exaltation, de n'avoir point consacré sa vie et son talent à enseigner les bienfaits sublimes de la religion : le sort en ordonna autrement.

Le duc de Wurtemberg venait de former une école militaire à laquelle il s'efforçait de donner un grand éclat; car, dans ce temps-là, les souverains de l'Allemagne travaillaient tous avec une noble émulation à répandre les lumières, à protéger les lettres et les sciences. Le duc appela dans son institut des professeurs distingués, et voulut y attirer aussi des jeunes gens de belle espérance. Le professeur Jahn lui indiqua

Schiller dont le père était déjà un des serviteurs et des protégés du prince. Schiller était alors prêt à commencer ses études théologiques. Il était difficile à son père de refuser une faveur si particulière du souverain, faveur dont l'effet devait s'étendre sur tout l'avenir de son fils. Mais il paraît que ce fut un vif chagrin pour Schiller de renoncer à une vocation noble et sincère, et de subir une protection qui attentait ainsi à son indépendance. Le duc de Wurtemberg écouta avec bonté toutes les objections du père; mais il n'y avait pas moyen de faire des études de théologie dans une école militaire. Il destina Schiller à la jurisprudence, et promit de lui faire faire des études de droit. Le jeune homme se sentit d'abord une grande répugnance à cette profession; il demanda quelque temps pour y penser. Au moment où il s'y était résigné, le duc déclara que déjà un très-grand nombre de jeunes gens se destinaient à cette carrière, qu'il lui serait impossible de leur assurer à tous des emplois après leurs études, et qu'il fallait que Schiller se consacrât à la médecine. A cette fois, le jeune homme protesta qu'il aimerait mieux mourir, et ce fut avec une peine extrême que ses parens obtinrent de lui qu'il se soumît au désir du prince.

Une telle contrainte et la discipline militaire de l'école exercèrent sur l'esprit rêveur, exalté et indépendant de Schiller les plus fâcheuses influences. L'uniformité du commandement, les règles communes auxquelles chacun doit obéir, toutes les conditions indispensables de l'éducation publique blessèrent profondément un jeune homme qui sentait en lui-même des

penchans plus élevés, plus purs, plus désintéressés que la direction où il était retenu. Son âme s'aigrit à mesure que son esprit se développa. La société humaine, dont il ne connaissait rien que la subordination à laquelle il était assujetti, se présenta à lui comme une insupportable tyrannie fondée sur des lois injustes, et dirigée contre le bonheur, la liberté, la dignité, l'élévation de l'espèce humaine.

Cette disposition hostile des esprits contre les règles et les pouvoirs, qui a marché toujours grandissant avec le siècle, commençait alors à se répandre et à se manifester de toutes parts et de toutes manières. Comme tout ce qui est vaste et général, elle n'avait rien d'accidentel, elle ne tenait ni aux individus, ni aux livres, ni aux doctrines. Elle était un produit nécessaire et funeste de l'état de la société. Quand la société, après avoir souffert de longs désordres, vient à se calmer, il s'y forme des pouvoirs, confiés soit aux lois, soit aux hommes; pouvoirs qui sont assortis avec les besoins communs, que chacun reconnaît parce qu'ils sont utiles, parce qu'ils sont nécessaires, parce qu'ils sont en harmonie avec les dispositions générales. Tantôt les pouvoirs légitiment leur mission en subjuguant les imaginations, en s'emparant de toutes les activités, en faisant peser le joug de l'ordre sur les forts comme sur les faibles; tantôt ils tirent leurs droits d'une source plus divine, et règnent par la justice, par la raison, par la bonne gestion des intérêts communs. De quelque part que vienne ce grand bienfait, il entraîne le consentement et le respect des peuples. L'habitude vient bientôt après joindre son autorité plus irrésistible et

plus douce. La soumission, pour s'établir, avait dû être utile ou nécessaire; maintenant on ne demande plus à l'autorité de justifier de son titre; la coutume suffit pour le consacrer. L'ordre et le repos sont un si grand bonheur, que, par une volonté paternelle de la Providence, les nations demeurent long-temps à s'apercevoir et à s'irriter de ce que les pouvoirs institués sur elles, ont cessé de remplir leur destination et de servir au bien commun. De la sorte, il peut advenir que tout le système des pouvoirs, corrompu par un funeste sommeil, aveuglé par une frivole imprévoyance, perde successivement tout droit à la vénération des peuples. Il peut arriver que les lois, tombées en désuétude, réduites à de vaines paroles, à des formes hypocrites, opposées aux uns, éludées par les autres, ne présentent plus que l'apparence de barrières derrière lesquelles se sont retranchés quelques intérêts personnels. Il peut arriver surtout que telle ou telle classification de la société, auparavant salutaire et protectrice, ne soit plus qu'inutile et offensante pour les amours-propres. Il peut arriver que des supériorités jadis vraies, utiles, motivées, incontestables, n'existent plus que dans l'idée de ceux qui en jouissent; elles étaient primitivement une force publique, elles ne sont qu'une vanité individuelle et débile.

Alors se répand partout un esprit de rébellion et d'envie. Les plus nobles caractères, les âmes les plus pures se sentent contraintes et blessées par un ensemble de choses où rien ne se rapporte plus au bien commun. Les principes sacrés et nécessaires de l'ordre, de l'autorité, de l'obéissance sont attaqués dans leur racine.

Comme ils ne sont plus qu'un mensonge dans la bouche de ceux qui les professent pour leur intérêt privé, on les taxe eux-mêmes de mensonge. Une triste fatalité semble peser sur la société; et, par un cercle vicieux, les pouvoirs sont méprisables, et les citoyens séditieux.

La France, que nous connaissons mieux, nous fait surtout juger de cette déplorable situation. Nous voyons les uns se railler d'abord de tous les pouvoirs, et d'accord pour ainsi dire avec ceux qui les exercent, se jouer, sans but et sans dessein formé, de tout ce qui semble les consacrer. D'autres ensuite, s'animant d'un certain enthousiasme du mal, veulent tout détruire, tout souiller, tout renverser. Enfin, il en vient qui, au nom de la vertu, qui, dans la dignité de leur âme, dans le désintéressement de leur caractère, ne peuvent s'accommoder d'un ignoble joug, et qui, s'apercevant de la dégradation humaine, cherchent à y échapper par une révolte où bouillonnent à leur insu l'envie et l'orgueil.

Lorsqu'une fois cette maladie a commencé de s'étendre, elle pénètre partout comme une peste subtile. Il n'y a point de préservatif. En vain le pouvoir veut-il tracer un cordon autour du mal : lui-même le porte dans son sein, lui-même le propage. Exercé par des hommes, par des hommes soumis aussi à leur hiérarchie, à leurs règles intérieures, c'est ordinairement parmi eux que la maladie a commencé. Elle saisit les premières impressions de l'enfance; elle pénètre à travers tous les remparts dont on cherche à entourer l'éducation. Ce ne sont pas les philosophes qui ont appris à cette petite bourgeoise, dans la boutique de son

père, à être humiliée de ce qu'on appelle sa grand-mère mademoiselle; à s'offenser de ce qu'un financier la fait dîner à l'office. Il lui a suffi de lire dans la solitude Plutarque et les pères de l'Église, pour « ne « pas se dissimuler qu'elle valait mieux qu'une vieille « sotte, à qui quarante ans et sa généalogie ne don-« naient pas la faculté de faire une lettre qui eût le « sens commun, ni qui fût lisible. » Et il est bien triste, mais bien simple que, parlant d'un ensemble de choses qui intervertissait l'ordre naturel, sans qu'il fût possible d'apercevoir pour cela un motif tiré du bien général, elle ajoute : « Je trouve le monde bien injuste, « et les institutions sociales bien extravagantes. »

Si Schiller, comme madame Roland, nous eût fait voir avec détail les points d'irritation qui donnèrent à sa jeunesse une exaltation si amère contre toutes les règles et toutes les supériorités légales, nous verrions qu'il s'est passé quelque chose de semblable en son âme. Nous observerions ce bizarre phénomène si caractéristique de l'époque : un prince qui fait élever avec une bonté toute particulière le fils de son jardinier, qui le place avec l'élite des jeunes gens de son âge, qui encourage ses progrès, qui assure son avenir, et qui ne réussit à rien qu'à faire fermenter dans son cœur une haine aveugle pour des institutions sociales dont il n'a personnellement reçu que des bienfaits. Et cependant tous les penchans de ce jeune homme sont religieux, nobles et vertueux; et l'on conçoit cependant, en se mettant dans son point de vue, qu'il ait éprouvé de si grandes révoltes du cœur.

Schiller continua, à l'école militaire, les études qu'il

avait commencées. Il ne se distingua particulièrement que dans la connaissance de la langue latine; cependant il profita beaucoup de l'instruction étendue, forte et variée qu'on recevait dans cet institut. Il se laissa aller au charme qu'avait déjà pour lui la poésie. Klopstock fit sur lui une vive impression. Tant d'élévation, de piété et de rêverie étaient en harmonie avec toutes les dispositions de son âme. La Bible de Luther exerça aussi sur lui une influence qui se retrouve visiblement dans ses premiers écrits. On sait que cette traduction de l'Écriture Sainte passe pour un des plus beaux modèles de la langue allemande.

Ce fut dans cette première ferveur qu'il rêva de prendre Moïse pour le héros d'un poème. La Messiade et la Bible devaient naturellement faire naître un tel projet dans la tête poétique de Schiller. Age heureux, où l'on ne se méfie jamais de sa propre force, où l'imagination jouit de tous les genres de gloire, où l'on ne se refuse pas une espérance, où l'on est assuré d'atteindre le dernier terme de toutes les carrières, où l'on se couronne d'avance de toutes les palmes!

Mais bientôt sa véritable vocation lui fut révélée par l'impression que produisit sur lui la poésie dramatique. L'exemple de Klopstock et des poètes allemands de cette époque, les critiques de Lessing venaient d'affranchir la littérature allemande de la servile imitation de la littérature française. On avait combattu pour cette cause nationale avec la même ardeur que s'il s'était agi de délivrer le territoire d'une occupation étrangère; et l'on avait de même excité l'opinion populaire par l'exagération et les préjugés. Schiller se trouvait

donc fort en garde contre le théâtre français. Ce furent les premiers essais de l'art dramatique en Allemagne qui commencèrent à le charmer. *Gœtz de Berlichingen*, de Gœthe; *Ugolin*, de Gerstenberg; *Jules de Tarente*, de Leisewitz; les pièces de Lessing excitèrent son imagination. Mais c'était Shakspeare surtout que les nouveaux crititiques allemands, échappant à une imitation pour tomber dans une autre, avaient recommandé comme l'auteur classique de l'Allemagne.

Schiller lut Shakspeare avidement; mais il est curieux de remarquer quel effet il en reçut d'abord, d'autant que c'est à peu près ce qui arrive à tout le monde.

Lorsqu'étant encore fort jeune je lus Shakspeare pour la première fois, je me sentis révolté de cette froideur, de cette insensibilité qui lui permettent de plaisanter au moment le plus pathétique; de gâter, par des farces, les scènes les plus déchirantes d'*Hamlet*, de *Macbeth* et du *Roi Lear*, qui le portent à s'arrêter tout à coup lorsque ma sensibilité est émue, ou à m'arracher froidement le cœur dans un moment où j'éprouve du calme. Je l'ai honoré et étudié pendant plusieurs années, avant de m'être bien mis en harmonie avec son génie. Je n'étais pas encore capable de saisir la nature au premier coup d'œil.

Schiller aurait pu trouver une explication plus simple de ce sentiment de répugnance qu'on éprouve souvent en lisant Shakspeare, mais qui n'empêche point d'être entraîné et subjugué, et d'y revenir sans cesse. Schiller aurait pu faire la part du génie de ce grand poète, et celle de l'état de la langue et de la littérature, au moment où Shakspeare écrivait.

Toujours est-il que, tout révolté qu'il fût, Schiller

devint le disciple passionné de Shakspeare. Nous allons voir que cette inspiration ne tarda guère à porter fruit. Il essaya d'abord de composer une tragédie de *Student de Nassau*, dont il n'a conservé aucun fragment; puis une autre de *Cosme de Médicis*, dont quelques traits furent ensuite transportés dans *les Brigands*. Vers cette époque, Schiller, dont apparemment le goût pour le théâtre était connu de ses professeurs et de ses camarades, fut chargé de diriger la représentation dramatique dont on voulut embellir une fête donnée au duc de Wurtemberg. Il choisit le drame de *Clavijo*, de Gœthe, et s'y réserva le principal rôle : ce ne fut point pour lui une occasion de succès; il se montra fort gauche et fort empêché.

Mais dans ce même temps, au milieu de la première fermentation de son génie dramatique, Schiller n'en continuait pas moins de se plaire à cette sorte de poésie lyrique à laquelle le poète confie ses impressions fugitives et ses sentimens personnels. Il est resté peu de traces des vers que Schiller composa à cette époque; lorsqu'il se débattait péniblement contre tous les liens qui l'enchaînaient à des études suivies, à une vie réglée, à une carrière positive; lorsque ses journées s'écoulaient, tantôt à lire des livres de théologie, par goût pour sa première vocation; tantôt de médecine, pour se préparer à la profession qu'il avait acceptée; tantôt de jurisprudence, pour savoir si celle-là ne lui conviendrait pas mieux : la méditation, la rêverie, la promenade solitaire, entretenaient son exaltation. Cependant ses essais de poésie, qu'on pourrait retrouver dans quelques journaux du temps, n'ont encore rien de re-

marquable. Schiller ne se développa que lentement, et son jeune talent ne sembla être d'abord qu'une souffrance intérieure. Dans des vers sur les charmes de la nature, quelques uns peignent pourtant un sentiment qui s'est reproduit sans cesse dans Schiller, et que déjà cette fois il exprimait d'une manière élevée et touchante.

Ces charmes sont peu de chose pour les grands et les rois de la terre; mais ils s'emparent de l'humble mortel !.... O mon Dieu! tu m'as donné la nature; partage-leur le monde; et à moi, mon père, donne-moi la poésie.

Cependant, bon gré, mal gré, Schiller suivait la route qui lui avait été tracée, et se préparait à entrer dans la profession de médecin. Ainsi que cela était présumable, son attention se portait de préférence sur la partie philosophique et spéculative des études médicales. Il publia en 1780 un écrit sur les rapports du physique et du moral de l'homme. Dans la même année, il fut placé comme chirurgien dans un régiment.

Mais bientôt advint la circonstance qui devait décider de toute sa vie. En 1781, il fit paraître son premier, son célèbre drame des *Brigands*. Jusqu'ici on s'est fait en France une idée imcomplète et peu juste de cette bizarre production. Elle a été traduite, elle a été imitée; mais ni les traducteurs ni les imitateurs n'ont voulu entrer dans le sens de l'auteur. Ils ont cherché seulement à indiquer les situations et les effets dramatiques; c'est assurément la moindre chose à considérer dans *les Brigands;* l'action et l'intérêt y sont masqués et étouffés sous des développemens qui furent le véritable, le seul but de Schiller.

Si la traduction complète des *Brigands* pouvait, à cet égard, laisser le moindre doute, on devrait s'en rapporter à la préface, où Schiller déclare formellement que ce n'est pas un drame qu'il a voulu faire, et qu'il a seulement adopté une forme dramatique. Ce n'est en effet qu'un cadre où ce malheureux jeune homme, avec une verve déplorable, déposa tout ce que, dans la longue amertume de son cœur, il avait accumulé de haine et de mépris contre la société humaine. L'idée première est elle-même un outrage contre la civilisation; car elle consiste à montrer une âme noble et vertueuse qui, ne pouvant trouver place sous la discipline sociale, se précipite dans une association de criminels, et trouve là un emploi plus poétique de ses facultés; elle consiste à mettre la société en regard d'une caverne de voleurs, et à donner tout l'avantage à celle-ci. Sans doute Schiller n'est pas le premier qui ait voulu peindre l'effet que produit sur l'imagination une vie indépendante et aventureuse; il n'est pas le premier qui ait voulu faire ressortir l'impression que fait le sentiment moral lorsqu'il vient se placer librement au milieu d'hommes affranchis de toutes les lois, et qu'il se manifeste parmi ceux qui sont en révolte contre la justice officielle; il n'est pas le premier qui ait entrevu ce qu'un tel tableau pouvait avoir de satirique contre une société où la règle morale serait devenue une contrainte extérieure, au lieu d'être une impulsion intérieure. Shakspeare dans *les deux Véronais*, Lesage en se jouant dans *Gilblas*, Fielding dans *Jonathan Wild*, Cervantes dans le brigand *Roques Guinard*, avec plus de profondeur et avec une analogie bien plus

grande avec Schiller, avaient offert de semblables peintures. Leur talent avait produit l'espèce de sensation que le peuple va chercher avidement dans le récit des aventures périlleuses, du courage et de l'adresse des flibustiers, des voleurs ou même de simples filous. Mais ils n'avaient touché qu'en passant cette fibre rebelle du cœur humain, qui aime à être vengé de la contrainte, et qui veut rêver son indépendance même en sachant bien que l'ordre et la liberté sont deux conditions étroitement liées l'une à l'autre. Schiller alla plus loin. Rejetant toutes les proportions et toutes les vraisemblances dramatiques, il se complut à insulter avec une intarissable loquacité tout ce qu'il y a de saint et de sacré parmi les hommes; il n'éprouva ni honte ni dégoût de donner, contre toute connaissance du cœur humain, la pédanterie du crime à un parricide, et de lui faire développer longuement et lourdement tous les lieux communs de l'infamie. Partout il élève le doute, sans même chercher à le résoudre; et toute son impartialité consiste à laisser le vice aussi incertain que la vertu. Sa disposition était même si froide et si amère qu'il n'a pas éprouvé le besoin de faire entendre quelques nobles et purs accens, et que toute sa verve s'est épuisée dans la peinture de trois personnages dépravés. Le père est un vieillard en enfance; le rôle de l'amante est à peine indiqué; l'ecclésiastique envoyé aux brigands est une charge digne des tréteaux; et même à la fin le pasteur Moser n'est amené que pour servir d'écho aux terreurs du parricide.

Pour achever de rendre rebutans ces dialogues dramatiques, il n'y ajouta rien qui pût occuper ou élever

l'imagination du lecteur. Si l'action se passait dans un siècle de désordres, au milieu des guerres civiles, parmi la rudesse et la férocité des temps gothiques; si elle se mêlait à la peinture de mœurs encore grossières; si les personnages étaient agrandis par quelques souvenirs historiques, la pièce se trouverait ainsi quelque peu ennoblie, et revêtue de quelque idéal; mais c'est de nos jours, c'est avec nos mœurs, parmi toutes les circonstances qui nous environnent, que Schiller a placé ses brigands. Il les a mis aux prises avec la société actuelle. C'est elle qu'il attaque corps à corps, par une trahison pour ainsi dire domestique. Que Shakspeare, dans un temps encore barbare, avec profondeur, mais avec une sorte de naïveté, fasse passer devant nos yeux des tableaux de désordre et de cruauté, c'est le costume de son temps; mais que de nos jours, au milieu de notre mansuétude sociale, un auteur s'en aille, par effort d'imagination, systématiquement se rouler dans la fange et dans le sang, il y a là affectation et dépravation.

La préface dont Schiller accompagna la publication des *Brigands* mérite d'être remarquée, non qu'elle renferme des excuses suffisantes, mais du moins il a senti la nécessité des excuses. On ne peut guère se payer des bonnes intentions qu'il se suppose. La justification banale de tous les écrits immoraux, c'est d'avoir voulu présenter le vice dans toute sa laideur, et d'avoir cherché à prémunir contre ses ruses. Mais ce n'est point par d'explicites professions de foi qu'un auteur fait connaître son intention; la couleur générale de son ouvrage, l'impression qui en résulte, en apprennent bien

davantage. Or, à mettre tout au mieux, *les Brigands* ont été écrits dans une douloureuse disposition de doute, et nous verrons en effet qu'elle poursuivit longtemps l'âme de Schiller.

Sous les rapports dramatiques, *les Brigands* étaient, sans nul doute, l'indication d'un talent supérieur. L'empire que Charles de Moor exerce sur ces brigands est peint de la manière la plus vivante. On voit qu'il doit subjuguer leur imagination, et leur donner l'idée de toute sa supériorité. La scène où il offre de se livrer, et où il s'attache lui-même à un arbre, est admirable dans ce genre. Le dénoûment a un caractère de grandeur et de simplicité qui produit beaucoup d'effet. On peut, même à travers une traduction, apercevoir à quel point Schiller s'était pénétré de Shakspeare. Sans cesse il le copie, et même le traduit. « On n'y peut méconnaître, « dit M. Schlegel dans son cours de littérature drama- « tique, une mauvaise imitation de Shakspeare. Fran- « çois de Moor est un Richard III vulgaire, qui ne se « relève par aucune des qualités de son modèle, et le « dégoût qu'il inspire n'est tempéré par aucune gran- « deur. » L'étude du langage biblique est peut-être encore plus visible; mais, malgré les efforts du traducteur, elle ne saurait être démêlée en français. Cependant le songe de François de Moor est tellement une vision d'Ézéchiel ou de l'Apocalypse, que l'analogie ne peut échapper à aucun lecteur. Le style de ce morceau, plus lyrique que dramatique, est vraiment très-remarquable dans l'original.

Les Brigands, comme on le pense, n'étaient point destinés à la représentation. Cependant le baron de

Dalberg, ministre de l'électeur Palatin, qui accordait aux lettres la plus noble protection, ayant établi à Manheim le théâtre pour lors le plus remarquable de l'Allemagne, désira que *les Brigands* y fussent représentés. Schiller consentit à y faire tous les changemens qui pouvaient rendre la chose possible. C'est sans doute d'après quelque édition destinée à la représentation que les éditeurs du *Théâtre allemand* publièrent en 1785 la traduction intitulée : *les Voleurs*. Elle fut, comme on peut s'en assurer, fort abrégée. Depuis, M. la Martelière donna au théâtre *Robert, chef de brigands*, qui ent un grand succès. En 1795, parut une nouvelle imitation du drame de Schiller, par un auteur qui depuis s'est fait connaître par des poèmes faciles et spirituels. L'un et l'autre ne s'attachèrent qu'à l'intérêt dramatique des situations; mais ils enchérirent sur la donnée déjà si immorale de la pièce; ils crurent ennoblir le chef des brigands en lui ôtant ce sentiment continuel de honte et de doute, que Schiller a du moins répandu sur ce rôle. Ils donnèrent à leur troupe de voleurs une beaucoup plus grande activité, et la montrèrent sans cesse opérant sur les grands chemins, ce que Schiller avait évité; enfin, mêlant à l'action une autre pièce allemande, ils ont fait de leurs brigands les juges et les exécuteurs d'un tribunal secret, et leur ont donné une existence régulière et officielle. De la sorte, l'œuvre de Schiller devint moins indécente par les paroles, mais perdit une partie de ce qu'elle avait de grand et d'original. Elle fut peut-être ainsi plus tranquillement et plus sèchement établie dans un système immoral. La traduction que nous publions aujourd'hui est con-

forme aux dernières éditions qu'a données Schiller. Il avait quelquefois songé à refaire *les Brigands;* mais, tout en se faisant des reproches, il disait que son ouvrage était comme ces jeunes mauvais sujets, dont les qualités et les vices sont inséparables et forment un ensemble qu'on court risque de gâter en cherchant à les corriger. Il a cependant fait quelques changemens qui ont adouci l'horreur du cinquième acte, et l'ont mis plus en harmonie avec le dénoûment.

Le succès des *Brigands* fut prodigieux. Les étudians d'Allemagne prirent, dans quelques villes, la chose au grand sérieux, et voulurent se faire brigands, pour mieux réformer la société; on assure qu'à Fribourg en Brisgau on découvrit une conjuration des principaux jeunes gens de la ville, qui avaient résolu de s'en aller dans les bois, et de s'instituer anges exterminateurs. La pièce est demeurée fort populaire. Beaucoup de circonstances locales lui donnent un attrait tout particulier pour les parterres allemands ; encore à présent la chanson des *Brigands* court les rues, et passe de bouche en bouche.

Schiller voulut jouir de son succès, et assister à la représentation de sa pièce; il en demanda la permission à ses chefs, et ne l'obtint point. Il n'en tint compte, et se rendit secrètement à Manheim. Cette désobéissance fut découverte, et il fut mis aux arrêts pour quarante jours. Cependant sa situation resta encore la même. Il continua à se livrer de plus en plus à la poésie et à l'art dramatique. Il s'était depuis quelques années lié intimement avec deux professeurs de Stuttgart, Abel et Petersen. Il travaillait avec eux à des journaux littéraires et y in-

sérait des morceaux de critique et de philosophie.

Mais il s'unit d'un lien bien plus étroit avec un jeune homme de son âge nommé Schubart, dont le caractère avait beaucoup de rapports avec le sien. Cette amitié eut sur lui une assez grande influence. Les deux jeunes amis s'exaltaient l'un l'autre dans leur enthousiasme pour la liberté, dans leur haine contre le despotisme. Schubart inspira à Schiller le goût de l'histoire; ils dévoraient avidement ensemble le récit de toutes les conjurations contre les tyrans. Schubart augmentait encore les dispositions amères de Schiller et son mépris de toutes les autorités. On pense bien que dans une telle situation d'âme les devoirs de sa profession et la discipline de son régiment devaient lui être chaque jour plus insupportables. Une dernière circonstance fit enfin déborder le vase.

Dans la troisième scène du second acte des *Brigands*, Spiegelberg s'entretenant avec Razmann lui dit : « Il y a « un génie national tout particulier, une espèce de « climat, si je puis parler ainsi, propre à la friponnerie. » Dans la première édition il ajoutait : « Et par « exemple, va-t'en dans les Grisons, c'est là qu'est pour « le moment la véritable Athènes de la filouterie. » Ce lazzi, qui n'était que la répétition d'un dicton populaire, offensa, on ne comprend pas trop pourquoi, un des membres de la noble famille de Salis, qui prit fait et cause pour sa nation outragée. Il y eut des justifications sérieuses insérées dans les journaux pour l'honneur national des Grisons. Les esprits s'animèrent, et l'on finit par porter plainte au duc de Wurtemberg de l'insolence de l'auteur des *Brigands*. Ce n'était probablement pas la

première fois que ce prince entendait rendre mauvais compte de Schiller et de son drame.

Après avoir pardonné à tout ce que l'on avait pu trouver de répréhensible dans cet ouvrage, ce fut pour ce motif assez ridicule qu'on usa de sévérité envers Schiller. Le duc lui fit signifier la défense formelle de rien publier qui fût étranger à sa profession de médecin.

Le jeune homme n'était pas, comme on pense, dans une disposition d'âme à endurer patiemment une telle injonction. Il résolut d'abandonner son prince, son pays, son état, sa famille. Son cœur se révolta contre une pareille tyrannie : son imagination ardente l'empêcha probablement de voir que la conduite du prince était fort simple et fort raisonnable; comme il était aussi fort simple et fort raisonnable à lui de ne pas se laisser interdire la poésie, qui devait faire le charme et la gloire de sa vie. Mais les caractères irritables s'effraient eux-mêmes devant les fantômes qu'ils se figurent. Ils sont faibles, et pour parvenir à faire leur volonté, il leur faut changer toute leur situation et rompre violemment les liens qui les enchaînent. Schiller était rempli de reconnaissance pour les bontés du prince; renoncer à sa profession, c'était affliger profondément sa famille. La fuite lui parut le seul moyen d'échapper à la contrainte. Pendant tout le mouvement que produisait à la cour de Stuttgart la réception du grand-duc Paul de Russie, Schiller se déroba furtivement et disparut. Il alla sous un nom supposé se réfugier en Franconie près de Meinungen, chez madame de Wollzogen, la mère d'un de ses camarades et de ses amis; c'était au mois d'octobre 1782. De là il écrivit à ses chefs « que le

« dernier ordre qui lui avait été signifié l'avait jeté dans « le désespoir ; qu'il sentait en lui une irrésistible vo- « cation pour le théâtre et la poésie; que si Son Altesse « voulait bien se départir de sa défense, le tirer de son « régiment et avoir la bonté d'améliorer son sort, « il serait le plus fidèle et le plus reconnaissant sujet du « prince; qu'autrement il se voyait avec douleur obligé « d'aller chercher fortune ailleurs. » Le duc lui fit dire que, s'il voulait revenir, tout lui serait pardonné. Mais comme il n'était nullement question de lever la défense, les choses en restèrent là.

Dans cette retraite, il se livra enfin en liberté à ses inspirations. Ce fut là qu'il termina la *Conjuration de Fiesque* et *l'Intrigue et l'Amour*. Ce fut là qu'il entreprit *don Carlos*.

C'est aussi de 1782 que datent beaucoup de poésies qui portent déjà tout le caractère du talent de Schiller. Une belle ode, intitulée *la Bataille*, est peut-être la plus remarquable de cette époque. Elle représente d'une manière vivante et poétique toute la marche progressive d'un combat, tel qu'il se passe dans nos guerres actuelles. Il composa aussi une complainte de *la Fille infanticide*, qui eut le plus grand succès et qui devint populaire. La plupart de ses poésies célèbrent la liberté qu'il vient de conquérir. Tantôt il représente la nature riante et pleine de charmes; et lui, fugitif, sans asile, mais bercé et consolé par ce spectacle enchanteur; tantôt il exprime sans effort son dédain pour la fortune. Dans une ode sur la dignité de l'homme, on retrouve sous la forme lyrique tous les sentimens qui exaltaient alors son âme.

Je suis homme, dit-il; qu'est-il au-dessus de cela? Il peut parler ainsi, celui dont le soleil de Dieu éclaire la liberté; celui à qui il est permis de marcher le front levé et de faire entendre ses chants.

Ailleurs Schiller a confié à la poésie ses rêveries sur la destinée humaine, sur la vie, sur la mort, sur l'éternité, sur l'infini, sur le devoir. De telles poésies sont bien peu semblables à ces productions gracieuses et légères dont abonde notre littérature, et qui sont une des plus charmantes parures de notre langue. Le nom de poésie fugitive vient bizarrement s'appliquer à des vers empreints souvent d'une couleur toute scolastique, remplis d'illusions métaphysiques, d'allégories philosophiques, ou de métaphores empruntées aux sciences. On est tenté de sourire lorsqu'on voit Schiller

Qui, fidèle à l'école encor plus qu'à sa belle,

entretient sa chère Laura de toutes les méditations morales ou religieuses qui agitent son âme. Par exemple, dans une poésie intitulée : *Fantaisie à Laura*, il commence par lui parler de l'attraction, de la sympathie universelle qui règle les mouvemens célestes, qui tire le monde du chaos : cette harmonie des sphères, il la retrouve dans l'âme de deux amans, puis il voit une sorte d'harmonie régner aussi dans le mal; les vices s'enchaînent entre eux, ils sont en rapport avec l'enfer, comme les vertus avec le ciel. Enfin il termine cette fantaisie adressée à sa maîtresse par ces images solennelles :

Sur les ailes de l'amour, l'avenir s'est bientôt précipité dans les bras du passé. Saturne, dans son vol, poursuit rapidement son épouse..... l'Éternité.

Un jour..... j'ai entendu l'oracle l'annoncer.... un jour Saturne saisira son épouse; et lorsque le Temps se réunira à l'Éternité, l'univers embrasé sera leur flambeau nuptial.

Alors une plus belle aurore brillera pour notre amour; car il durera pendant toute cette longue nuit des noces. Laura, Laura, réjouis-toi!

Chaque poète ne peut puiser son inspiration que dans les émotions de son cœur. La force et la vérité des sentimens qui s'emparent de lui sont ses seules muses. La poésie est une noble amie dans le sein de laquelle il épanche des pensées qu'elle seule peut comprendre, qu'elle seule peut exprimer dans son langage élevé au dessus du vulgaire. La Grèce et Rome ont pu demander à la poésie de chanter les vainqueurs des jeux olympiques; de célébrer ces solennités qui ravissaient et enorgueillissaient tout un peuple; de retracer avec naïveté ou avec abandon les jouissances des sens, culte des divinités du paganisme; d'embellir une vie facile, passée entre l'amitié et la philosophie. Les poètes français, vivant au milieu d'une société élégante, communiquant sans cesse avec elle, uniquement occupés de lui plaire, se sont mis en harmonie avec cette société. Ils ont reproduit toutes les nuances délicates des mœurs et de la conversation. Vivant en commun avec tous, ils éprouvent des impressions que chacun partage facilement, où chacun se transporte sans effort. Mais un poète allemand, nourri d'études sévères et sérieuses qui se prolongent bien avant dans la jeunesse, et qui deviennent un besoin et une habitude pour le reste de la vie; isolé de presque toute distraction de société;

livré à toutes les méditations et à tous les doutes de l'esprit, à toutes les agitations du cœur, vit dans une sphère accessible seulement aux âmes qui ont parfois porté leurs réflexions sur des pensées sérieuscs. Mais ne sont-elles donc pas poétiques, ces joies et ces afflictions intérieures; ce calme ou ces inquiétudes qu'excitent en nous la contemplation du sort de l'homme; l'avenir qui lui est réservé; sa liberté flottant entre le bien et le mal; ce temps qui passe; cette éternité qui arrive; cette idée à la fois incompréhensible et nécessaire de la Divinité? N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et d'élevé dans le caractère d'un poète qui s'en va mêlant à toutes ses émotions de telles idées et de telles images; qui les confond avec l'amour, qui les retrouve dans la contemplation et dans la peinture de la nature; qui ne sait rien aimer ni rien admirer sans un retour vers les sources inépuisables de toute admiration et de tout amour? Nous ne savons guère en France ce que c'est que ces existences tout intérieures: nous ne concevons pas beaucoup ces hommes dont la vie s'écoule souvent dans de pénibles fluctuations, dans les angoisses du scepticisme; dans le chagrin de voir s'affaiblir ou disparaître des convictions, dans une ardeur inquiète pour les remplacer. L'histoirc de tel écrivain allemand, dont le sort n'a point varié, qui a vécu tranquillement dans sa famille et dans sa ville, est une succession douloureuse d'orages et de combats intérieurs dans ses idées morales et dans sa croyance. Chez nous, après quelque temps, on se case dans un ordre d'opinions que professe et que partage un plus ou moins grand nombre d'hommes éclairés. On se sent soutenu dans sa

conviction, ou consolé de ses doutes, ou distrait de son indifférence. Mais il n'en va pas ainsi lorsqu'on vit dans la solitude et dans la réflexion. De telles questions s'emparent alors de toutes les facultés, troublent profondément l'âme, et ne lui laissent nul repos. « Que « de nuits sans sommeil j'ai passées, que de larmes j'ai « répandues! » disait un homme qui ne s'est pas montré aussi sérieux ni aussi passionné que Schiller, Wieland, en racontant l'époque où l'incrédulité des esprits forts vint ébranler dans son cœur une tendance toute mystique. Nous pourrions suivre par les poésies de Schiller la trace de ses sentimens et les révolutions intérieures qu'ils ont éprouvées.

Schiller fut tiré de sa retraite par les bienfaits du baron de Dalberg, dont le nom rappelle à la fois et l'illustration des temps anciens et l'illustration attachée de nos jours aux lumières et à la raison. Il attira Schiller à Manheim, et exerça envers lui une hospitalité facile et généreuse. Le théâtre de Manheim brillait alors de tout son éclat. Ifland commençait à y établir sa réputation de grand comédien et d'auteur dramatique. Schiller se trouvait là tout-à-fait dans son centre; il s'occupa de faire jouer ses deux nouvelles pièces, et annonça au public, qui commençait à le connaître beaucoup, qu'il allait prendre part à la rédaction d'un journal littéraire appelé *la Thalie du Rhin.* Voici comme il s'exprimait dans le prospectus :

J'écris comme citoyen du monde. Je ne sers aucun prince. De bonne heure j'ai perdu ma patrie pour l'échanger contre le genre humain, que je connaissais à peine en imagination. Un bizarre malentendu de la nature m'avait condamné à être poète dans le lieu de

ma naissance. Mon penchant pour la poésie blessait les règles de l'institut où j'ai été élevé, et contrariait les intentions de son fondateur. Pendant huit ans, mon enthousiasme a lutté contre la discipline militaire; mais la passion de la poésie est ardente et énergique comme un premier amour. Ce qui devait l'étouffer ne faisait que l'allumer. Pour échapper à des rapports qui étaient pour moi un supplice, mon cœur errait dans un monde idéal; mais le monde réel me demeurait inconnu; j'en étais séparé par une barrière de fer. Les hommes m'étaient inconnus; le beau sexe m'était inconnu, car les portes de cet institut ne s'ouvrent aux femmes que lorsqu'elles n'intéressent pas encore, ou lorsqu'elles ne peuvent plus intéresser. Les quatre cents hommes qui m'environnaient n'étaient que de fidèles copies d'un seul et même moule, que reniait la nature féconde; toute originalité, toute libre production de cette nature si variée venait se perdre sous le commandement méthodique d'une autorité réglémentaire.

Ne connaissant donc ni les hommes ni la destinée humaine, mon pinceau devait nécessairement manquer ce point intermédiaire entre l'ange et le démon; je devais produire un monstre tel que par bonheur il n'existe pas dans le monde : je lui souhaite cependant l'immortalité, afin d'éterniser l'exemple d'une naissance due à l'union dénaturée de la subordination et du génie. — Cette œuvre a paru; le monde a dû trouver sa majesté morale offensée par l'auteur. Toute son excuse est le climat sous lequel il a travaillé. Des accusations sans nombre portées contre *les Brigands*, une seule est acceptée par moi : c'est de m'être permis de peindre les hommes deux ans avant de les avoir vus.

Les Brigands me coûtent ma famille et ma patrie. Dans un âge où c'est encore la voix du grand nombre qui fixe notre inquiétude et détermine nos sentimens et nos pensées; où le sang bouillant d'un jeune homme s'anime aux regards qui l'applaudissent; où mille pressentimens d'une grandeur future entourent son âme exaltée; où il entrevoit déjà dans l'avenir la divine immortalité; au milieu des jouissances des premiers éloges inespérés et non mérités qui des parties les plus éloignées de l'Allemagne venaient m'enivrer; c'est alors que dans ma patrie on me défend d'écrire sous peine d'être enfermé.

Tout le monde sait la résolution que j'ai prise. Je me tais sur le reste : il ne m'est permis, sous aucun prétexte, d'en demander raison au prince qui jusqu'ici avait bien voulu me servir de père; je

n'autoriserai personne, par mon exemple, à vouloir arracher une feuille de l'éternelle couronne de lauriers que lui décernera la postérité.

C'est parler bien pompeusement de soi, et se traiter avec une grande solennité. Mais cette citation montre quel était Schiller, et peut même expliquer le caractère qu'avait alors son talent littéraire. L'on s'étonnera moins de trouver ses personnages déclamateurs, lorsqu'on aura vu combien peu avait encore influé sur lui ce monde dont il se plaint tant d'avoir été séparé. Au reste, lorsque plus tard il parlait de cette époque de sa jeunesse, toute amertume avait disparu de son souvenir; et il disait, comme chacun dit en reportant son regard vers les premières années de sa vie, qu'il n'en avait jamais connu de plus heureuses.

Les deux pièces de théâtre que Schiller apporta à Munich, et qu'il y fit représenter avec un grand succès, étaient loin de répondre aux espérances que, malgré tous leurs défauts, *les Brigands* avaient pu faire concevoir. Des effets dramatiques empreints d'un certain caractère de force et de grandeur s'étaient trouvés dans un ouvrage qui n'était pas destiné au théâtre. Quand ce fut pour la scène que Schiller travailla, sans cesser d'être emphatique et hors du langage naturel, il perdit ce qu'il y avait eu de pittoresque et de puissant sur l'imagination dans sa première manière.

L'Allemagne, qui avait voulu s'affranchir de la littérature française, et qui avait rejeté loin d'elle l'imitation de Racine, était pour lors en proie à une autre influence, venue encore en grande partie de France. Parmi les autorités dont on secouait le joug, la poésie

était aussi traitée comme un préjugé vain et tyrannique. La nouvelle philosophie de l'entendement humain ne pouvait en effet expliquer raisonnablement la poésie; et dès lors il était bien simple de la nier. Du moment que l'âme est une faculté passive, douée seulement du pouvoir de combiner les représentations des objets extérieurs, il s'ensuit que les idées ne sont que la copie de ces objets, et que le langage en est une seconde épreuve. Dès lors les objets extérieurs ayant une existence absolue, et l'entendement humain n'ayant rien autre chose à faire qu'à les voir et à les copier, comment y aurait-il raisonnablement deux copies diverses du même objet? N'est-il pas toujours le même? Si les sociétés humaines ont créé des langages qui ne sont pas les signes fixes et invariables des objets extérieurs et de leurs rapports, les sociétés humaines ont eu tort; il serait très à propos de réformer leurs dialectes et de les rendre plus rationnels et plus algébriques. Telle était la série de conséquences d'après lesquelles la poésie devenait une sorte d'enluminure plus ou moins agréable qu'il fallait passer sur la représentation des objets, pour complaire à une vieille fantaisie. Toute cette déduction incontestable de la métaphysique nouvelle se trouve textuellement développée dans la critique de Diderot. C'est là qu'on voit un des hommes dont l'imagination et le langage étaient le plus poétiques et pittoresques, traiter la poésie et l'emphase comme deux expressions synonymes; dire que les beautés dans les arts ont pour fondement la conformité de l'image avec la chose; distinguer dans l'œuvre de l'imagination le nu de la draperie, en concluant qu'il s'agit

d'abord de copier exactement le personnage, sauf après à jeter sur ses épaules tel ou tel vêtement.

Mais si, au contraire, nous ne connaissons des objets extérieurs que l'impression que nous en recevons; si leur existence absolue est hors de notre connaissance; si les effets qu'ils produisent sur nous, si les rapports que nous établissons entre eux, si la marche des idées qu'ils excitent en nous sont autant de conséquences nécessaires des dispositions primitives ou accidentelles de notre âme, alors les langages et les arts, qui sont aussi un langage, sont destinés non à copier les objets, mais à reproduire et à communiquer ce que notre âme éprouve à propos des objets. Et comme nos impressions sont variées, comme notre point de vue change, comme notre disposition n'est pas toujours la même, il s'ensuit qu'il y a plusieurs sortes de langages, plusieurs modes de copie qui correspondent à cette diversité de disposition. Pour se renfermer dans les limites d'un seul des beaux-arts, de celui qui donne le plus l'idée d'une représentation réelle des choses, la peinture, ne remarque-t-on pas de quelle différente manière la nature a affecté les plus grands artistes? les uns plus frappés de la couleur des objets, les autres de leur forme; les uns du mouvement, les autres de l'expression; et le talent de chacun consistant non à reproduire l'objet en lui-même, mais à transporter le spectateur dans l'impression de l'artiste, sans quoi le dernier trompe-l'œil serait au-dessus de la *Transfiguration*. Il n'y a pas de manière de voir, tout éloignée qu'elle puisse être de nos habitudes, à laquelle nous ne puissions être momentanément amenés lorsqu'elle a été naturelle et vive dans l'artiste, et

qu'il a eu le génie de la retracer. Souvent, en regardant bien et long-temps ces tableaux des vieilles écoles, où les contours ont à la fois tant de raideur et de finesse, où le clair-obscur ne fait saillir aucune forme, mais où la couleur est si vraie, ne se trouve-t-on pas peu à peu persuadé que c'est ainsi qu'il faudrait voir la nature, que ces naïfs peintres avaient bien raison, et que toutes ces ombres violâtres qui obscurcissent un tableau de Raphaël sont une pure imagination de l'artiste?

Dès lors la poésie se trouve aussi légitime que la prose; elle correspond à une disposition de l'âme; elle répond à un de ses besoins; elle est nécessaire à l'homme. Et à suivre l'ordre des temps, c'est elle qui a paru la première, comme destinée à communiquer plutôt les sensations que les jugemens.

Mais comme il n'appartient pas à un système de philosophie de dépouiller l'âme d'une de ses facultés, il fallait bien que celle-là se fît jour de quelque manière; et ce même Diderot, qui avait pour ainsi dire supprimé la poésie, éprouvant le besoin d'exprimer les impressions exaltées, les créations de l'imagination, les sentimens qui excèdent la raison et le calcul, se vit contraint de gonfler la prose, de la rendre emphatique et déclamatoire, d'exiger d'elle un service auquel elle n'est pas destinée. C'est ainsi que cette même métaphysique et ce même écrivain, n'ayant pas trouvé à conclure l'idée de Dieu de la combinaison des objets extérieurs, se virent involontairement entraînés à parler de la matière et de la nature avec une sorte de déclamation et de mysticité : forcés ainsi de rester à leur insu sous le joug des dispositions innées de l'esprit humain.

Comme la poésie ne consiste pas seulement dans le langage métrique, mais dans tout un ensemble de circonstances destinées à animer et à élever l'âme, la nouvelle école ne se borna point à recommander la prose : elle voulut défaire pièce à pièce tout l'édifice poétique. Les grands souvenirs du passé, les noms que beaucoup de générations ont répétés avant nous, les situations élevées et contemplées par tous les regards, les royales infortunes, avaient jusque-là été regardés comme presque nécessaires pour monter l'imagination au ton où elle se trouve en harmonie avec des sentimens exaltés, avec un langage animé par les passions. On changea cela ; et il fut convenu que, comme l'on voyait ses voisins plus souvent que les rois, et qu'on connaissait mieux le temps actuel que les temps antiques, il serait beaucoup plus facile de copier la nature en faisant des tragédies bourgeoises, et infiniment plus vraisemblable de voir le langage des passions mêlé avec la vie vulgaire, qui les étouffe et les contrarie, que de le voir s'unir à une existence dégagée de tout ce qui les masque et les rabaisse.

Cette école n'eut pas un grand succès en France ; et après avoir, durant quelques années, essayé de se produire sur la scène, elle en a été bannie. En Allemagne elle fit une bien autre fortune : adoptée par Lessing et ses disciples, elle guida les premiers pas de l'art dramatique. Gœthe lui-même, qui avait, dans *Gœtz de Berlichingen*, donné un exemple si remarquable de la peinture dramatique d'un temps héroïque, fut, dans *Stella* et dans *Clavijo*, entraîné à complaire au goût national. Schiller, en entrant dans la carrière, y

trouva cette manière tout établie, et s'y conforma pendant toute la première époque de son talent. *La Conjuration de Fiesque* et *l'Intrigue et l'Amour* rappellent Shakspeare par des imitations partielles et fréquentes; mais ces drames, vus dans leur ensemble et leur ton général, ressemblent bien davantage à Beaumarchais et à Diderot.

Fiesque est assurément la moindre de ses productions. Les caractères y sont mal conçus et peu développés. Verrina est une caricature de républicain, imitée du rôle déjà si déclamatoire du père d'Émilie Galotti. La prétention qu'a eue Schiller de faire du comte de Fiesque un personnage léger, brillant, un grand seigneur qui mène de front les plaisirs et les affaires, qui subjugue par la grâce et l'autorité de ses manières, n'a abouti qu'à faire un composé fort lourd. Les scènes avec Julie sont d'un degré d'indécence que n'excuseraient même pas la légèreté et l'esprit. En tout, le pauvre Schiller ne connaissait pas assez le monde pour risquer de telles peintures. Elles rappellent ce que Mme de Staël dit de cette espèce de badinage qu'elle a parfois rencontré en Allemagne, et « qui vient lourdement et familièrement « poser la pate sur l'épaule. » Le Maure lui-même, dont le rôle divertit encore le parterre, pourrait beaucoup gagner à l'école de la plupart de nos valets de comédie. On ne doit pourtant pas disconvenir que l'idée du dénoûment est fort belle : il ne serait pas surprenant, et la préface l'indique assez, que la pièce n'eût été faite que pour cette seule idée.

Le traducteur a substitué à une des scènes du cinquième acte une variante que Schiller fit essayer une

fois sur le théâtre de Leipsick, et qui ne se trouve pas communément dans les éditions de *Fiesque*. La scène n'est assurément point belle, mais elle est très-préférable à l'ancienne, où Berthe, sortie de son cachot, s'habillait en petit garçon, et courait les rues de Gênes pendant le tumulte. C'est bien assez du travestissement de la comtesse de Fiesque, sans y ajouter encore celui-là.

Fiesque reçut de son auteur le titre pompeux de tragédie républicaine. Ce fut pour ce motif qu'en 1792 quelqu'un imagina de proposer à la Convention de décerner à Schiller le titre de citoyen français. Le décret fut rendu, le brevet expédié, et l'on chargea la municipalité de Strasbourg de le faire parvenir à Schiller. On était pour lors au plus fort de la guerre, et l'on avait bien autre chose à penser. Lorsque la paix fut faite et que les communications furent rétablies, on fit passer ce brevet à Schiller. Il remarqua que, de tous les membres de la Convention qui avaient signé cette expédition, il n'y en avait pas un qui depuis n'eût péri d'une mort violente; et le décret n'avait pas trois ans de date! Ce n'était pas ainsi qu'il avait compris la liberté et la république.

L'Intrigue et l'Amour est la tragédie bourgeoise dans toute sa pureté, telle que l'avait conçue Diderot; elle eut plus de succès que *Fiesque*, et elle est encore fort aimée du public en Allemagne. Un rôle surtout jouit de toute la faveur du parterre; c'est celui du musicien. Il est en effet d'une vérité fort touchante. Le traducteur s'est efforcé de reproduire quelque chose de ce ton de bonhomie, de ce langage de la classe inférieure, de ces

mœurs bourgeoises qui dans l'original plaisent beaucoup aux Allemands. Mais il lui était à peu près impossible de réussir. La langue allemande, fidèle image de la nation qui la parle, établit de la manière la plus franche la hiérarchie des classes de la société. Les supériorités de rang y sont constatées par des formes de langage qui n'ont pas d'équivalent en français.

La pièce, dans sa conception et dans ses détails, porte encore un caractère marqué d'hostilité contre la classe supérieure de la société. Elle y est présentée sous un aspect faux et forcé. Schiller pouvait encore dire qu'il avait produit un monstre tel qu'il n'existait pas dans le monde réel. La corruption du président est poussée à un excès qui passe toutes bornes raisonnables. Il y a dans cette façon de représenter un courtisan et un ministre quelque chose de ces chimères que se forge une ignorance méfiante et envieuse, lorsqu'elle se figure cette espèce d'hommes comme des animaux féroces et dévorans. Supposer que pour s'élever au ministère et à la faveur du prince, le président a fait alliance avec quelques vils intrigans, qu'il a cultivé les vices de son maître, qu'il n'a nul souci du bonheur du peuple; le mettre en opposition avec son fils, jeune homme pur et généreux, c'était plus qu'il n'en fallait pour répondre à l'idée de Schiller; et il n'y avait nul besoin de lui attribuer de si gros crimes. Cela rappelle tout-à-fait la remarque de cet homme qui, assistant à la représentation d'*Atrée et Thyeste*, disait : « Il serait pourtant bien désagréable de « rencontrer des gens comme cela dans la société. »

Le grand maréchal est aussi outré en stupidité que le président en scélératesse. Cependant, à travers tant d'exa-

gération, on entrevoit au fond une observation assez fine des mœurs. Quelques unes des petites cours d'Allemagne, à l'époque où Schiller écrivait, conservaient encore des traces de cette grossièreté dont la peinture est si naïve dans les mémoires de la margrave de Bareuth, sœur du grand Frédéric. A cette rudesse soldatesque venaient de succéder sans transition le désir et la prétention d'imiter l'élégance des manières et la facile morale des cours plus civilisées; il en était résulté un composé lourd, grotesque, une frivolité empesée, une corruption rebutante et appesantie.

Ce qui est plus digne de remarque, comme symptôme des mœurs, c'est la couleur donnée à l'amour dans cette pièce; c'est cette espèce de caractère mystique, si voisin de l'affectation, cette passion qui prend son vol vers le ciel sans s'inquiéter de ce qui se passe sur la terre : véritable quiétisme qui, se fiant à sa pureté d'intentions, perd de vue toutes les circonstances réelles; pour qui les devoirs, la pudeur, les lois sociales ne sont pas même un objet de combat, tant il les voit de haut et avec dédain; qui se sent si fort de sa dévotion intérieure, que la plus ou moins grande intimité est un détail dont ce n'est pas la peine de parler : combinaison à laquelle l'observateur froid et indigne pourrait trouver toutes sortes d'avantages, puisqu'on s'y élève à l'amour platonique, sans y rien perdre.

Lady Milford, la maîtresse du prince, s'accommoderait bien de ce système, où l'âme plane fièrement au-dessus du matériel de la conduite sans en prendre la responsabilité; mais elle a beau faire, sa situation

ignoble résiste à l'idéal. C'est pour avoir outré toutes ces nuances que Schiller et tant d'auteurs allemands sont tombés dans le faux et dans l'affectation. Ils ont plaidé sans mesure une cause qui veut être touchée d'une manière juste et fine. C'est comme si la Madeleine, encouragée par les paroles de celui qui lit au fond des cœurs et qui disait : « Il lui sera pardonné « parce qu'elle a beaucoup aimé », se fût relevée tout à coup, et devenant intolérante, eût refusé de pardonner aux autres. On a voulu pénétrer dans l'âme humaine ; on a voulu venger ses souffrances et ses combats des jugemens hypocrites de la morale des Pharisiens, et pour cela on a attaqué dans sa source sacrée le sentiment du devoir.

Un traducteur de Schiller a tenté de transporter sur notre théâtre la tragédie bourgeoise de *l'Intrigue et l'Amour*. Il en avait, comme on peut croire, fort adouci toutes les nuances. Cet essai ne fut point couronné par le succès.

Schiller sentit bientôt, comme Lessing lui-même avait fini par le sentir, le besoin de quitter cette prose emphatique qui résistait à tous les efforts qu'il faisait pour l'accorder avec sa tendance poétique. Il ne tarda pas à témoigner un public repentir d'avoir, pour emprunter ses expressions, enfermé son imagination dans les liens du cothurne bourgeois. Lessing, dans *Nathan le Sage*, avait donné l'exemple d'écrire le drame avec le vers blanc iambique, emprunté aux Anglais. Ce mètre facile consiste en dix syllabes alternativement longues et brèves; Johnson l'appelle une prose cadencée. En effet, dans des langues où beaucoup de syllabes

ont une quantité douteuse et arbitraire, où les élisions et les contractions sont presque au gré du versificateur, on conçoit combien il doit donner d'aisance, combien il doit être flexible et se prêter à tous les tons du dialogue. La langue française n'est pas assez accentuée; la différence des longues et des brèves y est trop peu sensible; il y a trop de terminaisons sourdes pour qu'elle puisse donner une juste idée de ce genre de vers.

Ce fut donc avec une nouvelle manière d'envisager le style du drame que Schiller commença *Don Carlos*. Du reste, il considéra bien plus cette tragédie comme un poème destiné à recueillir les sentimens qui le possédaient, et à répandre ses idées, que comme un ouvrage écrit pour le théâtre. Sa réputation commençait à être si grande en Allemagne, que le choix qu'il avait fait d'un sujet dramatique était un événement littéraire. Pour répondre à l'impatience du public, il fit paraître les trois premiers actes de son *Don Carlos:* c'était en 1785.

Schiller était alors dans une extrême agitation d'esprit. Il se trouvait à cette époque orageuse où, pour se servir d'une expression de Mme de Sévigné, la jeunesse ne fait plus assez de bruit pour qu'on ne puisse pas s'arrêter sur ses pensées et sur ses sentimens. C'est alors qu'on commence à s'envisager soi-même sérieusement; l'avenir ne paraît plus un champ indéfini pour l'espérance; il ne semble plus qu'on ait du temps pour tout. Les passions succèdent aux goûts vifs et passagers; les excursions hardies et vagabondes de l'esprit se tournent en méditations sérieuses. On voit qu'il

s'agit tout de bon de commencer le voyage, et l'on fait ses préparatifs; alors se fixe le caractère; alors se déterminent les croyances ou les penchans; alors ceux qui sont destinés à être quelque chose se font une idée de ce qu'ils seront. Une passion violente et combattue s'était emparée de toute l'âme de Schiller, et, se joignant aux doutes qu'il avait conçus sur les règles du devoir et leur divine sanction, le plongeait dans d'inexprimables angoisses. Il flottait entre des résolutions vertueuses et une farouche impatience contre toute autorité morale. Ses écrits en prose et en vers retracent fidèlement ces troubles intérieurs. Ils sont empreints en général de cette triste pensée : que l'homme éprouve une noble impulsion vers tout ce qui est beau, mais que n'ayant puisé ce sentiment qu'en lui-même, l'ayant pour ainsi dire créé, il n'en peut trouver nulle part la démonstration. Jamais cependant Schiller ne tombe dans un doute frivole et desséché; quand l'idée de la vertu, de la religion, de tout ce qui est noble et élevé, cesse d'être consacrée divinement à ses yeux, il ne veut point la détruire ni l'étouffer, mais il lui cherche un asile dans la sphère plus étroite de l'homme et de la nature; il en fait le chef-d'œuvre de l'esprit humain, lorsqu'il ne peut en faire sa règle immuable et certaine. Les *Lettres philosophiques* de Jules et de Raphaël, qu'il publia pour lors, sont un témoignage curieux de cette disposition. Elle est exprimée sous toutes les formes dans une foule de poésies. Il en est une surtout qui est demeurée fort célèbre en Allemagne. Schiller, après avoir suivi à Dresde la femme qu'il aimait, se décida enfin à vaincre une passion qu'il se reprochait : elle

était la femme de son ami. Après de cruels combats, il se retira seul dans une petite maison de campagne; ce fut là qu'il composa les vers dont voici la traduction, qui n'en peut donner qu'une idée fort incomplète.

LA RÉSIGNATION.

Et moi je naquis aussi dans l'Arcadie; et la nature, à mon berceau, me promit aussi le bonheur; et moi je naquis aussi dans l'Arcadie, cependant un rapide printemps ne m'a donné que des larmes.

Le mois de mai de la vie ne fleurit qu'une fois; et ne revient plus. Il est flétri pour moi. Le dieu du silence... hélas! pleurez, amis... le dieu du silence a retourné mon flambeau vers la terre, et la clarté a disparu.

Formidable éternité! me voici déjà sur ton seuil obscur : reçois ma lettre de créance sur le bonheur; je te la rapporte sans avoir brisé le cachet. Je ne sais rien de la félicité.

Je porte mes plaintes devant ton trône, ô reine voilée! Sur notre planète courait un bruit consolant; on disait que tu régnais ici avec les balances de la justice, et que tu te nommais Rémunératrice.

Ici, disait-on, l'effroi attend les méchans, et le bonheur est réservé aux bons. Tu dois dévoiler les replis du cœur; tu m'expliqueras les énigmes de la Providence, et tu tiendras compte des souffrances.

Ici s'ouvre une patrie pour les bannis; ici se termine le sentier épineux de la patience. Une fille des dieux, qu'on m'a nommée la Vérité, que peu connaissent, que beaucoup évitent, soumit ma vie à un rude frein.

Je t'en tiendrai compte dans une autre vie, donne-moi ta jeunesse. Je ne puis rien t'offrir que cette créance. Je pris cette créance sur une autre vie, et je lui donnai ma jeunesse.

Donne-moi la femme si chère à ton cœur, donne-moi ta Laura; par-delà le tombeau, je te paierai de ta douleur avec usure. Je l'arrachai sanglante de mon cœur déchiré, je sanglotai, et je la lui donnai.

Va réclamer ta créance sur la mort, disait le monde avec un rire dédaigneux; la trompeuse aux gages des despotes t'a présenté l'ombre

au lieu de la Vérité; tu n'auras rien quand cette apparence s'évanouira.

La troupe envenimée des railleurs déployait librement son esprit. Trembles-tu donc devant une opinion qui n'est devenue sacrée qu'en vieillissant? Que sont les dieux, sinon la solution adroite et supposée d'un système du monde mal conçu; solution que l'esprit de l'homme a empruntée de la nécessité de l'homme.

Que signifie l'avenir que nous couvrent les sépulcres? et l'éternité que tu étales si pompeusement? Elle est respectable seulement parce qu'un voile la couvre. C'est l'ombre gigantesque de notre propre terreur, réfléchie par le miroir grossissant de notre conscience troublée.

Ce que dans le délire de ta fièvre tu nommes immortalité, est une copie mensongère des formes de la vie : c'est la momie du temps, conservée par le baume de l'espérance dans la froide demeure du tombeau.

Quant à l'Espérance..... elle est convaincue de mensonge par la destruction. Et tu lui sacrifies des biens assurés! — Depuis six mille ans la mort se tait; quelque cadavre s'est-il donc levé du tombeau pour donner nouvelle de ta Rémunératrice?

Je voyais le Temps s'enfuir vers tes rivages. Abandonnée de lui, la nature n'était plus qu'un cadavre flétri; et aucun mort ne se levait de son tombeau; et je me confiais au serment de la déesse.

Je t'ai sacrifié toutes mes joies, maintenant je me jette devant le trône de ta justice. J'ai bravement méprisé les railleries des hommes; je n'ai estimé grands que tes seuls trésors. Rémunératrice, je demande ma récompense.

J'aime mes enfans d'un égal amour, cria un invisible génie; deux fleurs, cria-t-il... écoutez bien, enfans des hommes.... deux fleurs croissent pour celui qui sait les trouver. Elles se nomment l'Espérance et la Jouissance.

Celui qui cueille une de ces fleurs, ne doit pas exiger l'autre. Qu'il jouisse, celui qui ne peut pas croire! Cette loi est éternelle comme le monde. Qu'il sacrifie, celui qui peut croire! L'histoire du monde, voilà le jugement du monde.

Tu as espéré! tu as eu ta récompense. Ta foi a été la compensation de ton bonheur. Tu pouvais le demander à tes sages! ce que l'homme n'a pas accepté de la minute, l'éternité ne peut plus le lui restituer.

Il y a quelque chose de douloureusement bizarre dans ce sentiment qui se révolte contre l'accomplissement du devoir, qui craint que ce ne soit qu'une sublime mystification, qui voudrait avoir la certitude de faire un calcul profitable, et qui cependant reconnaît que l'homme porte en lui-même cette loi et cette nécessité, qui avoue que la plus noble jouissance est de la connaître et de la suivre, qui se rattache à la vertu même en la regardant comme une duperie. Dire : « L'histoire du monde, voilà le jugement du monde »; ou en d'autres termes : « Ce qui a été a été, et tout est fini par là », c'est assurément nier la Providence et la morale. Mais professer en même temps le culte désintéressé de la vertu, c'est rapprocher s'il est possible le scepticisme de la foi; c'est la révolte d'un cœur religieux contre une funeste erreur de l'esprit. Une autre des poésies de Schiller, intitulée: *Le Combat*, était l'expression plus amère encore et plus blasphématoire de cette erreur. Mais il ne s'en trouve que quelques strophes dans les éditions des œuvres de Schiller. Il a senti le besoin de ne pas laisser subsister cette trace d'une maladie qu'il était parvenu à guérir.

Ce fut dans cette retraite profonde qu'il acheva *Don Carlos*, commencé depuis quatre ans. Les lettres qu'il a publiées pour expliquer l'intention de sa tragédie, montrent quelle était pour lors la direction de ses idées; lui-même indique la révolution morale qui commençait à s'opérer en lui, et nulle analyse ne la ferait aussi bien connaître. On retrouve encore dans *Don Carlos* le penchant à l'exaltation et à la subtilité scolastique; le mépris pour les lois positives, l'amertume satirique et

exagérée dans la peinture des personnage qui en sont les représentans, l'apothéose de la morale des passions; mais en même temps cette morale des passions a pris un caractère plus élevé et plus pur; le coloris est devenu plus doux; le goût pour les situations déchirantes et atroces a disparu; le langage poétique a banni l'emploi inutile et affecté des détails vulgaires. Les *Lettres sur Don Carlos* se font surtout remarquer par un ton de bonne foi, par un désir sincère de sa propre amélioration, par une franche tendance vers le bien. Comme défense d'une œuvre dramatique, elles sont certes bien éloignées de nos habitudes d'esprit, et nous sommes tentés de sourire plus d'une fois de tout cet appareil de théories morales destinées à interpréter des intentions dramatiques. Il est pourtant curieux de voir ce qu'est cette espèce d'hommes, et quel est chez eux le cours des idées; on parvient ainsi à se mettre sur leur terrain, à les mieux juger, à se faire une idée plus juste de l'atmosphère où ils vivaient, et de tout l'ensemble de la littérature allemande. Une des lettres qui porte le plus le caractère de candeur et d'illusion d'un homme qui vit en société avec ses pensées seulement, c'est celle où Schiller démontre que le marquis de Posa, loin d'être abstrait et rêveur, comme on serait tenté de le croire au premier coup d'œil, est un homme très-positif, rempli de pensées pratiques, dont les torts viennent même de là. Or, le point par lequel le marquis de Posa est si terrestre, ce que Schiller nous représente comme le résultat de son caractère dominateur et intrigant, c'est d'avoir proposé à Philippe II la constitution des cortès, ou quelque chose d'approchant.

Don Carlos eut le plus grand succès. C'est peut-être encore la pièce de théâtre dont les Allemands s'honorent le plus. Leur enthousiasme a gagné en Europe; *Don Carlos* a été traduit en anglais plusieurs fois, et présenté comme un chef-d'œuvre. En France, M. de Marnésia en donna une traduction il y a vingt ans, et l'accompagna d'une préface et de notes qui sont de véritables hymnes en l'honneur de Schiller et de sa tragédie. En vain les critiques les plus éclairés et les plus spirituels de l'Allemagne ont-ils fait remarquer que l'intérêt dramatique disparaissait sous les dissertations des personnages, et que ce drame se trouvait par-là changé en une suite de dialogues moraux et politiques; que les motifs ont une subtilité qui échappe même à un examen attentif; que le ton est habituellement emphatique et exagéré. Ni Wieland, ni M. Schlegel dont le jugement est presque textuellement répété ici, n'ont ébranlé l'opinion commune de l'Allemagne; ce qui prouve du moins que *Don Carlos* se rapporte au caractère actuel de la nation pour laquelle il a été fait.

Schiller fut plus sévère; de toutes ses pièces, *Don Carlos* est celle qui a le plus changé, non pas dans son ensemble ni dans sa couleur générale, car il eût fallu la refaire et la concevoir d'une autre manière; mais les détails qu'il a retranchés ou modifiés font voir qu'il s'était dégoûté de plus en plus du ton déclamatoire; et il est plaisant de remarquer comment tel passage paraissait admirable au traducteur français, tandis que l'auteur le désavouait en le retranchant. Cependant il n'a pas été hors de propos de parler de ces corrections à nos lecteurs, qui probablement ne se seraient pas

doutés, en lisant la pièce telle qu'elle est encore restée, qu'elle avait pu être posée sur de plus hautes échasses.

Mais le grand artiste dramatique se découvre à travers tous ces défauts. Le talent de créer des personnages, de leur donner la vie par son imagination, d'inventer des situations frappantes, et de les présenter dans tout leur effet est encore plus sensible dans *Don Carlos* que dans les premières pièces de Schiller.

Le rôle de Philippe II annonçait déjà le talent qui plus tard distingua Schiller. Déjà l'on peut admirer cette grande connaissance du cœur humain, cette impartialité qui sait retrouver dans tous les caractères leurs contradictions intérieures; qui fait qu'une peinture n'est plus un jugement porté du dehors, mais la résurrection d'un être vivant. Quelques années plus tôt, Schiller eût fait de Philippe II un tyran sur lequel il eût accumulé toute sa haine pour la tyrannie. Ici elle n'est pas moins odieuse, mais elle est mieux connue. Il y a presque de l'intérêt sur ce vieux despote, car l'auteur a su nous faire pénétrer dans son âme, et nous montrer que les sources du bien et du mal s'y trouvaient comme dans toutes les âmes humaines. L'orgueil de se croire d'une autre nature que les autres hommes y est, avec une grande profondeur, présenté comme le principe de sa dépravation et de son triste isolement. C'est la pensée principale du rôle, et le poète a dû en tirer aussi le châtiment de Philippe. « Il y a dans la tombe un homme qui m'a refusé son estime », est assurément un mot admirable dans cette situation. Là, vient échouer toute la puissance et tout l'orgueil du despote.

On a admiré avec raison la scène du grand inquisi-

teur et de Philippe. Quand on voit entrer ce vieillard décrépit, aveugle, étranger jusque-là à l'action, et ce roi des deux hémisphères, si absolu, si nourri de sa propre grandeur, trembler devant lui comme un enfant devant son maître, l'imagination est saisie tout à coup d'effroi et de grandeur par cette espèce d'apparition. Elle est le symbole d'une puissance, mystérieuse souveraine qui règne par l'opinion, qui d'un signe soumet toutes les autres forces et impose silence à toute l'humanité

Après avoir dit combien le marquis de Posa était loin de la vérité historique, combien son exaltation était abstraite et pompeuse, on ne peut disconvenir que souvent on est entraîné par la noble chaleur, si ce n'est du personnage, au moins du poète. Tout l'essor d'une belle âme se découvre dans les rêveries et les illusions de son enthousiasme.

Après que *Don Carlos* fut achevé et publié, Schiller se rendit à Weimar. Le duc de Saxe-Weimar, à qui deux ans auparavant il avait lu les premiers actes de *Don Carlos*, lui avait donné un titre de conseiller intime. M. de Wollzogen, ancien compagnon de ses études, se trouvait établi près de ce prince. Herder et Wieland étaient déjà fixés à cette cour, qui pendant beaucoup d'années a été le centre de tout ce que la littérature allemande a eu de plus distingué. Gœthe qui y tenait le premier rang, et par sa renommée et par la faveur particulière dont l'honorait le duc de Weimar, était à ce moment absent, et voyageait en Italie. Schiller aurait pu sans doute se fixer dès lors dans cet heureux séjour, où des hommes si remarquables étaient réunis bien plus par un accueil bienveillant et par le

goût véritable du souverain pour leur esprit que par la protection pesante du pouvoir. Mais Schiller avait encore dans le caractère une agitation et une inquiétude superstitieuse pour son indépendance, qui ne lui permettaient point de prendre son assiette et d'engager sa vie. Il passa quelques mois seulement à Weimar ; c'est là qu'il publia ses premiers ouvrages historiques. Il fit ensuite diverses courses en Saxe et en Franconie. Ce fut dans un séjour à Rudolstadt qu'il s'attacha à la famille de Langenfels, où il fut reçu avec beaucoup de bonté, et à laquelle, deux ans après, il appartint de plus près.

Pendant toute cette époque, Schiller mena sans doute une vie fort laborieuse, car il fit paraître non seulement l'*Histoire de la révolte des Pays-Bas*, et le premier volume du *Recueil des rébellions et conjurations célèbres*, mais une foule d'essais historiques et critiques qui furent insérés dans des journaux ou des recueils. Il continua à faire paraître la *Thalie;* il prit part à la rédaction du *Mercure Germanique*, où furent insérées les *Lettres sur Don Carlos.* Il fut éditeur de quelques ouvrages dont il fit les préfaces. Le *Visionnaire* fut aussi composé à peu près vers le même temps; et sans doute il avait travaillé à l'*Histoire de la Guerre de trente ans*, car elle parut peu après.

Le goût de Schiller pour le théâtre avait fait place à une grande ardeur pour les études historiques. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'y apporta point le génie dramatique, qu'il ne chercha point à s'introduire dans l'esprit de chaque siècle, à faire concevoir comment les choses s'y passaient, à expliquer ou plutôt à peindre l'effet qu'y produisaient les événemens et les

hommes, à se faire citoyen des pays et des époques qu'il voulait retracer. Il n'eut point cette impartialité que donne l'imagination, qui consiste à se transporter dans chaque personnage, dans chaque intérêt, dans chaque opinion, et à se fier au sentiment intime qui saura toujours tirer des conclusions nobles et morales du spectacle de l'univers sincèrement reproduit. Schiller appartient tout-à-fait à l'école historique du dix-huitième siècle. Il a écrit pour examiner les événemens du passé plutôt que pour les raconter. Il s'est fait spectateur, en restant dans son propre point de vue. Les faits lui sont un argument, comme ils l'ont été et le seront à tant d'autres, qui ne s'aperçoivent pas que ces auxiliaires infidèles peuvent successivement être revêtus de toutes les couleurs et servir toutes les causes.

Le succès de l'*Histoire de la Guerre de trente ans* fut grand et s'est soutenu. Cette époque est chère aux Allemands. Elle est pour eux un âge héroïque. C'est le berceau sanglant de la réformation, et le point de départ d'une nouvelle ère de la civilisation. Schiller l'a peinte avec chaleur et rapidité. Il mérite le rang distingué qu'il a obtenu parmi les historiens philosophiques. Mais on retrouve encore dans sa manière quelque chose de pénible et de tendu. On lui a reproché aussi de ne pas avoir fait assez de recherches ni consulté assez de documens originaux et authentiques. Il travaillait vite; d'ailleurs, lorsqu'on cherche dans l'histoire la démonstration de son opinion, le but est pour ainsi dire déjà atteint avant que l'ouvrage soit commencé.

La *Guerre de trente ans* a été traduite plusieurs fois en français avec exactitude et élégance. On annonce qu'une traduction de la *Révolte des Pays-Bas* doit bientôt paraître.

Le Visionnaire est une nouvelle qui n'a jamais été achevée. A cette époque le doute et l'incrédulité avaient ramené dans quelques esprits faibles et avides d'émotions, des superstitions dignes des siècles d'ignorance. Ne pouvant se passer de croyance et de mysticité, l'esprit humain s'en allait en quête des plus grossières absurdités. Après avoir dédaigné et repoussé la foi qui console, il recherchait la foi qui épouvante. Cette tendance a été peinte par M. Constant avec la finesse et le talent qui le caractérisent, dans l'article *Brunswick* de la *Biographie universelle*. C'était surtout parmi la race oisive des princes et des courtisans que se manifestait ce besoin de duperie qui donna alors tant de vogue à des imposteurs et à des thaumaturges. Le contre-coup se fit sentir jusqu'en France, où le train du monde et les distractions de société rendent cependant le vide de l'âme et de l'esprit moins difficile à supporter. Les prestiges de Cagliostro vinrent réveiller des imaginations blasées et désennuyer des gens dégoûtés de tout. Schiller, dans *le Visionnaire*, a peint avec une extrême finesse cette disposition d'esprit. On y voit une succession d'aventures bizarres, entièrement conformes à tout ce qu'on racontait alors de cette nouvelle reprise de magie. Elles sont rapportées de manière à agir sur l'imagination et à exciter la curiosité. On est sans cesse dans le doute de savoir si elles peuvent s'expliquer par des moyens naturels, ou si l'auteur a voulu se placer dans

la sphère fantastique du merveilleux. Au moment où l'on croit que toutes les illusions ne sont qu'un escamotage, tout à coup un nouvel incident rejette le récit dans le surnaturel; et comme le roman n'a jamais été fini, il a généralement passé pour une énigme sans mot; il en a toute l'apparence. C'était en effet la manière la plus piquante de se jouer d'un tel sujet. C'était traiter le lecteur comme les faiseurs de tours traitent leurs spectateurs, qui veulent la surprise, et qui s'ennuieraient de savoir les moyens qu'on emploie. Cependant Schiller prétendait toujours qu'il avait eu l'intention de finir *le Visionnaire;* et il lui est arrivé plus d'une fois, dit-on, d'en raconter la fin d'une manière plausible et intéressante.

Quelques poésies de Schiller datent aussi de cette époque. *Les Artistes* sont une sorte de poëme didactique, où les arts et le sentiment du beau ont inspiré à l'auteur une verve noble et heureuse. Les dieux de la Grèce sont une comparaison plus morale encore que poétique du paganisme et de la vraie religion; les dernières stances n'ont été imprimées que récemment: elles sont encore l'expression des sentimens qui troublaient si tristement Schiller; c'est toujours ce même reproche à la Providence de ne point lui avoir donné de certitude. Schiller ne dit point à Dieu, comme l'esprit fort, dans Voltaire :

> Je soupçonne, entre nous, que vous n'existez point;

mais avec une profonde amertume il s'adresse ainsi à lui, en comparant les deux religions :

OEuvre et Créateur de l'intelligence humaine, donne-moi des ailes pour arriver jusqu'à toi; — ou bien, retire de moi cette déesse sérieuse et sévère qui me présente sans cesse son miroir éblouissant; rends-moi son indulgente sœur, et que celle-ci soit réservée pour une autre vie.

Schiller avait fait connaissance avec Gœthe, à son retour d'Italie. C'était avec toute l'ardeur de son âme, avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, qu'il avait approché l'homme dont l'esprit et le talent régnaient déjà sans partage sur toute la littérature allemande. Mais le calme de cette entière impartialité; ce dégagement complet de toute espèce de liens; cette mobilité d'imagination dont le plaisir est de tout concevoir, de s'animer de tout sans jamais en tirer une conséquence; cette universalité d'impressions, semblable à une glace à qui serait accordé le don de trouver une jouissance en répétant les objets; tout ce caractère ne répondait point à l'attente passionnée de Schiller. Au contraire, Schiller plut beaucoup à Gœthe, qui bientôt après réussit à faire créer pour lui une nouvelle chaire de philosophie à l'université d'Iéna. M. de Dalberg, coadjuteur de Mayence et depuis prince-primat, joignit ses bienfaits à ceux du duc de Saxe-Weimar. L'existence de Schiller se trouva ainsi fixée et assurée. Peu après il se maria et épousa Mlle de Langenfels, dont la sœur aînée épousa peu après M. de Wollzogen, ami de Schiller.

Alors commença pour lui une vie toute nouvelle. Il se livra au travail avec une incroyable ardeur. Il avait fait de bonnes études classiques; mais cette seconde éducation, où l'examen et l'intelligence s'emparent de

tous les matériaux que la mémoire a rassemblés, avait manqué à Schiller. Il se trouvait à Iéna au milieu des hommes les plus savans de l'Allemagne, dans une université qui jetait alors le plus grand éclat. Tout allumait son émulation; tout l'excitait et l'aidait à travailler. Il reprit l'étude des Grecs; il fit plusieurs traductions d'Eschyle et d'Euripide. Il entreprit une traduction de l'*Énéide*.

Mais une autre passion s'empara bientôt de lui tout entier. C'était le moment où la philosophie de Kant commençait à faire une révolution dans les esprits. Pendant que la France était en proie aux discordes civiles, que toutes les pensées y étaient dirigées vers les intérêts politiques, il s'opérait un grand et salutaire changement dans l'étude des sciences morales. Le doute s'était, comme Samson, écrasé lui-même en renversant les colonnes du temple. Loke avait rapporté toutes les idées aux sensations. La philosophie française avait construit un édifice complet sur cette base. Après avoir dit que la pensée était une sensation transformée, on n'avait pas examiné comment s'opérait cette transformation, et l'on avait raisonné comme si c'eût été une simple transmission. Hume et l'école d'Édimbourg commencèrent par ne pas trouver dans la sensation un élément quelconque du jugement ni de la certitude que l'intelligence humaine y attache. Ne pas aller plus loin, c'était tout nier, c'était faire disparaître à la fois et la conscience de sa propre existence, et la connaissance des objets extérieurs.

Les successeurs d'Hume se virent amenés par-là à chercher le mode de transformation des sensations.

Ne considérant plus l'âme comme une faculté passive, ils en recherchèrent les propriétés actives, et distinguèrent en elle plusieurs modes d'action.

Kant suivit de son côté une marche analogue. Au lieu d'examiner les différentes manières dont l'âme transforme les sensations, il rechercha les règles que suit constamment l'intelligence humaine dans ses procédés. De sorte que l'âme de l'homme lui sembla être coexistante avec une certaine quantité d'axiomes ou de lois dont elle ne peut jamais s'écarter. Ce ne sont point des idées innées, mais une nécessité innée de combiner les sensations de telle et telle sorte.

La philosophie de Kant fut reçue avidement en Allemagne. Elle venait au secours de tout ce qu'avaient ébranlé et renversé les disciples de Locke et l'école française. Nous avons vu par Schiller ce qu'avait de douloureux pour l'esprit et pour l'âme ce scepticisme cruel qui détruit la base de toute vérité.

Il devint donc un disciple passionné de cette philosophie, et s'en enivra, si l'on peut ainsi parler, pendant plusieurs années. Toutes ses méditations furent tournées de ce côté; son esprit, disposé à se précipiter impétueusement dans une direction unique, se lança dans le développement des idées de Kant sur le beau et les principes des arts. Schiller a laissé une foule d'écrits sur ce sujet, et spécialement sur la métaphysique de l'art dramatique; mais il arrive dans quelques unes à un point de subtilité et d'abstraction où le fil des idées devient d'une telle ténuité qu'il échappe à l'œil du lecteur. L'auteur pourrait même dire comme ce bon moine qui montrait depuis long-temps à l'adoration des fidèles

un cheveu de la vierge, en faisant admirer sa finesse. Un curieux s'avisa d'approcher plus que de coutume, et crut s'apercevoir qu'il n'y avait rien entre les mains du montreur de reliques. « Il est si fin, dit-il, que je ne puis l'apercevoir. — Ni moi non plus, dit le moine, depuis dix ans que je le fais voir. »

Il y a, par exemple, des *Lettres sur l'Æsthetique*, ou sciençe du beau, où les hommes les plus habitués à cet exercice de l'esprit avouent qu'ils n'entrevoient que quelques lueurs des pensées de l'auteur. Mais tous les écrits métaphysiques de Schiller ne donnent pas un si pénible vertige : ils sont remplis d'idées ingénieuses et surtout d'observations justes et fines. Ce qu'il y faut remarquer surtout, c'est le changement prodigieux qui s'opéra dans sa manière d'envisager la morale. L'art dramatique n'est plus considéré par Schiller que sous les rapports les plus nobles, les plus purs. Il y place la source de tout intérêt dans le triomphe de la partie morale de l'homme sur sa partie matérielle. Il exige que tout soit disposé pour faire ressortir le libre arbitre de la volonté, et conséquemment pour établir l'idée du bien et du mal. Toutes ses opinions sur l'imitation avaient dû nécessairement changer aussi; il ne devait plus la regarder comme le but de l'art, mais comme le moyen de rendre sensibles les conceptions de l'esprit.

Les écrits métaphysiques de Schiller se rapportent donc peu à la partie positive de l'art, et n'ont pas d'utilité pratique. On peut se faire quelque idée de sa manière en lisant la préface de *la Fiancée de Messine*, où cependant il est descendu jusqu'à une question particulière. De telles études développent l'esprit à un haut

degré; elles habituent à la réflexion; elles enseignent à pénétrer dans les idées des autres et à se les approprier; elles rendent impossible d'avoir jamais des opinions d'emprunt, et qui consistent en des mots retenus par la mémoire et répétés par les lèvres. Ce qu'on appelle dédaigneusement des théories n'est pas autre chose, comme le disait avec tant d'esprit un orateur formé à la tribune par la philosophie, que le désir de savoir ce qu'on dit et de penser à ce qu'on fait. Nous verrons que Schiller ne fit pas de plus mauvaises tragédies pour avoir réfléchi sur la tragédie, et ne fut pas un homme moins honorable et moins sage, pour avoir médité sur la morale.

Tant d'études et de tels efforts d'esprit ruinèrent rapidement la santé de Schiller. En 1791 il tomba gravement malade de la poitrine, et l'on crut qu'il ne pourrait échapper à la violence du mal. Le bruit de sa mort se répandit en Allemagne, et y excita les plus glorieux regrets. Des témoignages d'intérêt lui arrivèrent de tous les lieux où se parle la langue allemande. Le roi de Danemarck lui fit offrir une pension, et voulut que sa position de fortune ne le condamnât plus à l'excès du travail. Schiller se rétablit de sa maladie, mais ne retrouva jamais complètement la santé. Les leçons publiques lui furent interdites, et il lui fallut vivre désormais de régime et de ménagemens. Un voyage dans les lieux de sa naissance et le plaisir de revoir son vieux père lui furent quelques temps après une distraction salutaire. Il passa près d'un an dans le pays où l'attachaient tous ses souvenirs d'enfance. Se trouvant auprès de Stuttgart, il écrivit au duc de Wurtem-

berg, qu'il avait autrefois offensé par la manière dont il l'avait quitté. Le duc ne lui répondit point, mais dit publiquement que si Schiller voulait venir à Stuttgart, on fermerait les yeux sur sa présence. Schiller fut satisfait de cette permission, et en profita. Peu de temps après le duc mourut; Schiller en montra un chagrin sincère. Il n'avait jamais parlé de son premier bienfaiteur qu'avec respect et reconnaissance.

Il retourna à Iéna, reprit tous ses travaux de critique et de philosophie, et publia successivement les écrits dont nous avons indiqué l'esprit et la direction; le plus remarquable fut le Traité sur *le naïf et le sentimental*, c'est celui où il a montré le plus de sagacité. Ce mérite est surtout remarquable dans une comparaison de la poésie des anciens avec la poésie moderne.

Le goût exclusif de Schiller pour la philosophie l'avait pour un temps détourné de la poésie; il revint bientôt à cette amie de sa jeunesse, à cette compagne de sa vie, mais il lui revint dans une disposition moins douloureuse et moins amère. Il n'avait plus à exprimer les orgueilleuses souffrances d'une âme jeune et ardente. Abattu par la maladie, calmé par la philosophie, c'est une mélancolie douce qui était devenue son inspiration. Mais l'objet de ses pensées n'avait pas changé, c'était encore la nature et la destinée de l'homme qui préoccupaient toute son âme; Kant ne lui avait pas apporté la certitude matérielle que son imagination avait exigée si impérieusement du Créateur; seulement il lui avait appris que l'idée de l'Être infini était, non pas une œuvre de l'esprit humain, mais une partie de l'esprit humain, une condition de son exi-

stence; il lui avait enseigné aussi que le sentiment du devoir était, non pas une conséquence du raisonnement de l'homme, mais une des sources de ce raisonnement. Ce n'était pas là encore cette révélation qu'avait voulue et rêvée le poète, mais c'est bien une révélation aussi, et une révélation universelle que d'avoir créé l'âme humaine inséparable de l'idée de Dieu et de l'idée du devoir. Il avait dû se dire qu'une interruption positive des lois de la nature, qui apporterait à l'homme la certitude matérielle, en ferait une autre créature, puisqu'elle lui ôterait la liberté, et conséquemment le mérite du choix entre le bien et le mal. Ainsi Schiller n'avait pas obtenu ce que demandait la prétention plus qu'humaine de sa jeunesse, mais il avait appris à se contenter de ce qu'il avait. Il faut se placer dans toute cette région d'idées, lorsqu'on veut goûter les poésies de Schiller et en sentir tout le charme. A peu près vers ce temps-là, il écrivait avec sa candeur habituelle : « Tous les jours je me persuade davantage que je ne « suis pas né poète; si de temps en temps j'ai quelques « saillies poétiques, ce n'est qu'en méditant sur des su- « jets de métaphysique. »

Une de ses poésies exprime sous un voile allégorique les bornes qu'il avait imposées à son ambition de connaître, et sa résignation à la condition terrestre de l'homme.

L'IMAGE VOILÉE.

Un jeune homme qu'une soif ardente de savoir avait conduit à Saïs, en Égypte, pour y apprendre la mystérieuse sagesse des prêtres, avait déjà d'un esprit rapide monté de grade en grade; et

toujours son désir de connaître s'accroissait de plus en plus : à peine l'hiérophante pouvait-il calmer les élans de son impatience. — Que m'as-tu donné, disait le jeune homme, si je n'ai pas tout? Y a-t-il en cela du plus ou du moins? ta vérité serait-elle comme un plaisir des sens qu'on peut posséder en plus ou moins grande quantité, mais que pourtant on possède? n'est-elle donc pas unique et indivisible? ôte un son à un accord, ôte une couleur au rayon lumineux, et tout ce qui te reste n'est plus rien; l'accord n'existe plus; la lumière est détruite.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ils arrivèrent dans l'enceinte circulaire d'un temple silencieux et solitaire. Une statue voilée, d'une taille colossale, frappa les yeux du jeune homme. Étonné, il regarde son guide, et lui dit : « Quelle figure est donc cachée derrière ce voile? — La Vérité, lui répondit-on. — Comment, s'écria le jeune homme, tous mes efforts sont dévoués à découvrir la Vérité; et c'est elle qui est là, et on me la cache!

« — Prenez-vous-en à la déesse, répondit l'hiérophante; aucun mortel, a-t-elle dit, n'écartera ce voile jusqu'à ce que je le lève moi-même; et celui qui, d'une main coupable et profane, lèvera avant le temps ce voile interdit et sacré, celui-là, a dit la déesse, — hé bien? — celui-là verra la Vérité. — Étrange oracle! toi-même tu n'as jamais levé ce voile? — Moi? vraiment non, je n'en ai jamais été tenté. — Je ne conçois pas cela; si je ne suis séparé de la Vérité que par ce mince tissu.... — Et par une loi, interrompit son guide, par une loi plus puissante, mon fils, que tu ne le penses; il est léger pour ta main, ce mince tissu; il est pesant pour ta conscience. »

Le jeune homme revint pensif à sa demeure; le désir brûlant de savoir lui ravit le sommeil : il s'agite impatiemment sur sa couche, et se relève vers le milieu de la nuit; ses pas tremblans le conduisent involontairement au temple; les murs étaient faciles à franchir : d'un élan intrépide le téméraire s'introduit dans l'enceinte.

L'y voilà maintenant, environné d'un silence lugubre et redoutable qu'interrompent seulement le sourd retentissement de ses pas solitaires au-dessus des caveaux mystérieux. A travers l'ouverture élevée de la voûte, la lune laisse tomber ses rayons pâles, bleuâtres et argentés; terrible comme la présence d'une divinité, la figure enveloppée de son voile brille au milieu de l'obscurité du temple.

Il s'avance d'un pas incertain; déjà sa main hardie va toucher au

voile sacré; une chaleur soudaine, un frisson convulsif courent à travers ses veines; un bras invisible le repousse. « Malheureux, que vas-tu faire? lui crie au-dedans de lui-même une voix salutaire; veux-tu donc tenter le saint des saints? Aucun mortel, a dit l'oracle, ne doit écarter ce voile jusqu'à ce que je le lève moi-même. — Mais cette même bouche n'a-t-elle pas ajouté : Qui lèvera ce voile, verra la Vérité? Qu'importe ce qu'il cache, je le lèverai. Et il crie d'une haute voix : Je veux la voir. — Voir, lui répète en se raillant le long retentissement de l'écho.

Il dit, et il écarte le voile. Maintenant, vous me demandez ce qui parut à ses yeux? je l'ignore. Pâle et sans connaissance, étendu sur les marches de l'autel d'Isis, il fut trouvé le lendemain par les prêtres. Ce qu'il a vu et appris, jamais sa bouche ne l'a proféré. Il perdit pour toujours la sérénité de sa vie; un profond chagrin l'entraîna jeune dans le tombeau. — Malheur à celui!... telles furent les paroles et les conseils qu'il répondit aux questions importunes dont on le pressait; malheur à celui qui recherche la vérité en se rendant coupable! jamais elle ne lui donnera de contentement.

Parmi les nombreuses pièces de Schiller qui appartiennent à cette époque, et qui sont datées de 1795 et des deux années suivantes, la plupart sont composées dans ce même esprit. On y voit une conviction intime du vide et de l'insuffisance de la sagesse du monde. Souvent même avec une raillerie assez douce, il remontre à la philosophie son néant et ses vaines fluctuations; et il en appelle au sentiment intérieur, à la tendance de l'âme. Les illusions sont détruites; mais le cœur, bien loin de se dessécher, a appris à jouir de ses espérances et de ses désirs. Le morceau intitulé l'*Idéal et la Vie* est une longue comparaison de ce que l'imagination rêve de noble, de pur et de calme, avec ce que la réalité a de rude, d'agité et d'incertain. Mais l'homme ne doit point perdre courage; il doit lutter

contre l'influence terrestre, excité par la vue du monde céleste : c'est ce qui est indiqué sous l'emblème d'Hercule. Un des caractères de la poésie de Schiller, c'est d'être sans cesse revêtue des brillantes couleurs de la mythologie grecque, ramenée à un sens allégorique.

Jadis Alcide parcourut le rude sentier de la vie, dans un perpétuel combat ; il abattit l'hydre, il terrassa le lion, il descendit vivant dans la barque infernale pour délivrer son ami ; une déesse implacable et perfide accumula tous les maux, tous les dangers de la vie sur la route que parcourait courageusement celui qu'elle détestait.

Jusqu'à ce que le dieu, dépouillant l'enveloppe mortelle, fut par les flammes séparé de l'homme ; alors il s'abreuva du souffle léger de l'air. D'un joyeux et nouvel essor, il s'élança loin de la vie terrestre ; le rêve pénible se dissipa et disparut. Les harmonies de l'Olympe accueillirent l'âme glorieuse dans les parvis éternels ; et la déesse aux joues de rose lui présenta la coupe avec un doux sourire.

Dans les *Paroles de la foi* il prescrit aux hommes de conserver toujours dans leur cœur trois idées qui n'y sont pas venues du dehors, et auxquelles est attaché tout bonheur ainsi que toute dignité, Dieu, la vertu et le libre arbitre.

Dans les *Paroles de l'erreur* il fait l'histoire de ses propres opinions ; il annonce que la vie de l'homme est pénible et stérile, tant qu'il poursuit et veut posséder sur la terre la justice, le bonheur et la vérité.

Ainsi, nobles âmes, détachez-vous d'une raison vaine, et affermissez-vous dans la foi céleste ; ce que l'oreille n'entend pas, ce que l'œil n'aperçoit pas, voilà pourtant ce qui est beau, ce qui est vrai. L'insensé va le chercher au dehors ; c'est en vous-mêmes qu'il est, qu'il a été éternellement placé.

L'auteur de l'*Allemagne* a comparé les charmantes stances de Voltaire

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours,

avec celles de Schiller, intitulées l'*Idéal :* il est en effet curieux de voir le même sentiment dans deux âmes si différentes, de juger de la diversité des idées mises en mouvement dans l'une et dans l'autre; c'est par de telles comparaisons qu'on apprend à connaître l'esprit et le caractère de chaque époque de la littérature. Les vers de Voltaire ont un tour facile, simple et gracieux : ils expriment ce que chacun peut éprouver; mais ce n'était pas une raison pour qu'un philosophe allemand fût condamné à les copier ou à les refaire, lorsqu'il était ému d'une tout autre sorte. Au reste, ces traductions qui dépouillent les vers de toute la grâce de l'expression, de toute l'harmonie des sons, ne sont qu'un appel à l'imagination des lecteurs.

L'IDÉAL.

Infidèle, veux-tu donc me quitter, avec tes douces images, avec tes chagrins et tes plaisirs? Inexorable, veux-tu donc me fuir? rien ne peut-il t'arrêter, fugitive? O âge d'or de ma vie, c'en est donc fait! tes flots s'écoulent rapidement dans l'océan de l'éternité.

Ils sont éteints, ces astres brillans qui éclairaient la route de ma jeunesse; il s'est dissipé, cet idéal qui dilatait mon cœur enivré! c'en est fait de cette douce croyance, et des êtres que mes rêves avaient enfantés : larcins faits à la rude réalité! c'en est donc fait de ce qui jadis était si beau, si divin!

Comme autrefois Pygmalion, avec une ardeur suppliante, embrassa le marbre jusqu'à ce que le feu du sentiment se fût répandu

dans ce sein glacé; de même, en mes jeunes désirs, j'entourai la nature d'un embrassement d'amour jusqu'à ce qu'elle eût commencé à respirer et à s'animer sur mon cœur poétique.

Partageant mon brûlant transport, la nature muette trouva un langage; elle répondit à mes baisers d'amour; elle comprit le battement de mon cœur. Alors naquirent pour moi les ombrages et les roses, alors commença pour moi la mélodie argentine de la cascade du ruisseau; et même ce qui était inanimé entendit le retentissement de mon âme.

En mon cœur oppressé, se souleva avec un effort tout-puissant un monde impatient de se produire à la vie par l'action, par la parole, par les sons et les images! Ah! que ce monde me semblait grand, tant qu'il demeura caché comme la fleur dans son bouton! Hélas! que cette fleur s'est peu épanouie! qu'elle a paru mesquine et chétive!

Porté sur l'aile audacieuse de son courage, heureux de l'illusion de ses songes, encore libre de tout souci, le jeune homme s'élança dans la route de la vie. L'essor de ses projets s'éleva jusqu'aux plus imperceptibles étoiles de la voûte éthérée; rien de si haut, rien de si lointain où son vol ne pût le porter!

Avec quelle facilité il y atteignait! aux heureux rien n'est difficile. Quel cortége aérien dansait au-devant du char de la vie! l'amour avec ses douces récompenses, le bonheur avec son diadème doré, la gloire avec sa couronne d'étoiles, la vérité avec l'éclat du soleil.

Mais, hélas! déjà vers le milieu du chemin, ces compagnons n'y étaient plus; infidèles, ils s'étaient détournés de la route, et l'un après l'autre avaient disparu. Le bonheur aux pieds légers s'était enfui; la soif ardente de connaître était demeurée sans être apaisée; les nuages obscurs du doute s'étaient répandus sur l'image rayonnante de la vérité.

Je vis les couronnes sacrées de la gloire profanées sur des fronts vulgaires.... Hélas! après un trop court printemps le joli temps de l'amour s'envola trop vite. Sur cette âpre route, tout devint de plus en plus silencieux, de plus en plus désert; et à peine l'espérance jetait-elle quelques pâles lueurs sur l'obscur sentier.

De tous ces bruyans compagnons, un seul est demeuré près de moi avec affection; un seul s'est tenu à mes côtés pour me consoler, et me suit jusqu'à la sombre demeure. Amitié, c'est toi dont la main

tendre et délicate sait guérir toutes les blessures, dont la tendresse allége le fardeau de la vie; toi, que de bonne heure j'ai su chercher et trouver.

Et toi, qui aimes à t'associer avec elle, qui comme elle conjures les orages de l'âme; étude, toi qui jamais ne fatigues, qui construis lentement, mais ne détruis jamais; qui n'ajoutes, il est vrai, qu'un grain de sable à l'édifice éternel, mais qui y portes ce grain de sable; toi, qui sais dérober à l'immense trésor du temps les minutes, les jours, les années.

Voici d'autres stances où se fait voir un détachement naturel et poétique de tous les intérêts vulgaires. On aime à remarquer que si les âmes élevées sont condamnées à de nobles souffrances, par compensation les tourmens de la vie commune leur sont épargnés, et que même plus de calme et de bonheur leur est souvent accordé qu'à ceux qui croient trouver le repos dans la région inférieure.

LE PARTAGE DE LA TERRE.

Prenez possession du monde, cria Jupiter aux hommes du haut de l'Olympe; prenez-le, il est à vous : je vous l'accorde en patrimoine, en perpétuelle concession; partagez-le fraternellement.

Chacun s'empresse de saisir ce qui est à sa convenance. Jeunes et vieux, tous s'empressent : le laboureur s'empare des fruits de la terre; le chasseur s'élance à travers la forêt.

Le marchand prend de quoi remplir ses magasins; le chanoine se saisit du vin vieux; le roi met des barrières aux routes et aux ponts, et dit : La dîme est à moi.

Bien tard, long-temps après que le partage est achevé, arrive le poëte : il venait de loin. Hélas! il n'y avait plus rien à choisir : tout avait déjà son maître.

Malheureux que je suis! ainsi, parmi tous, je suis le seul oublié, moi, ton fils le plus fidèle! — Telle était la plainte qu'il faisait retentir, et elle parvint jusqu'au trône de Jupiter.

Si ta rêverie t'a empêché d'arriver à temps, répliqua le dieu, tu n'as point de querelle à me faire; où étais-tu donc quand ils se sont partagé la terre? — J'étais près de toi, dit le poète.

Mon œil était perdu dans ta contemplation, et mon oreille dans ta céleste harmonie; excuse la créature qui, éblouie par ta clarté, a perdu sa part de la terre.

Que faire? dit le dieu; le monde est partagé : la moisson, la chasse, le négoce, tout cela n'est plus à moi; veux-tu vivre avec moi dans le ciel? quand tu voudras y monter, il te sera ouvert.

Il y a d'autres poésies de Schiller, qui, sans exprimer des sentimens personnels, ont aussi beaucoup de charme et de grâce. C'était alors la mode en Allemagne de composer des romances et des ballades sur des aventures merveilleuses ou chevaleresques. Burger avait le premier donné la vogue à ce genre qui a quelque parenté avec la poésie telle qu'elle naquit en Europe avant l'imitation des anciens, et qui trouve ainsi un garant du succès dans un penchant populaire. Gœthe a fait aussi plusieurs romances célèbres. L'Angleterre et la France ne sont pas restées en arrière; et avant même que la romance fût devenue aussi universelle, nous en avions de fort jolies de Montcrif et de Florian. Schiller réussit aussi dans cette espèce de composition. *Le Plongeur*, *le comte Eberhard de Wurtemberg*, *le Gant*, *la Forge*, *l'Anneau de Polycrate*, *le Combat avec le dragon*, *le comte de Habsbourg*, sont des récits simples et faciles, cependant revêtus de couleurs poétiques. Nous allons traduire *le Plongeur* pour donner une idée de la manière de Schiller.

LE PLONGEUR.

Chevalier ou vassal, qui voudra plonger dans ce gouffre? J'y ai jeté une coupe d'or; le noir abîme l'a engloutie : qui pourra la rapporter pourra la garder, je la lui donne.

Ainsi parla le roi; et du haut d'un rocher rude et escarpé, il avait déjà lancé la coupe au milieu de la mer profonde dans le gouffre de Charybde : qui donc aura assez de cœur, je le répète, pour plonger dans cet abîme?

Et autour de lui les chevaliers et les vassaux ont entendu, mais se taisent. Ils regardent les flots indomptables; aucun ne veut gagner la coupe; et le roi répéta pour la troisième fois : Personne n'ose-t-il s'y plonger?

Cependant tous demeuraient muets comme auparavant; mais un écuyer, d'un air doux et résolu, sort de la bande tremblante des vassaux; il ôte sa ceinture, il jette son manteau. Tous les hommes et toutes les femmes regardent le brave jeune homme avec admiration.

Et comme il s'avance sur la pointe du rocher, et qu'il regarde l'abîme, les flots qui s'y étaient engouffrés sont revomis avec fracas par Charybde, et avec le bruit d'un tonnerre lointain s'élancent écumans hors de la grotte obscure.

Et l'onde bouillonne, se gonfle, se brise et retentit, comme si elle était travaillée par le feu. Une poussière d'écume est lancée jusqu'au ciel; et la vague succède à la vague sans intervalle, sans que le gouffre se vide ou s'épuise, comme si de la mer naissait une mer nouvelle.

Enfin sa fougue impétueuse s'apaise, et à travers la blanche écume la caverne montre son ouverture béante et sombre, comme si l'abîme sans fond eût pénétré jusqu'aux enfers. On entend ses aboiemens, et l'on voit le flot bouillonnant se retirer en tourbillons dans le gouffre.

Alors, aussitôt avant que le flot ne remonte, le jeune homme se recommande à Dieu, et.... un cri d'épouvante se fait entendre à la ronde.... le tourbillon l'a déjà entraîné; la gueule du monstre se referme mystérieusement sur l'audacieux plongeur; on ne le voit plus.

Et tout devient tranquille à la surface de l'abîme. Seulement un

sourd mugissement est entendu au fond des eaux. De bouche en bouche on répète d'une voix émue : Adieu, jeune homme au noble cœur; et le bruit devient de plus sourd en plus sourd; et chaque instant d'attente accroît l'angoisse et la terreur.

Maintenant tu y jetterais ta couronne et tu dirais : Celui qui rapportera cette couronne pourra la garder et devenir roi, je ne serais point tenté de cette précieuse récompense. Ce que le gouffre a englouti ne reparaît plus dans l'heureux séjour des vivans.

Combien de navires, saisis par le tourbillon, ont été engouffrés dans l'abîme, et il n'a rejeté que les mâts et les vergues brisés. — Et le bruit de la vague devient de plus en plus retentissant, et il semble se rapprocher de plus en plus.

Et l'onde bouillonne, se gonfle, se brise, et retentit comme si elle était travaillée par le feu. Une poussière d'écume est lancée jusqu'au ciel; la vague succède à la vague sans intervalle, et avec le bruit d'un tonnerre lointain s'élance en rugissant hors de la grotte obscure.

Et voici! sur la sombre surface des flots on aperçoit des bras nus et de blanches épaules éclatantes comme la couleur du cygne. Et il lutte avec force et persévérance; et il tient de sa main gauche la coupe qu'il élève en faisant des signes de joie.

Et sa poitrine haletante respire l'air à longs traits, et il salue la lumière du ciel. De l'un à l'autre courent ces paroles de joie : Il est vivant! l'abîme ne l'a point englouti! le brave s'est tiré vivant du tombeau et du gouffre dévorant!

Et il arrive : la foule joyeuse l'entoure; il tombe aux pieds du roi, et, s'agenouillant, lui présente la coupe. Le roi fait signe à son aimable fille; elle remplit la coupe jusqu'aux bords d'un vin généreux, et le jeune homme s'adresse ainsi au roi :

Vive le roi! Quelle joie pour moi de respirer à la douce clarté du jour! Que tout est terrible là-bas! Ah! que l'homme n'essaie plus de tenter les dieux! Que jamais, jamais il ne songe à observer ce qu'ils ont caché dans l'horreur des ténèbres.

Avec la rapidité de l'éclair, je fus entraîné dans l'ouverture de la caverne. Un courant terrible et impétueux se saisit de moi, et la double force de deux torrens furieux, me faisant pirouetter comme la pierre lancée par la fronde, m'enfonçait sans que je pusse résister.

Alors le dieu que j'invoquai dans ce danger menaçant et terrible,

me montra une pointe de rocher qui s'avançait; je la saisis d'un bras convulsif, et j'échappai à la mort. Et la coupe était là suspendue sur des branches de corail qui l'avaient retenue au-dessus de l'abime.

Car au-dessous de moi on voyait comme une sorte de transparence rougeâtre; et quoique mon oreille ne pût rien entendre dans l'éternel silence de l'abîme, mon œil distinguait avec effroi des salamandres, des reptiles et des dragons qui s'agitaient avec un mouvement terrible et infernal.

Là, fourmillaient et s'agitaient pêle-mêle des amas dégoûtans de raies épineuses, de chiens marins, de terribles et monstrueux esturgeons; et l'effroyable requin, cette hyène des mers, faisait entendre l'horrible grincement de ses dents.

Et j'étais là suspendu; et j'avais la triste certitude d'être éloigné de tout secours humain. J'étais la seule âme vivante parmi ces difformes objets; seul dans une épouvantable solitude, bien loin au-dessous de la société humaine, dans un lugubre désert au milieu des monstres de la mer.

Et je frissonnais en les voyant approcher de moi; il me semblait qu'ils allaient me dévorer; dans ma frayeur, je quittai la branche de corail où j'étais cramponné. Le tourbillon m'entraîna tout à coup dans sa course rapide; mais ce fut mon salut, car il me ramena au-dessus de l'abîme.

Le roi montra un instant de surprise, et dit : La coupe est à toi, et je te destine aussi cet anneau orné d'un diamant précieux, si tu essaies encore une fois de m'aller chercher des nouvelles de ce qui se passe là-bas dans les profondeurs de la mer.

Sa fille l'écoutait avec une tendre émotion, et d'une bouche caressante elle le supplia en ces termes : Cessez, mon père, ce jeu cruel; il vous a obéi comme personne n'eût pu vous obéir : et si vous ne pouvez pas mettre un frein aux caprices de votre volonté, que les chevaliers fassent honte au jeune vassal.

Le roi saisit promptement la coupe, et la rejette dans le gouffre : Si tu me rapportes encore une fois la coupe, tu deviendras un noble chevalier, et tu pourras prendre dans tes bras comme épouse celle qui te montre un si tendre intérêt.

Ces mots impriment à son âme une céleste ardeur. Ses yeux étincellent d'audace. Il voit rougir ce charmant visage; il voit la prin-

cesse pâlir et s'évanouir. Il veut conquérir une si précieuse récompense. Il se précipite au risque de la vie.

On entend le rugissement de la vague qui s'enfonce, puis on la voit reparaître; elle est annoncée par un bruit de tonnerre; elle se replonge encore dans le gouffre: l'onde remonte, remonte encore; elle rugit à sa surface, elle rugit encore dans l'abime. Jamais elle ne ramène le jeune plongeur.

Après douze années d'intervalle, Schiller rentra enfin dans la carrière du théâtre. Mais il y reparut bien différent de ce qu'il était lors de ses premiers essais. Tout en lui avait changé, hormis cette âme noble et poétique qui s'était trompée de route en entrant dans la carrière. Ses idées sur les arts et leurs principes n'étaient plus les mêmes. Il avait profondément étudié les modèles; il avait appris à observer de sang-froid les hommes et la société; il avait appris à connaître les temps passés, à les comparer avec le temps présent. Il avait de plus en plus ennobli et purifié le monde poétique où vivait son imagination; et ce qui, pour un caractère aussi sincère que le sien, était la circonstance principale, il était dans une tout autre direction morale.

L'école de Diderot et de Lessing, et cette prétention de copier la nature, qui n'avait conduit qu'à l'affectation, avaient, depuis les dernières tragédies de Schiller, cessé de régner en Allemagne. Les conséquences de la philosophie de Kant, l'influence de Gœthe, les ouvrages de critique de A.-W. Schlegel, si remarquables par l'érudition, la sagacité et l'esprit, s'ils n'avaient point changé le goût encore subsistant du public d'Allemagne pour le drame déclamatoire et sentimental, avaient du

moins fait une révolution dans les idées des hommes éclairés.

Mais en détrônant le faux goût, les critiques n'avaient pas fait que la littérature allemande eût une direction déterminée; il ne dépendait pas d'eux que là, comme ailleurs, de certaines habitudes, conservées par le succès, servissent de guide et d'inspiration aux écrivains. L'arbitraire et l'incertitude dans les formes et même dans le caractère des œuvres littéraires, sont des circonstances particulières à l'Allemagne. Chez d'autres peuples, les lettres ont été un produit spontané des mœurs et de la civilisation. Lors même qu'elles ont pris pour modèle et pour inspiration les monumens de l'antiquité, cette imitation n'a pas été une affaire de choix, elle a eu lieu pour ainsi dire innocemment; ce qu'on a emprunté à l'antiquité s'est fondu et mêlé intimement avec le développement naturel des lumières et de la littérature; il en est résulté un caractère national, bien que des élémens étrangers aient été admis. Lorsque les critiques se sont mis à discuter sur le mérite des œuvres de l'imagination, ils ont trouvé des habitudes fortement prises; ils ont raisonné eux-mêmes dans cette hypothèse, sous l'influence de la littérature où ils vivaient, et qu'il ne dépendait point d'eux de changer.

L'Allemagne a marché d'un pas plus tardif. Elle a eu, comme toutes les autres nations de l'Europe, ses poètes gothiques. Au moment où les langues étaient encore un instrument imparfait et insuffisant, elle a eu les Minnesinger et les Niebelung, comme nous les troubadours et les poèmes de chevalerie; mais ce germe était

demeuré plus stérile encore qu'en France, et avait disparu sous l'invasion de l'antiquité.

Au commencement du dix-huitième siècle, l'Allemagne était encore barbare en comparaison des autres pays de l'Europe. Les lettres suivent le même cours que les mœurs, et en sont le témoignage. Nous rappellerons encore ici les récits de la margrave. Qui croirait que cette cour de Prusse, qu'elle et Voltaire nous représentent comme si grossière, était comtemporaine de Louis XIV et de la reine Anne? De telles mœurs n'empêchaient point l'Allemagne de compter des philosophes distingués et des savans remplis d'érudition. Ils vivaient avec leurs livres, avaient pour public quelques hommes épars sur la surface de l'Europe, communiquaient avec eux en latin, et n'avaient nul rapport avec la société allemande. Les lettres et la poésie, ces nobles fleurs de la civilisation, sont la jouissance des classes oisives et relevées. Les princes et leur noblesse composaient alors à eux seuls cette classe en Allemagne; et loin de chercher, comme cela arriva après coup, les plaisirs délicats de l'esprit, ils chassaient et s'enivraient lersqu'ils ne faisaient pas la guerre. Ce n'était pas ainsi qu'en d'autres climats les lettres à leur berceau, lorsqu'elles avaient pris leur premier essor, toutes charmantes de naïveté, lorsqu'elles n'étaient encore que d'involontaires inspirations, avaient été accueillies. Le sourire des princes et la familiarité des grands les avaient encouragées. Elles s'étaient embellies de l'élégance des cours; car elles n'aiment point à se mêler aux soins vulgaires ni aux grossiers plaisirs. Le luxe et le loisir sont leur patrie. Ne sont-elles pas elles-mêmes le plus beau

luxe de l'homme? L'Arioste et le Tasse vécurent à la cour de Ferrare; les Médicis s'entourèrent des hommes les plus savans et les plus aimables de leur temps. François Ier protégeait Marot et Rabelais. La reine Élisabeth se plaisait aux drames de Shakspeare.

Telle n'a point été l'origine de la littérature allemande; et pour ne parler ici que de l'art dramatique, en 1720, l'Allemagne était à peu près au même point que la France au temps de Jodelle. On avait bien traduit quelques tragédies de Sénèque; on avait transporté en Allemagne *le Cid* et plusieurs pièces françaises; mais il n'y avait point de théâtre, point d'auteurs dramatiques. Au milieu des succès de tous les peuples voisins, on n'était point dans la barbarie du quinzième siècle; il y avait du savoir, mais une complète stérilité. Ce fut en 1727 qu'un théâtre régulier s'établit pour la première fois à Leipsick. Gottsched y fit représenter une foule de tragédies traduites du français, à commencer par le *Régulus* de Pradon. C'est cette lourde imitation, ce sont ces mauvaises traductions d'un théâtre étranger aux mœurs allemandes, qui excitèrent un juste soulèvement, et qui firent place à l'admiration exclusive de Shakspeare, et à la tragédie bourgeoise.

L'Allemagne se trouvait donc dans cette singulière position d'avoir à choisir une littérature en pleine connaissance de cause. D'ordinaire la critique vient après les chefs-d'œuvre; cette fois la littérature était fille de la critique. Elle devenait une œuvre du savoir et de l'esprit. Elle devait renoncer à cette impulsion involontaire, à cette absence de calcul qui sont un charme si puissant. Tout chez les écrivains devenait, du moins quant aux

formes extérieures, une affaire de discernement, et l'on ne pouvait guère trouver sans avoir cherché.

Il est difficile d'inventer, lorsqu'on a devant soi des modèles. Deux routes diverses s'offraient surtout à l'imitation des Allemands : l'art dramatique en France et l'art dramatique en Angleterre avaient été successivement proposés comme guides.

Le théâtre anglais a pris son origine dans les mœurs et dans les goûts propres aux nations modernes de l'Europe. Il se rattache immédiatement à la direction que semblaient devoir prendre les lettres si les chefs-d'œuvre de l'antiquité n'étaient pas venus se présenter à l'admiration des hommes éclairés. Il est né sur le sol naturel, et y a jeté de profondes racines.

La tragédie antique avait commencé par être, pour ainsi dire une hymne aux dieux, et l'emploi du chœur qui, sous tant de rapports, a déterminé son caractère, est demeuré comme témoin de cette origine simple et solennelle.

Les peuples gothiques, grands amateurs de récits, voulurent par un penchant naturel en voir la représentation simulée. Ils dialoguèrent les merveilleuses aventures qui charmaient leurs loisirs. Lors même qu'ils cherchaient à mêler ce plaisir aux célébrations religieuses, ils se trouvaient conduits encore à donner au drame une certaine étendue ; car la religion consistait pour eux en deux longs récits consacrés. Ce fut sous cet aspect que l'art dramatique se présenta à Shakspeare : toutes ses pièces se rattachent à des chroniques, à des fabliaux, à des nouvelles, à l'histoire elle-même. Ce sont des narrations en action.

De cette diversité d'origine devaient naître deux arts dramatiques tout différens. L'un avait pour but de peindre une situation unique, un seul fait divinisé, transporté dans la région poétique. C'était la poésie lyrique qui descendait de sa haute sphère pour s'adapter au dialogue et à la représentation. C'étaient des souvenirs consacrés par le culte des peuples, et que l'épopée, toute naïve qu'elle avait été, avait déjà élevés au-dessus du récit vulgaire. En outre, le paganisme et sa morale se retrouvaient là tout entiers. La fatalité des anciens, cette action immédiate des dieux sur l'homme, faisait reposer l'intérêt dramatique sur le combat de la volonté humaine contre la destinée. Ce n'était pas de la lutte des passions contre la raison, contre la règle morale qu'il s'agissait. Conséquemment, il n'y avait pas à rechercher les discordes intérieures du cœur, ses incertitudes, ses inconséquences, ses faiblesses. Il n'était nul besoin d'en développer les replis. Les personnages étaient fortement caractérisés par de certaines apparences extérieures. Pareils aux statues antiques, ils étaient pour ainsi dire des espèces de types donnés par la tradition, dont la forme et la physionomie étaient consacrées, devaient être respectées, et pouvaient être embellies, mais jamais changées. La présence du chœur était encore une garantie contre les détails et contre l'anatomie intérieure de l'âme humaine. De cette espèce de publicité, officiellement admise dans la représentation elle-même, résultait pour le poète la nécessité de ne pas s'introduire dans l'intimité individuelle du cœur humain, de ne lui donner que des motifs simples, larges, facilement sentis par l'impression

générale; des motifs que cette opinion de tous, dont le chœur était chargé de jouer le rôle, pût facilement transformer en règles morales.

Tout devait donc conduire la tragédie antique à rechercher sa beauté, comme tous les autres arts de la Grèce, dans la parfaite harmonie de l'ensemble, dans la proportion des parties, dans la simplicité des formes. Les hommes, dans cette société, avaient entre eux des relations qui formèrent le caractère spécial de la civilisation grecque et romaine. Toutes les existences individuelles se trouvaient presque confondues dans l'existence commune de la société. Tout était acte public. La liberté: c'était la participation aux affaires de l'Etat; la religion n'était qu'un culte public. La maison et la famille n'étaient point le séjour du citoyen : il habitait la place publique. Le gouvernement se traitait sous les yeux du peuple. La philosophie était professée à de nombreux disciples. Les divertissemens étaient de populaires solennités. Les arts n'ornaient que des édifices ouverts à tous les regards. Les professions serviles et domestiques étaient confiées à des esclaves. Par cette vie commune, il devait arriver que les impressions de chacun, éprouvées devant tous les autres, communiquées sur-le-champ, modifiées par les impressions d'autrui, devenaient une impression générale. C'est ce qui donnait à tous les résultats d'un tel mode de civilisation quelque chose de simple, d'harmonieux et d'accessible dès le premier coup d'œil à la sensation de tous les hommes. La tragédie, la statue, le temple, la harangue, au lieu d'être la conception d'un seul individu, nous rappellent involontairement l'idée de tout un peuple, dont l'artiste a, si l'on peut

s'exprimer ainsi, exécuté la pensée commune. Des œuvres qui portent ce caractère et qui sont le produit non d'un homme, mais de la communication entre les hommes, ont nécessairement des formes plus arrêtées et plus certaines, des proportions mieux déterminées. Par-là elles deviennent plus imitables; on en peut déduire des règles de copie ou d'analogie. Sans doute le génie se révèle en faisant partager ses sensations aux autres hommes; il faut qu'il soit affecté assez vivement et doué d'une assez grande force d'expression pour entraîner les autres à sa suite. Mais lorsque c'est à sa source même, avant d'avoir enfanté, que l'harmonie s'est établie entre lui et ses semblables, ses productions deviennent un type et un guide pour l'art lui-même.

Autre fut la civilisation moderne. Dès son berceau, elle nous montre l'homme grand par sa force individuelle. La liberté est moins une part au pouvoir que la défense des droits privés. La guerre devient presque un combat d'homme à homme. La religion est le rapport de chaque homme avec Dieu; la famille est une société; l'amour est une intimité des âmes autant qu'un plaisir des sens. Les demeures isolées se dispersent sur le territoire: le sentiment de la patrie ne se rapporte plus aux intérêts communs. A travers cette tendance règne la barbarie, qui s'oppose à toutes communications faciles, à toute mise en commun des idées et des sentimens.

Là, se trouve la différence fondamentale de ce qu'on a appelé la littérature classique et la littérature romantique. Historiquement, elles ont eu une source entièrement diverse; chacune est partie d'un principe opposé

qui n'est exclusif dans aucune des deux, car cela serait absurde; mais dans chacune d'elles, c'est un de ces principes qui a prédominé. L'une vraie, d'une vérité générale, à la portée de tous, tirant son pouvoir d'un caractère social et communicable; l'autre pénétrant plus profondément dans la nature individuelle, et la représentant plus entièrement; mais sujette par-là à ne point se mettre en harmonie complète avec tous, et surtout ne pouvant jamais servir de type; n'étant point de sa nature imitable dans ses formes et ses procédés. Sans doute les génies supérieurs qui suivent ces deux routes se rencontrent en ce point qu'ils entraînent tout après eux, et qu'ils imposent leurs impressions à tous les hommes. Mais ceux qui appartiennent à la littérature non classique restent admirables, sans pouvoir être imités. On peut s'inspirer du Dante ou de Shakspeare, comme d'une belle production de la nature; mais il serait puéril de les traiter en classiques et de vouloir les copier. L'imagination s'étonne et s'émeut d'une vieille cathédrale gothique. Tant de hardiesse et de variété donne une grande et merveilleuse opinion des hommes qui concevaient et exécutaient de telles idées; mais ce serait ne pas sentir ce genre de beauté que de vouloir en déduire un système et des règles d'architecture.

Lorsque les chefs-d'œuvre de l'antiquité commencèrent à être reconnus des peuples modernes, il ne faut donc par s'étonner qu'ils y aient excité un tel enthousiasme et exercé une telle influence. Ils appartenaient à d'autres mœurs, à un autre ordre de sentimens et d'idées: on ne peut le nier; mais ils étaient en accord avec les sentimens naturels et universels; leur charme saisissait tout

d'abord; ils apparaissaient comme un guide assuré, au milieu des embarras et de l'incertitude de l'esprit humain qui ne s'était pas encore frayé sa route, qui était livré à toute la diversité des impulsions individuelles. On les copia d'abord presque sans les comprendre. On s'efforçait bizarrement de faire accorder les règles qu'on en avait tirées avec des habitudes fort différentes, avec des besoins populaires, avec une tout autre société.

L'art dramatique en France présente, dans ses essais, cette espèce de lutte pédantesque de la forme contre le fond. Mais enfin il arriva que la nation la plus sociable de l'Europe, celle où les communications sont le plus faciles, où les hommes vivent et pensent le plus ensemble, se rapprocha tout naturellement davantage de la littérature classique, ou pour mieux dire se fit une littérature classique non plus copiée, mais sortie des circonstances où elle se trouvait. Des conditions analogues conduisirent à des résultats analogues.

Ainsi la tragédie française, n'ayant plus à représenter un récit, vit se restreindre ses proportions. Elle se renferma dans la peinture d'une situation et des passions qui s'y rapportent. Tout fut dirigé en ce sens, tout fut destiné à accroître l'impression qui devait résulter d'un but unique. Quand une fois le poignard est dans la plaie, disait Voltaire, enfoncez-le, retournez-le, ne le lâchez plus. L'unité de style, l'unité de temps, l'unité de lieu contribuent évidemment à produire un effet de ce genre. La peinture des caractères individuels avec toutes leurs diversités, avec toutes leurs contradictions, s'accorde bien avec la représentation d'un récit; elle troublerait l'effet que doit produire le développement

d'une situation unique. Les angoisses du cœur, l'éloquence impétueuse des passions ne sont pas tout l'homme, il est vrai; mais nous sommes toujours condamnés à envisager les objets sous l'empire d'une disposition principale : leur vérité entière et absolue nous échappe. C'est donc être vrai que de nous retracer ce que nous éprouvons, que d'écarter ce qui existe sans doute, mais que nous ne voyons pas lorsque nous sommes fortement affectés. Alors les circonstances accessoires disparaissent à nos yeux, ou nous choquent, lorsqu'il arrive qu'elles viennent se mêler avec l'impression principale, et qu'elles ne sont pas en harmonie avec elle. D'ailleurs, pour renfermer le drame dans les limites empruntées à l'art des Grecs, il fallait attribuer aux passions une extrême influence, et les montrer comme pouvant agir sur la raison et la volonté, presque comme la fatalité antique.

Mais lorsque l'intérêt ne consiste pas dans une situation seulement, quand il embrasse la vie humaine, quand la représentation doit nous rendre le charme des récits, et se prêter ainsi aux inflexions, aux sinuosités que suit le cours des événemens, alors nous exigeons autre chose. Les caractères se développent, non plus relativement à une seule situation, mais relativement à l'ensemble de leur conduite. Les situations se succèdent; les personnages se multiplient sur la scène; le langage, pour atteindre tous les effets, doit se plier à tous les tons. L'unité dramatique prend plus de largeur; elle ne doit pas cependant disparaître; et de même que la vie d'un homme, de même qu'une époque historique, de même qu'un récit laissent toujours dans l'esprit une impression unique, se montrent sous une certaine

couleur totale, amènent à quelque conclusion morale plus ou moins vaste; de même l'auteur dramatique ne doit pas errer au hasard dans l'imitation détaillée de la vérité; il doit, comme la destinée, tenir les fils de l'action qu'il nous fait voir; il doit, comme l'historien, présenter les événemens, partant des causes et arrivant aux effets. Tel est le génie de Shakspeare; telle est l'espèce d'unité qui noue si fortement la trame de chacune de ses pièces.

En cela comme en toutes choses, en se plaçant aux deux extrémités, on reconnaît deux principes différens et presque contradictoires; cependant on ne peut obéir complètement à l'un des deux et négliger l'autre. La conséquence pratique à en tirer, c'est que lorsqu'on veut représenter les caractères dans leur ensemble, lorsqu'on veut donner au drame la couleur et l'intérêt de l'histoire, sa marche, ses formes, son langage ne peuvent pas être les mêmes que lorsque la tragédie n'a d'autre destination que d'approfondir une situation et de développer les passions qu'elle excite. L'examen des pièces de théâtre viendrait à l'appui de cette remarque. On verrait combien notre tragédie française se trouve à l'étroit, combien elle accumule d'impossibilités, combien son ton est factice, dès qu'elle veut parcourir la carrière du récit et de l'histoire; et au contraire combien elle est complète, harmonieuse, vraie, pénétrante, quand elle veut mettre le cœur humain aux prises avec un seul événement. Et si par hasard les esprits habitués depuis trente ans aux grands spectacles de notre siècle, se sentaient avides de retrouver sur le théâtre dés émotions de ce genre, alors il pourrait arriver ou qu'un

homme de talent fût entraîné par son inspiration à mettre la tragédie en rapport avec les idées du temps, ou bien que peu à peu les formes dramatiques se modifiassent de manière à remplir leur nouvelle vocation.

C'est précisément ce que Schiller pensa, c'est ce qu'il a exprimé dans le prologue de *Wallenstein*, dont nous copions à peu près ici les propres paroles. Il voulut que la tragédie ne fût pas indigne *des hautes destinées du temps* où il vivait. Il avait un goût vif pour l'histoire; il était particulièrement doué du talent d'observer finement les hommes : ce fut sous cet aspect qu'il envisagea le drame, et c'est le genre de beautés qu'il y sut répandre.

Il avait depuis long-temps choisi le sujet de *Wallenstein;* il y travailla avec cette conscience qu'il mettait à tout; méditant beaucoup, selon sa coutume, et roulant son sujet dans sa tête pendant long-temps, avant de mettre la main à la plume. « J'éprouve, écri- « vait-il à un ami, une véritable angoisse quand je « pense à ma tragédie de *Wallenstein*. Si je veux conti- « nuer mon travail, il me faudra y consacrer au moins « sept ou huit mois d'une vie que j'ai de fortes raisons « pour ne pas prodiguer, et le résultat ne sera peut-être « qu'une pièce manquée. Mes premières compositions « dramatiques ne sont pas faites pour m'inspirer du « courage. J'entre dans une carrière qui m'est inconnue, « ou du moins dans laquelle je ne me suis point encore « essayé, car depuis trois ou quatre ans j'ai adopté un « système tout nouveau. »

C'était sans doute en écrivant l'*Histoire de la Guerre de trente ans* que Schiller avait conçu le dessein de la

tragédie de *Wallenstein*. Mais il se livra à bien plus d'érudition et d'étude qu'il n'avait fait d'abord, et sa tragédie est plus historique que son récit; il se transporta dans le temps qu'il voulait peindre, et en rechercha toutes les couleurs. Il ne pensait plus que l'art fût une copie de la nature; et cependant il n'en sentait que mieux la nécessité de l'observer. C'est en l'étudiant que l'artiste donne du corps et de l'ensemble à ses inspirations; sans cela, elles resteraient vagues, et ne pourraient être communiquées aux autres hommes : il faut les forcer à voir les objets comme on les voit soi-même; ainsi l'on doit comparer sans cesse la sensation qu'on éprouve avec l'objet, et les contrôler l'un par l'autre. On finit ainsi par donner à sa conception toute la vérité possible. Un peintre disait, en parlant de ses modèles : « Je les regarde jusqu'à ce que je les voie comme je les « veux. » C'est cette action réciproque de l'imagination et de l'observation, la manière dont elles se modifient l'une l'autre jusqu'à ce qu'enfin elles se confondent, qui semble constituer les véritables études de l'art. C'est par-là, c'est par un travail sincère et assidu que les ouvrages de l'esprit acquièrent de la substance et de la vie. On aurait de la peine à croire jusqu'à quel point Schiller, qui autrefois avait envisagé l'art dramatique sous un rapport bien différent, poussait maintenant le scrupule des recherches et de l'érudition. Par exemple, il avait voulu conserver à son Wallenstein le caractère superstitieux et la manie d'astrologie; mais ne voulant point parler de ce qu'il ne savait pas, ne croyant pas qu'il suffît de faire proférer à Wallenstein quelques phrases vagues sur les astres et l'influence des planètes, il se mit

à étudier les vieux livres d'astrologie judiciaire, et en vint au point qu'il aurait pu très-bien tirer un horoscope.

Mais quelque amour que Schiller eût pour Shakspeare, quelque éloignement qu'il se fût donné pour nos tragiques français, il ne put, comme on le conçoit bien, échapper à l'influence de son temps, ni se conformer à Shakspeare, comme à un modèle classique. *Wallensteïn* a bien peu de rapport avec les tragédies anglaises. Certes, ce n'est pas Shakspeare qui eût été réduit à faire trois parts différentes de son sujet, sans pouvoir les comprendre dans un cadre vaste et unique. Supposez Shakspeare ayant à représenter cette époque historique. Au milieu des mœurs grossières de son temps, avec un langage qui n'avait point encore reçu l'empreinte des classifications de la société, rien ne l'eût empêché de peindre à grands traits toute cette armée de Wallenstein; quelques scènes éparses nous auraient présenté le caractère des soldats; la corruption des généraux et leurs intrigues auraient été indiquées tout au travers d'une série d'événemens qui n'auraient pas cessé de marcher; et le caractère de Wallenstein, tracé avec tout autant de vérité, mais avec moins de discours, n'aurait rien perdu de sa grandeur, par des dissertations sur lui-même.

Au lieu de cela, tout, dans Schiller, montre bien l'homme d'esprit et de sagacité qui a embrassé l'étendue de son sujet, qui s'y est affectionné, qui veut que le spectateur n'en perde rien; mais cette vue fine et profonde du temps où se passe l'action, mais la connaissance intime du cœur humain ne pouvaient pas être

chez lui quelque chose d'instinctif, comme deux cents ans avant chez Shakspeare. Schiller savait toujours ce qu'il faisait, et pourquoi il le faisait; il atteignait le but, mais il l'avait cherché. En outre, les formes dramatiques qu'il adoptait, il avait à les choisir; elles ne lui étaient pas données par l'habitude et la tradition; il ne pouvait pas non plus s'écarter trop sensiblement de cette unité de style, qui tient à nos mœurs et à l'état même du langage.

Schiller composa donc son poème dramatique de *Wallenstein* de trois parties successives et différentes. La première est un prologue sans action et sans dénoûment, mais le tableau le plus vrai, le plus spirituel, le plus animé de la vie et du caractère du soldat, tel que l'avaient fait seize ans de guerre. Tout y retrace l'époque qu'il voulait peindre, tout y est fidèle au costume du temps; et cependant tout y est profond et général, tout y porte ce caractère de vérité perpétuelle et universelle qui fait le charme de l'art dramatique. Qui de nous, au milieu des grandes guerres qui ont si long-temps agité l'Europe, n'a pas été à portée d'apercevoir plus ou moins ces mœurs des camps que Schiller a retracées, et ne lui sait pas gré d'en avoir si bien démêlé le caractère? L'attrait d'une vie si indépendante, si aventureuse, si imprévoyante, si animée par l'émotion du danger, si séduisante par la paresse; cette confiance en sa force : les liens de la discipline mis à la place de toute loi, le dévouement à ses chefs mis à la place de toute morale, avaient déjà été entrevus par Schiller, et il avait voulu faussement s'en servir pour relever le tableau de sa troupe de *Brigands*. Ici, il

était dans la vérité, et dans la vérité grande et noble.

Choisissant une couleur conforme à son sujet, Schiller quitta le vers iambique de la tragédie allemande, et écrivit le *Camp de Wallenstein* en vers rimés de la même mesure que les vieilles comédies allemandes de Hans Sachs, ce cordonnier qui, au seizième siècle, avait eu un succès populaire dont la trace n'est pas effacée. Schiller en demande la permission au public dans son prologue, et saisit même cette occasion d'énoncer quelles sont ses idées sur l'imitation. Ce passage mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il s'agit d'un ouvrage où l'on pourrait croire que Schiller a voulu copier exactement la nature.

Il passe pour constant que le sermon du capucin n'est pas de Schiller, mais de Gœthe qui se plut à imiter plaisamment les sermons populaires de cette époque. On dit qu'il n'eut presque autre chose à faire que de rimer ceux d'un moine nommé Santa-Clara, dont quelques fragmens ont été conservés. Nous en avons en français qui sont tout-à-fait dans ce goût, et Henri Étienne en a, en bon huguenot, longuement plaisanté dans l'*Apologie d'Hérodote.* L'imitation de Gœthe est plus gaie, et se trouve là dans sa vraie place au milieu du désordre d'un camp.

Les *Piccolomini*, qui n'ont encore ni action ni dénoûment, sont de même consacrés à ce besoin que Schiller avait de peindre le caractère des personnages et le théâtre des événemens. La connaissance du cœur humain ne se montre pas moins, et n'a pas moins de vivacité dans le portrait des généraux que dans le tableau des soldats. Là, on aperçoit plus de prévoyance,

plus de calcul des intérêts personnels, mais se mêlant toujours au goût du danger, à la fierté du courage, et surtout à l'impatience de toute règle légale. Ce qui est le mieux saisi, c'est ce mélange de bravoure et d'orgueil avec une faiblesse et une pauvreté de caractère qu'ont produites le manque de lumières, l'habitude de la subordination et le respect du succès. Mais ici se trouve une circonstance capitale, c'est que cette armée de Wallenstein n'appartient pas du tout à une patrie; l'honneur national est un ressort qui n'agit point sur le cœur de ses généraux.

L'avant-scène ainsi préparée, on arrive à l'action principale, déjà familiarisé avec les personnages et les circonstances. Et alors la tragédie ne diffère pas sensiblement dans sa forme extérieure de la tragédie française, mais elle s'en éloigne beaucoup dans son esprit, car tout s'y rapporte à la peinture des caractères. Les situations éminemment dramatiques qui excitent une si profonde émotion, se rencontrent dans le cours des événemens, mais ne sont pas le nœud du drame.

Cet ensemble des trois pièces de théâtre qui forment le poème de *Wallenstein*, a un intérêt progressif d'un tout autre genre que nos tragédies, mais qui a aussi son charme et son pouvoir. Il semble voir se dérouler peu à peu devant soi des événemens naturels, dont on reconnaît les causes, dont on prévoit les résultats. Le propre du talent dramatique, c'est de créer des personnages, de les rendre vivans, de faire qu'ils deviennent de la connaissance du spectateur : et quel poète a eu plus ce talent que Schiller? Il n'est pas, dans ce drame, un rôle grand ou petit qui n'ait le cachet de la vie, et

qu'on ne voie parler et agir comme un être réel dont on gardera toujours le souvenir. Malgré cette teinte historique, une sorte de fatalité préside, comme une constellation funeste, à la succession des événemens, et répand dans l'âme, dès l'abord, cette tristesse de pressentiment, condition essentielle de la tragédie. Ce n'est pas la fatalité de la tragédie grecque, imposée par la volonté des dieux; ce n'est pas la fatalité des tragédies de Racine, fondée sur le trouble des passions et la faiblesse de la volonté : Schiller a voulu laisser le libre arbitre de l'homme dans toute sa plénitude, et il s'en faisait même un scrupule de morale; mais de l'ensemble et du cours des circonstances, de la connaissance des caractères résulte une sombre prévoyance de l'événement. La mort de Max vient surtout jeter dans l'âme de Wallenstein et du lecteur un découragement lugubre qui donne à toute la dernière partie du poème une couleur de deuil. Les personnages vulgaires continuent à espérer et à agir; l'auteur et le héros les laissent faire; mais au fond de l'âme règne déjà une résignation secrète au mauvais destin.

C'est une belle idée, et qui était bien de l'âme de Schiller, que de ne nous montrer d'autre punition de l'ignoble trahison d'Octavio que la récompense qu'il en reçoit. Lorsque cet homme, après avoir trompé son ami, après avoir préparé sa perte, reçoit près de son corps sanglant la lettre où l'empereur lui donne le titre de *prince;* rien que ces mots : *au prince Piccolomini*, sont une vengeance hautaine de la vertu et de la probité. Dans la pièce c'est un honnête homme, Gordon, qui remet la lettre à Octavio, en lisant tout haut l'a-

dresse. Ifland, qui jouait Octavio avec beaucoup de talent, et qui voulait relever son rôle, prenait la lettre, et c'était lui, qui, avec un profond sentiment de honte, disait : *au prince Piccolomini.*

Rien ne peut mieux faire distinguer la différence de la tragédie où l'intérêt se fonde sur une situation, et de la tragédie où l'intérêt résulte de la peinture des caractères, que la tentative qui a été faite, il y a quelques années, par un homme de beaucoup de talent. M. Constant a fait une tragédie de *Walstein*, qu'il n'a pas destinée au théâtre, mais que cependant il a rapprochée des formes et de la marche des tragédies françaises; les plus grandes beautés de la tragédie allemande s'y retrouvent, reproduites en fort beaux vers. Mais M. Constant, respectant les habitudes de notre théâtre, a craint d'entrer dans la peinture des caractères; à son grand regret, ce n'est pas à leur développement qu'il a attaché l'intérêt : ainsi il a cherché à donner de la rapidité à la marche de sa pièce; il y a enfermé autant qu'il l'a pu le cercle des trois drames de Schiller; alors le poème, dépouillé de ce qui fait son caractère et sa substance, ne s'est pas trouvé assez riche de situations dramatiques enchaînées sans intervalle l'une avec l'autre; et avec trois pièces allemandes, il n'y a peut-être pas eu l'étoffe suffisante d'une tragédie française. Il appartenait à l'auteur d'avoir le courage d'exécuter ce qu'il avait si bien indiqué dans sa préface, où le théâtre allemand et le théâtre français sont caractérisés avec une sagacité, une grâce et une clarté, qu'en traitant le même sujet nous sommes loin d'avoir atteintes.

Après avoir admiré la grande vérité des peintures de Schiller, sa connaissance du cœur humain, son étude soigneuse de l'époque qu'il voulait représenter, il doit être permis de faire une remarque qui n'est pas une critique, mais une juste représaille de ce que les Allemands, et Schiller tout le premier, ont dit du théâtre français : c'est que vainement on a la prétention de ne pas porter l'empreinte de son temps; on est condamné à en avoir toute la manière, comme à en parler le langage; c'est même un signe de l'inspiration et du naturel. Le talent peut se transporter avec mobilité dans le caractère des personnages, dans les circonstances d'un autre pays ou d'un autre siècle, mais il ne peut s'abdiquer lui-même. Il est le truchement entre ce qu'il veut peindre et ceux à qui il s'adresse; et pour être entendu d'eux, il faut bien s'exprimer en leur langue.

Ainsi les critiques allemands sont, ainsi que nous, charmés de voir quelques vieux fabliaux nous représenter Alexandre comme un roi féodal entouré de ses barons, et son précepteur Aristote comme un docteur en médecine : ce leur est un témoignage naïf de l'impression du bon narrateur. Ils aiment à voir dans les vieux tableaux les héros de la fable ou les personnages de la Bible revêtus des costumes du temps. Où aurait-on pris, pour lors, une autre façon d'imaginer les temps passés?

Chaque temps a ainsi sa naïveté. Elle consiste toujours à obéir à ses sentimens naturels. Racine recherche en conscience toutes les inspirations de cette Grèce qui le charmait; les souvenirs de l'antiquité obtiennent tout son culte; il se complaît aux noms poétiques des

héros fabuleux, mais il ne peut dénaturer en lui-même la marche de ses idées et le cours de ses émotions. Il ne lui appartient point de deviner et de nous dire les émotions d'une femme que les dieux condamnent à un amour grossier et physique; mais il nous dira les combats de la pécheresse à qui la grâce a manqué. Andromaque n'aura pas été la concubine de son maître, parce que si l'érudition applaudissait ce trait de coutume, le sentiment moral commencerait par s'en révolter. De même Schiller nous présentera Wallenstein plein de rêverie et d'examen, au risque de lui faire perdre quelque chose de la grandeur et de la force que nous lui supposons; il nous rendra confidens de ses méditations et de ses incertitudes: le héros n'en ignorera aucune, et rien en lui ne se passera à son insu.

La peinture de l'amour est surtout la marque infaillible du temps où l'auteur écrivait. La plupart des sentimens naturels se trouvent dans des situations qui varient peu. L'amour des parens pour leurs enfans, l'amour filial, le dévouement de l'amitié, l'ardeur du courage, se ressemblent dans tous les temps. Mais les relations de l'homme avec la femme varient complètement selon les mœurs, et l'on pourrait dire même qu'elles caractérisent les mœurs.

Tantôt la femme est renfermée en la maison. Son époux est son maître, elle l'aime comme sa première esclave; elle est honorée d'être sa compagne. Le monde ne sait rien d'eux, et à peine peut-on peindre ce sentiment renfermé dans le sanctuaire domestique. Si l'amour veut se montrer sur la scène, il faut y amener des courtisanes.

Tantôt la femme prend un caractère divin aux yeux

de l'homme : elle adoucit sa rudesse guerrière, elle aide de ses conseils cet esprit plus fait à agir qu'à penser; elle lui enseigne la délicatesse des sentimens et l'élégance des manières. Il la respecte, il l'adore. L'amour est pour lui une religion, et se mêle à la religion.

En d'autres temps, lorsque l'homme a perdu cette rude écorce, et que son énergique indépendance s'est soumise à la puissance des rois, une part de ce pouvoir est exercée par les femmes. On cherche à leur plaire comme à son maître; on les flatte comme lui; on les séduit par un noble empressement, et on les éblouit par l'expression des sentimens passionnés.

Quand peu à peu on en est venu à se faire un jeu de les tromper, et que c'est pour elles un plaisir de se laisser tromper, alors l'amour, qui n'est plus pour rien dans cette relation, prend une autre couleur : il s'élève au-dessus de la corruption commune, se trouve plus moral et plus pur que tout ce qui l'entoure; il s'enorgueillit et s'exalte; il échappe aux convenances sociales et les méprise. Tel Schiller a peint l'amour. Et certes Max et Thécla, tout charmans qu'ils sont, ne sont pas plus des amans du dix-septième siècle, qu'Hippolyte et Aricie ne sont contemporains d'Hercule et de Thésée.

Ce fut vers la fin de 1798 que Schiller fit représenter pour la première fois *Wallenstein* sur le théâtre de Weimar. Gœthe avait créé ce théâtre et le dirigeait. Weimar, qui n'est qu'une petite ville de six mille habitans, était le séjour d'une cour où régnait le goût le plus vrai et le plus éclairé pour les lettres. Gœthe y jouissait de toute la faveur du duc et de sa mère, princesse distinguée par les plus nobles qualités. Herder

et Wieland étaient venus se fixer aussi à Weimar. A six lieues de là, et dans le même territoire, est Iéna dont l'université jetait alors un grand éclat. Les affaires d'un petit Etat gouverné d'une manière douce et paternelle par un souverain absolu ne sont pas une grande occupation pour les esprits. L'Europe n'était pas encore ébranlée jusque dans ses fondemens; les grandes puissances seules prenaient part à une guerre dont les envahissemens n'avaient pas encore atteint le cœur de l'Allemagne. On menait à la cour de Weimar une véritable vie de château, animée par l'amour des lettres et par la société des écrivains les plus distingués. Ils n'étaient point détournés de leurs travaux par le tourbillon bruyant d'une cour nombreuse et d'une grande ville, et trouvaient pour distraction une conversation remplie de bienveillance et dégagée des entraves de l'étiquette. Le théâtre n'avait point pour spectateurs cette foule orageuse, cet indomptable parterre des grandes capitales, dont il est enivrant, mais hasardeux de conquérir le suffrage et l'enthousiasme. C'était comme un théâtre de société où les auteurs et les acteurs, assurés d'une disposition bienveillante, se livraient à leur talent et à leurs inspirations. Gœthe, avec la mobilité de son esprit, se plaisait à faire sur cette étroite scène les essais les plus variés. Tantôt on disposait la salle comme un théâtre antique, le chœur descendait dans l'orchestre, et l'on représentait quelque tragédie grecque littéralement traduite. D'autres fois c'était une comédie de Térence, jouée avec les masques dont les anciens exemplaires nous ont laissé le dessin. Les traductions si fidèles que A. W. Schlegel venait de faire de Shaks-

peare paraissaient le lendemain d'une tragédie traduite du français. Les costumes étaient soignés avec une minutieuse érudition. Aucun des accessoires de la représentation n'était négligé. Les acteurs recevaient avec docilité et empressement les conseils de leur illustre directeur. Placé sur un siége élevé qu'il s'était fait faire dans le parterre, Gœthe présidait à cet amusement littéraire, au milieu d'un public composé d'hommes instruits par les livres ou la conversation. Les acteurs les plus illustres tenaient à honneur de venir donner quelques représentations sur le théâtre de Weimar, et d'y obtenir des suffrages si flatteurs. On voit par le prologue de *Wallenstein* qu'Ifland avait même eu la pensée de s'y fixer.

On se figure facilement avec quels soins fut représentée cette pièce de Schiller, qui devait faire époque dans l'histoire du théâtre allemand. On rechercha quelles étaient les armes et les habillemens des soldats de la guerre de trente ans, quelles couleurs portait chaque chef. Les moindres rôles furent joués avec intelligence, et de manière à contribuer à l'effet général. Il paraît que le *camp de Wallenstein*, ainsi produit sur la scène, était un des spectacle les plus curieux et les plus amusans. Lorsque dans les *Piccolomini*, au milieu du banquet des généraux, on portait la santé d'un des plus illustres guerriers de la guerre de trente ans, du duc Bernard de Saxe-Weimar, il est aisé de se figurer quel succès ce tableau fidèle devait avoir sous les yeux d'un des descendans de ce grand capitaine.

Schiller tarda peu à venir se fixer à Weimar. Là, livré tout entier à l'art dramatique, auquel il s'était pré-

paré par tant d'études et de méditations, au sein d'une famille dont il était aimé et respecté, rapproché de Mme de Wollzogen, sa belle-sœur, dont l'âme élevée et l'esprit cultivé étaient dans une tendre harmonie avec toutes ses impressions; entouré des plus célèbres littérateurs de l'Allemagne, il se trouva plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie. On dit que sa liaison avec Gœthe était surtout un spectacle touchant. Schiller était d'un caractère inquiet, irritable et maladif. Il était habituellement taciturne, et avait besoin d'un mouvement d'enthousiasme pour animer sa conversation. Dans les simples relations de société, il se montrait parfois exigeant et capricieux. Gœthe, qui lisait dans cette âme sincère et passionnée, avait pour lui les plus tendres ménagemens. Il se plaisait à observer avec douceur et avec affection les mouvemens de ce cœur si pur. Il aimait à en écarter les chagrins et les contrariétés, et avait pour lui ces soins qu'on pourrait prendre d'un enfant qu'on aime et qui plaît. Plus que personne il était sensible au talent de Schiller; peut-être y trouvait-il quelque chose de ce qui manquait au sien. Gœthe se sentait une telle peur de tout ce qui s'oppose à l'essor de la pensée et des sensations humaines, qu'il était tombé à cet égard dans une sorte de superstition craintive. Toute règle et toute direction exclusive lui semblaient conduire au factice et au convenu. Une impulsion vive peut bien rétrécir le champ où s'exercent les facultés humaines, peut bien fermer l'accès de l'âme à quelques sensations; cependant c'est la condition nécessaire des effets dramatiques qu'on veut produire sympathiquement sur les autres. Aussi Gœthe, lorsque

quelques uns de ses disciples voulaient se railler du génie de Schiller et faire remarquer qu'il était sous le joug de ses propres compositions, savait bien les gourmander de cette erreur, qui venait originairement de lui.

En peu d'années se succédèrent *la Pucelle d'Orléans*, *la Fiancée de Messine*, et *Marie Stuart*. Auparavant il avait traduit l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide. A cette même époque, il fit paraître aussi la traduction de *Macbeth*, de *Turandot*, féerie italienne de Gozzi, et de deux comédies françaises de Picard, *Encore des Ménechmes*, et *Médiocre et Rampant*. On voit avec quelle assiduité il s'en allait explorant toutes les routes, étudiant tous les genres dramatiques. En effet, pendant toute sa vie il fut possédé du désir de s'améliorer; jamais il n'était suffisamment content de lui. Dans cette seconde période de son talent, à travers les beautés de ses tragédies, il est facile de remarquer l'homme qui cherche et qui essaie sans cesse de nouvelles formes et de nouveaux effets.

Par exemple, il est évident que dans la *Pucelle d'Orléans* quelque idée systématique vint le détourner de la route qu'il avait suivie dans *Wallenstein*, et qui semble même l'avoir guidé dans les trois premiers actes de la pièce. Après avoir retracé, avec les couleurs les plus vraies et les plus vives, la détresse du royaume de France ; après avoir donné à la mission de Jeanne tout le merveilleux qui s'accorde avec sa physionomie historique, Schiller s'est tout à coup jeté dans le fantastique. Se refusant aux scènes sublimes et touchantes du procès de Jeanne, il a inventé je ne sais quelle légende, disposant ainsi arbitrairement des faits les plus consa-

crés dans la mémoire des hommes. On ne conçoit guère ce qui a pu l'égarer ainsi. Quoique de fort belles scènes et une situation déchirante résultent de cette singulière imagination, ce n'est sûrement pas pour les chercher qu'il a quitté si brusquement la vérité. Peut-être a-t-il craint de rester au-dessous d'elle. Il y a des sujets qui, dans leur forme naturelle, agissent avec tant de force et de grandeur sur l'imagination, que le poète dramatique les rapetisse en les ajustant à sa convenance. Peut-être aussi, et le titre de tragédie romantique donné expressément par Schiller à sa pièce rend cette supposition vraisemblable, se trouvant pour ainsi dire en concurrence avec Shakspeare qui a peint historiquement cette même époque, a-t-il voulu éviter la comparaison. Il aurait eu tort; car on peut encore remarquer ici comment aucun rapport ne doit s'établir entre eux. Schiller fondait l'intérêt de son drame sur le sort de la France et sur le personnage de Jeanne. Shakspeare déroulait les événemens de l'histoire d'Angleterre sans leur donner aucun centre d'intérêt restreint et particulier.

C'est à des idées encore plus différentes sur l'art dramatique que se rapporte *la Fiancée de Messine.* Frédéric Schlegel venait de faire une tragédie appelée *Alarcos*, où il avait tâché non pas d'imiter Eschyle, mais de rattacher l'action tragique à des motifs rudes, simples et sans développemens, et de placer la scène dans un temps où les personnages, s'ignorant eux-mêmes, obéissent à leur impulsion sans la combattre ni l'examiner. Gœthe fit représenter cette production, tout étrange qu'elle est, sur le théâtre de Weimar, où elle fut vue avec curiosité. Alors il vint à l'idée de

Schiller de faire une tentative de ce genre. Mais au lieu de mettre dans les caractères, dans les sentimens, dans la marche même du drame une sorte de barbarie où peut-être il désespérait de se transporter naturellement, il fit entrer un sujet moderne dans le cadre d'une tragédie grecque, espérant, comme il l'explique dans sa préface, que cette forme amènerait avec elle la grandeur et la simplicité de l'antique. C'est une conception fausse, et il n'a pas su même se conformer à ce projet. L'emploi qu'il a fait du chœur dément toute la théorie qu'il a lui-même établie. Du moment que le chœur est divisé en deux bandes ennemies l'une de l'autre, tout le caractère de la tragédie grecque a disparu. Il y a même des éditions de Schiller où ces chœurs sont devenus des confidens, qui ont chacun leur nom propre et dialoguent entre eux. Le mélange des religions est encore une faute qui se justifie mal; il n'est pas vrai, comme le dit la préface, qu'on puisse composer une religion idéale avec les circonstances poétiques de tous les cultes différens. L'idéal, et Schiller l'a répété sans cesse lui-même, n'est pas la nature, il est vrai, mais c'est l'impression qu'on en reçoit; il est donc impossible de le composer ainsi de fantaisie.

Le talent de Schiller se fit jour à travers le vice fondamental de ce plan, et *la Fiancée de Messine* est au nombre de ses plus beaux ouvrages. En dépit du désir de faire une tragédie grecque et de donner aux passions une couleur indiquée par la critique et recherchée par l'érudition, le naturel a triomphé, et les sentimens n'ont pas été *reportés vers les temps de l'enfance des peuples*. Après tant de frères ennemis que le théâtre nous

a fait voir, la haine des deux frères de Messine se présente avec un caractère nouveau et particulier. Leur réconciliation est touchante et sincère. C'est aussi une belle scène, quoique trop prolongée, que celle où Don César résiste à sa mère et se résout au suicide. Mais assurément rien ne pouvait s'écarter davantage des *motifs simples*, *immédiats* et *naïfs* que Schiller avait prétendu mettre seuls en usage. L'amour dans cette pièce a encore une couleur plus éloignée des temps antiques ou chevaleresques; aussi les circonstances subites et sans développement où l'auteur l'a placé, sont-elles dans un désaccord bizarre et presque risible avec la manière dont il est peint.

Le seul résultat de la théorie que s'était imposée Schiller, et à laquelle il ne s'est pas conformé, c'est d'avoir donné à sa tragédie un ton élevé et grave qui, dans la langue originale, frappe l'imagination et a beaucoup d'unité. Les chœurs sont d'une poésie magnifique, et on les compte au nombre des plus beaux vers lyriques.

Marie Stuart appartient au genre que Schiller avait adopté dans *Wallenstein*, mais se rapproche davantage de la tragédie française; car l'intérêt porte presque uniquement sur le développement d'une situation. Aussi cette pièce a-t-elle pu être imitée en subissant peu de changemens, et Schiller, grâce au talent de son interprète, a obtenu un succès sur la scène française.

Il est curieux de comparer les peintures que Schiller a faites du caractère des principaux personnages de sa tragédie avec les mêmes portraits que Walter Scott a tracés dans ses deux romans de *l'Abbé* et de *Kenil-*

worth. Cette lutte entre deux grands peintres du cœur humain est surtout bonne à faire ressortir la différence des genres. Sans doute, dans le cours lent et progressif d'un roman, lorsqu'on peut retarder ou même interrompre à son gré l'enchaînement des faits; lorsqu'on n'a aucun sacrifice à faire à l'unité et à la promptitude des émotions; lorsque le lieu et le temps de la scène peuvent être montrés dans leurs moindres détails, on peut ne pas perdre une des nuances de la vie; on peut se livrer à toute l'impartialité de l'imagination et de la vérité; on peut ne grossir aucun trait, n'en effacer aucun; c'est là sans doute ce que feraient remarquer ceux qui, comme nous le racontions des disciples de Gœthe, voudraient reprocher à Schiller ses couleurs tranchées et ses caractères tout d'une pièce. Mais autant vaudrait dire: Pourquoi a-t-il fait une pièce de théâtre? car la conception dramatique d'un sujet entraîne nécessairement une perspective théâtrale où disparaissent certaines nuances; il faut arriver promptement au but; il faut réunir en quelques traits toutes les parties principales et saillantes du caractère. Ainsi se produisent les grands effets que les hommes rassemblés vont chercher au théâtre; ce n'est point sur une observation fine et sur leur sagacité qu'ils fondent leurs plaisirs: ils veulent que la vérité viennent les saisir, sans qu'ils aient à la chercher.

Mais Schiller, tout en voyant les caractères dans l'optique du théâtre, ne les a pas moins peints avec un tact admirable. Le temps était loin où il disait avec une morgue risible, dans la préface de *Fiesque:* « Ma position bourgeoise me rend les secrets du cœur plus

« familiers que ceux des cabinets; et peut-être cette « infériorité sociale est-elle une supériorité pour la « poésie. » Il vivait dans une société dont les manières étaient élégantes et la position élevée. La rudesse inexpérimentée de sa jeunesse était adoucie. Il avait appris que rien n'est si peu poétique que des préventions aveugles et absolues; il s'était aperçu que c'est encore de haut qu'on observe le mieux, quand on sait observer. Aussi n'était-il plus question de ces grossières caricatures, de ces couleurs dignes des tréteaux, qui avaient paru dans ses anciens drames. Tous les personnages ont pris de la vérité, de la finesse et de la dignité. Qui aurait pu croire que le même écrivain qui avait si grossièrement barbouillé le rôle du président dans *l'Intrigue et l'Amour*, pénétrerait un jour assez avant dans la connaissance des hommes pour peindre Leicester avec cette lâcheté de cœur cachée sous des manières élégantes et graves, avec cette occupation de lui-même, avec ce respect pour sa propre position, avec cette religion pour le pouvoir, qui n'admet pas la possibilité de lui déplaire; avec ce soin de sa dignité, substitué aux scrupules de la conscience? Qui aurait pu supposer que ce même écrivain saurait quelque jour allier dans le rôle de Burleigh l'esprit d'iniquité et d'oppression à un dévouement sincère et presque désintéressé pour le service de sa souveraine et pour le triomphe de son opinion.

Un effet théâtral d'un genre nouveau imprime aussi à cette tragédie un caractère particulier. Au cinquième acte, toute espérance a disparu pour Marie; ni elle ni le spectateur n'ont d'incertitude sur son sort. Les

apprêts d'une mort assurée, le tableau d'un instant si solennel émeuvent plus profondément que toutes les anxiétés de l'espoir. L'idée morale de ce drame, l'expiation de grandes fautes par le repentir et le malheur, est en harmonie avec ce calme tragique qui précède la mort de la triste Marie. Ce sont de ces beautés qui s'enchaînent et se produisent naturellement l'une l'autre dans les œuvres du génie.

Au milieu de ces travaux dramatiques, Schiller n'abandonnait pas la poésie lyrique. Un grand nombre de poésies remarquables parurent vers le même temps. *Le Chant de la Cloche* a été plusieurs fois traduit en français; l'auteur de *l'Allemagne* a parlé *du Chant de Cassandre*, et a traduit *la Fête de la Victoire*, ou *le Départ de la flotte des Grecs*. Beaucoup de romances et de ballades sont aussi de la même époque. On lira peut-être avec plus d'intérêt *les Adieux au dernier siècle*. Schiller qui avait, comme on peut le voir dans le prologue de *Wallenstein*, l'esprit occupé des événemens qui agitaient l'Europe, et de cette lutte solennelle *pour les plus grands intérêts de l'humanité*, jetait à ce moment un triste regards sur ce triomphe de la force, qui commençait déjà à peser sur son pays, et qui contristait un cœur fidèle à la justice et à la liberté.

O mon noble ami! où la liberté et la paix trouveront-elles un asile? Un siècle vient de finir dans la tempête; un nouveau siècle s'annonce par le carnage.

Les royaumes voient se rompre tous leurs liens et s'écrouler leurs antiques formes : la furie de la guerre n'est point arrêtée dans sa course par le vaste Océan; elle trouble à la fois et le dieu du Nil et l'antique dieu du Rhin.

Deux puissantes nations se disputent la possession de tout l'univers; et pour détruire toutes les libertés du monde, elles brandissent le trident ou la foudre.

Il faut que chaque contrée leur apporte de l'or; et, comme ce Brennus des temps barbares, le Français jette son glaive de fer dans la balance de la justice.

L'Anglais, semblable au polype à cent bras, étend partout ses flottes avides, et il veut clore comme sa propre demeure le libre empire d'Amphitryte.

Jusqu'aux étoiles du sud, inconnues à nos yeux, il pousse librement sa course infatigable; il atteint les îles les plus reculées, les côtes les plus lointaines, mais jamais le séjour du bonheur.

Hélas! tu chercherais en vain sur le globe terrestre une heureuse domination où puisse fleurir l'éternelle liberté, où puisse renaître la noble jeunesse de l'espèce humaine.

L'espace infini de la terre se déploie devant tes yeux; la mer immense s'offre à toi; et sur toute cette surface tu ne trouverais pas une place pour dix hommes heureux.

Il te faut, fuyant du tumulte de la vie, chercher dans ton cœur un asile calme et sacré. La liberté n'est plus que dans nos songes, et le beau n'est que dans nos chants.

C'était sans doute la victorieuse domination des Français, jointe au souvenir de l'oppression littéraire dont l'Allemagne s'était affranchie, qui donna à Schiller les préventions étroites et aveugles qu'il conserva toujours contre la littérature française. Il y a en Allemagne tout un recueil de lieux communs de déclamation contre notre théâtre et notre poésie, dont les hommes les plus distingués ne savent pas se préserver. L'examen philosophique, les idées générales, l'impartiale sagacité, ne passent point le Rhin, et nous sommes mis hors la loi de la critique, tout aussi frivolement que nous y mettons les Allemands; ce qui est plus surprenant et plus répréhensible de leur part, car nous du moins nous les jugeons

sans les connaître. Il y a quelque intérêt à voir de quelle façon Schiller gourmandait Gœthe pour avoir traduit et fait représenter le *Mahomet* de Voltaire. On retrouvera aussi dans cette épître quelques unes des idées de Schiller sur la théorie de l'art dramatique.

Comment, c'est toi, qui après nous avoir arrachés au joug des règles factices, pour nous ramener à la nature et à la vérité; c'est toi, qui autrefois, tel qu'Hercule au berceau, étouffas les reptiles qui enlaçaient notre génie; toi, que l'art divin a depuis si longtemps paré de ses guirlandes sacrées; c'est toi qui sacrifies, sur un autel renversé, à la fausse muse que nous avons cessé d'adorer!

Ce théâtre n'est-il pas consacré à la muse de la patrie? Nous n'honorons plus ici des dieux étrangers. Nous pouvons montrer avec orgueil un laurier qui s'est élevé sur le Pinde germanique. Le génie allemand s'est enhardi jusqu'à pénétrer dans le sanctuaire de l'art; et, sur la trace des Grecs et des Bretons, il a marché vers une plus grande renommée.

Aux lieux où règnent des despotes, où se courbent des esclaves, où s'étale une fausse et vaine grandeur, l'art ne peut revêtir de nobles formes : ce n'est pas sous la main de Louis qu'il doit naître; il doit se développer par ses propres forces; il n'a rien à emprunter à une majesté terrestre; il ne peut s'unir qu'à la vérité, et sa flamme ne peut brûler que dans des âmes libres.

N'essaie donc point, en reproduisant ce drame d'un temps passé, de nous remettre dans nos anciennes chaînes; ne nous ramène point aux jours d'une tutelle dégradante; ce serait une vaine tentative de vouloir arrêter la roue du temps dans sa course; les heures l'entraînent dans leur vol rapide : le temps nouveau est venu; le temps ancien a passé.

L'enceinte du théâtre s'est élargie; l'univers entier y est contenu; la pompe oratoire des paroles a disparu, et la fidèle image de la vérité a seule le droit de plaire : on a banni l'exagération factice des caractères. Le héros a les sentimens de l'homme, agit selon le cœur humain; la passion élève librement la voix, et le beau se trouve dans la vérité.

Cependant le chariot de Thespis commençait à peine à rouler, que, pareil à la barque de l'Achéron, il ne pouvait porter que des ombres et des apparences. En vain la pesante réalité se presse d'y monter; elle submergerait ce léger canot qui ne doit contenir que des esprits aérieus; l'apparence ne doit jamais atteindre la réalité : dès que la nature se montre, l'art a disparu.

Sur les planches du théâtre se déploie un monde idéal; rien n'y est vrai ni réel que les larmes; l'émotion n'y est point produite par les impressions des sens. La véritable Melpomène est sincère; elle ne promet rien qu'une fable, mais elle sait y placer une vérité profonde et entrainante. La fausse Melpomène se donne pour la vérité, mais elle manque à sa parole.

L'art menaçait de disparaître de la scène; la sensation y établissait son pouvoir déréglé, et aurait bouleversé le théâtre comme le monde; le vulgaire et le sublime étaient confondus; l'art n'avait plus d'asile que chez les Français : cependant ils ne pouvaient jamais atteindre à son noble type; renfermés dans d'immuables limites, ils s'y maintenaient et n'osaient jamais les franchir.

La scène est pour eux une enceinte sacrée : les sons rudes et désordonnés de la nature sont bannis de ce lieu magnifique; le langage s'y est élevé jusqu'au chant : c'est le royaume de l'harmonie et de la beauté; toutes les parties se rattachent l'une à l'autre dans une noble symétrie, et s'ajustent pour former un temple d'une architecture sévère; chaque mouvement y est réglé par les lois de la danse.

Mais les Français ne peuvent nous servir de modèle; l'art chez eux n'est point animé par l'esprit de la vie; la raison dédaigne cette démarche pompeuse, cette dignité factice, et n'estime rien que la vérité. Ils sont venus nous servir de guides vers un but meilleur; c'est une ombre privée de la vie, qui a purifié la scène profanée pour préparer un digne séjour à l'antique Melpomène.

Mais Schiller, après avoir blâmé Gœthe de l'hommage qu'il rendait à la scène française, en donna bientôt après un second exemple, un peu à contre cœur, il est vrai. Le duc de Weimar, qui, comme un élève du grand Frédéric, se sentait du penchant pour la littérature française, et qui ne partageait point ce patriotisme de

critique, engagea Schiller à traduire une tragédie de Racine. Schiller choisit *Phèdre*, et il apporta à sa tâche le soin et la loyauté qu'il mettait à toute chose. C'est en effet une traduction d'une grande fidélité et faite avec l'intelligence des beautés de Racine. Seulement on lui reproche d'avoir employé les vers iambes, ce qui donne une couleur différente à la versification et au style. Le vers alexandrin allemand a quelque chose de si lourd, et avait été tellement proscrit, qu'il préféra se servir du mètre consacré au dialogue théâtral.

Mais cette traduction ne parut qu'après *Guillaume Tell*, le dernier et le plus beau des ouvrages de Schiller. C'est, au gré de tous les hommes éclairés, le chef-d'œuvre de la scène allemande; et sans doute il mérite d'être compté aussi parmi les chefs-d'œuvre de l'art dramatique. C'est l'œuvre du talent dans toute sa force et sa maturité, de l'imagination la plus poétique et de l'âme la plus noble. On peut dire aussi que jamais Schiller n'a été plus original. Les formes et la marche de sa tragédie n'ont été ni cherchées, ni imitées; elles résultent de la conception même du sujet.

On conçoit difficilement comment, sur de simples récits des historiens et des voyageurs, l'imagination d'un poète a pu arriver à cette connaissance si entière et si détaillée d'une contrée, à se donner toutes les impressions qu'on éprouve en parcourant les lieux mêmes. Tout dans la tragédie de Schiller respire pour ainsi dire la Suisse; on en voit les sites, on en entend les chants, on en recueille tous les souvenirs, on en observe les mœurs. C'est aussi sur le sort de ce peuple si simple et si héroïque, de ce pays si pittoresque, que repose l'intérêt;

et c'est ce qui produit tant de mouvement et d'unité dans le progrès de l'action. Toutes ces scènes de violence et de tyrannie qui se passent successivement dans des lieux différens, qui excitent la douleur dans des familles diverses, sont intimement liées, et forment un seul et vaste tableau de l'oppression de la Suisse.

La résistance et la révolte contre la tyrannie, les sentimens de liberté ont une chaleur simple, locale et historique. Ce ne sont point des idées générales, d'éloquentes déclamations, des appels aux droits abstraits de l'homme. La dignité du caractère et le besoin de justice n'empruntent point le langage de la philosophie moderne. Ce sont de bons paysans qui réclament leurs droits positifs, qui s'arment contre la violence et le manque de foi. Leur indignation est calme, forte, réfléchie. Leur révolte est régulière et consciencieuse. On se figure difficilement l'émotion que produit l'assemblée du Rutli sur un théâtre allemand, où les accessoires ne sont jamais ridicules et ajoutent à l'effet au lieu de lui nuire; toutes ces formalités des diètes suisses minutieusement observées, ces deux épées croisées devant le landamann, ces suffrages comptés avec gravité et exactitude, la solennité simple de cette réunion, le lieu de la scène, tout a un aspect de grandeur et de simplicité; et lorsqu'aux premiers rayons du soleil les conjurés se découvrent tous à la fois, et sanctifient par la prière leur pieuse entreprise, on est saisi d'admiration et de respect.

Au milieu de ce tableau d'un peuple des anciens temps, on voit se détacher la grande figure de Guillaume Tell. C'est une idée heureuse que de l'avoir ainsi isolé

du mouvement de ses compatriotes. Il refuse de conspirer, et cependant tout en lui manifeste la force, la fierté, le dévouement, l'amour du pays. Mais comme il doit tuer Gessler, la seule manière d'ennoblir ce meurtre, de le rendre moralement supportable, c'est de le montrer comme un acte de défense naturelle, et d'établir les relations de l'oppresseur et de l'opprimé, hors de la société. C'est là ce qui donne quelque chose de si grandiose à ce représentant du droit naturel, que Schiller a pris un soin particulier de nous faire voir, en tout et toujours, comme vivant hors de la loi commune, et obéissant seulement aux plus nobles instincts.

C'est aussi ce qui amène ce résultat si peu commun au théâtre, si habituel dans la vérité : un dénoûment accidentel terminant une entreprise de la prudence humaine. Les trois cantons ont conspiré au Rutli; toutes les mesures sont prises. Guillaume Tell n'y est pour rien. Il reçoit une offense, il se voit contraint à sa défense personnelle. Gessler est tué, et la conjuration n'a servi à rien. Cela ressemble aux procédés de la providence. Mais cette circonstance n'est fortuite qu'en apparence; elle se rattache à l'oppression de la Suisse, à l'excès et à l'imprévoyance de la tyrannie, à l'impossibilité qu'elle se prolongeât. Le cours naturel des choses suit une marche accélérée vers un but nécessaire; un accident y pousse. L'homme aveugle fait de cet accident une cause, et n'aperçoit pas d'où lui est venue son influence. Comme Schiller l'a dit dans une de ses préfaces, le devoir du poète dramatique est de faire comprendre la liaison de ce hasard avec la marche générale; c'est à quoi il a merveilleusement réussi dans *Guillaume Tell*.

On vient de remarquer quels scrupules avaient tourmenté Schiller, lorsqu'il avait eu à faire porter l'intérêt sur un meurtre. Il est visible que sa conscience, non encore satisfaite, lui dicta ce cinquième acte, si étranger à l'action qu'on ne le joue presque jamais. Schiller s'était fort reproché les drames de sa jeunesse, et le pénible sentiment de doute où ils laissent l'âme relativement au sentiment moral du devoir : il ne voulait point encourir une pareille accusation. Ainsi dans *Marie Stuart*, après l'expiation du malheur, il lui avait fallu nous montrer la honte de l'injustice au milieu de son triomphe. De même, dans *Guillaume Tell*, il a voulu dramatiquement comparer la hideuse inspiration de l'intérêt personnel avec la conviction sincère de la justice. C'est assurément une conception fausse pour le théâtre ; cependant Schiller lui doit une des plus belles scènes qu'il ait jamais écrites : l'arrivée de Jean le parricide à la cabane de Guillaume Tell, et le dialogue entre ces deux meurtriers.

Cette même unité qui règne dans les quatre actes de la tragédie de *Guillaume Tell* se retrouve aussi dans le style; il est d'une simplicité et d'une noblesse admirables. Tous les détails des mœurs suisses viennent s'y placer naturellement sans avoir rien d'ignoble ou d'affecté, et donnent à la pièce une couleur des anciens temps.

Schiller se trouvait alors dans la situation la plus douce. Environné d'une gloire qui s'était accrue sans cesse, et que personne ne contestait; bon père de famille, et vivant au sein du bonheur domestique; heureux et fier de la région poétique et pure où il avait placé toute

l'activité de son âme et tout l'intérêt de sa vie; ayant pour récréation l'amitié et la conversation des hommes les plus remarquables de son pays; il était comblé des bontés et des bienfaits de son souverain, qui, pour le conserver près de lui, s'était fait un devoir d'ajouter à sa fortune chaque fois que d'autres princes avaient voulu l'attirer dans leurs États. L'empereur d'Allemagne lui avait conféré un titre de noblesse, comme une sorte de récompense nationale. Mais au milieu de ce calme et de cette prospérité, sa force et sa santé se détruisaient rapidement. Il pressentait son sort, et cependant son ardeur pour le travail ne diminuait pas. L'étude était pour lui un bonheur, et non pas une fatigue; ses succès l'encourageaient et lui imposaient des devoirs envers sa renommée. Des conceptions dramatiques se pressaient dans sa tête, où il les eût mûries par ses réflexions et ses recherches.

De tous ces projets, celui qui était le plus avancé, c'était le *Faux Démétrius*, dont on publie ici d'assez longs fragmens. Il avait déjà eu l'idée de peindre un personnage supposé, un imposteur, qui, au lieu d'être un vulgaire intrigant, exciterait de l'intérêt et relèverait une position dont jusqu'alors la comédie seule s'était emparée. On voit dans l'esquisse de *Warbeck* comment Schiller était frappé d'un sujet, quels aspects se présentaient de préférence à son imagination; on remarque comment son talent était particulièrement tourné à la peinture des caractères, à la recherche de leurs nuances les plus fines, au contraste de leurs mouvemens intérieurs avec leur situation. Le plan de *Warbeck* est mal tissu; sans doute il devait être perfectionné; mais quelques

lignes ont suffi à Schiller pour prêter la vie aux rôles de Warbeck et de la duchesse. Ce fragment donne plus que tous nos commentaires l'idée de la sagacité spirituelle d'un peintre dramatique.

Il paraît que plus tard Schiller conçut ce même sujet avec plus de grandeur historique, voulut le placer dans un cadre plus vaste, y faire entrer plus de peintures de mœurs. Ce fut ainsi que *Warbeck* devint *Démétrius*. La tragédie est loin d'être achevée; ainsi il n'est pas juste de la juger. Cependant on y pourrait regretter quelques uns des aperçus de la première conception. L'imposteur n'est plus, comme Warbeck, presque dupe de lui-même, se persuadant son propre mensonge, ne le prenant que comme une espèce de première donnée imposée par le sort, et relevant une situation dégradante par un caractère noble. Le rôle de Démétrius est imaginé tout autrement. Il semble subordonné à une idée toute morale. Tant qu'il est dans la bonne foi, ou même dans le doute, il excite l'intérêt. Dès qu'il a la conscience de son mensonge, elle l'avilit et le rend criminel. Dans ces fragmens informes, il faut remarquer le tableau si vrai et si vivant de la diète polonaise et du caractère de cette nation. C'est donner une grande valeur au drame que de l'écrire ainsi avec le génie de l'histoire.

Il avait commencé aussi une tragédie *des Chevaliers de Malte*, que lui avait inspirée la lecture de l'histoire de l'abbé de Vertot. Il avait donné une édition de cet ouvrage, en le faisant précéder d'une préface.

Un autre livre français, qui avait paru aussi par ses soins, avait encore fait naître en lui l'idée d'un drame qui eût été sans doute curieux. Le *Recueil des Causes cé-*

lèbres lui avait semblé un des témoignages les plus intéressans à observer des mœurs d'un peuple, de sa composition sociale, de l'état de sa civilisation, et en même temps une collection de faits pour l'étude du cœur humain. En y réfléchissant un peu, on ne trouvera sans doute pas bizarre que de cette dissection de la constitution intérieure de la France fût résultée pour Schiller l'idée d'une pièce de théâtre dont la police est le mobile. Mais il faut que le peu de lignes où il a indiqué sa pensée aient été écrites à une époque où sa jeune indignation contre les pouvoirs arbitraires eût fait place à un examen plus impartial, car jamais la police n'a été présentée sous un plus beau jour. Schiller avait en vérité conçu l'idéal de cette forme de gouvernement. La police, dans sa pièce, eût été comme une espèce de divinité planant sur la destinée des familles et des citoyens; plus flexible que la loi, mais par cela même plus applicable à chaque cas particulier; dirigée par des intentions bienfaisantes, mais employant des moyens impurs et d'indignes agens. Il voulait montrer dans M. d'Argenson un homme éclairé, voyant de haut l'ignoble machine qu'il avait créée, ayant acquis une expérience desséchante en observant les hommes seulement par leurs mauvais côtés, mais conservant encore le goût et l'intelligence du bien. Il avait le projet de le représenter honnête homme dans la vie privée, rendant heureux ce qui l'entoure. Il l'aurait mis en rapport habituel avec les philosophes et les gens d'esprit, aimant leur conversation, mais au fond recevant peu leur influence, et sentant la supériorité de ses connaissances positives sur leurs incomplètes théories.

C'était encore des causes célèbres qu'il avait emprunté le canevas d'une tragédie bourgeoise qui se serait appelée *les Enfans de la maison*. Mais il avait renoncé sûrement à une conception toute conforme à ses premiers essais dramatiques. Les fragmens du *Misanthrope* sont aussi du même temps à peu près; il est facile de s'en apercevoir, et il avait abandonné cette idée.

C'est au sein de cette activité, c'est lorsqu'il aurait pu se promettre une carrière encore longue de succès et de bonheur, que l'impitoyable sort vint interrompre une si honorable vie. Un voyage qu'il fit à Berlin, pour y faire représenter *Guillaume Tell*, le fatigua beaucoup; il en revint malade. Sa famille et ses amis conçurent les plus vives inquiétudes. Il se rétablit un peu, et reprit ses occupations. Vers la fin de 1804 il composa, pour les fêtes du mariage du prince héréditaire de Weimar et de la grande-duchesse de Russie, une scène lyrique dont les vers sont pleins de grâce et d'élégance.

Peu de mois après il tomba encore malade, et la fièvre catarrhale dont il était atteint ayant pris un caractère pernicieux, il succomba le 9 mai 1805. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans. Sa fin fut douce. Quelques instans avant son dernier soupir, Mme de Wollzogen lui ayant demandé comment il se trouvait : *Toujours plus tranquille*, répondit-il. C'était en effet l'histoire de sa vie; c'est là ce qui lui prête tant d'intérêt. Quel spectacle peut en effet élever et rassurer plus que la marche constante de cette âme ardente et agitée vers la religion, la vertu et le bonheur? Quoi de plus instructif que de voir un esprit si actif et si inquiet, nourri d'abord dans toutes les habitudes de la morale et de la

piété qui deviennent l'instinct de son enfance; se révoltant ensuite dans l'âge des passions contre une telle contrainte; s'enhardissant à tout attaquer, à tout braver; se livrant au doute et à l'insulte; puis ne trouvant qu'angoisses et souffrances dans cette lutte; et ramené, non par l'autorité, non par la faiblesse, non par la peur, mais par la force de la raison et l'impulsion du cœur, à la source de tout repos; et à mesure qu'il suit cette route salutaire, pouvant dire avec la conviction de la conscience : *Toujours plus tranquille!* C'est la colombe, qui, après avoir quitté l'arche et avoir erré sur les eaux de l'abîme, ne pouvant trouver pied nulle part, revient au gîte céleste.

Il avait voulu être enseveli sans aucune pompe. Ce fut pendant la nuit que son corps fut porté à la dernière demeure, suivi de ses amis et d'une foule de jeunes gens qui rendaient hommage à celui dont la vie et les chants avaient excité en eux l'enthousiasme du beau et du bien. On raconte que, durant le convoi, le ciel était couvert de sombre nuages; mais au moment où l'on approchait de la fosse, la lune parut et éclaira, de ses pâles rayons, le cercueil du poète.

LES BRIGANDS,

PIÈCE DE THÉATRE.

Quæ medicamenta non sanant, *ferrum* sanat ; quæ ferrum non sanat, *ignis* sanat.

HIPPOCRATE.

PRÉFACE.

Cette pièce de théâtre ne doit être considérée que comme un récit dramatique où, pour peindre les opérations les plus mystérieuses de l'âme, l'on a profité des avantages qu'offre la forme du drame, sans vouloir se renfermer dans les limites d'une œuvre théâtrale, et sans rechercher le bénéfice douteux de l'unité dramatique. On m'accordera que c'eût été une prétention déraisonnable de vouloir en trois heures de temps faire connaître jusqu'au fond trois hommes extraordinaires; de même que, dans la nature, il serait impossible que ces trois hommes extraordinaires pussent, même aux yeux de l'observateur le plus pénétrant, dévoiler la moitié de leur âme dans un espace de vingt-quatre heures. Il y avait visiblement là d'impérieuses réalités que je ne pouvais faire tenir dans les palissades trop étroites d'Aristote et de Batteux.

Mais c'est bien moins la structure de ma pièce que ce qu'elle renferme qui doit la bannir du théâtre. Son économie a exigé le développement de plusieurs caractères qui choquent les nobles sentimens de vertu, et révoltent la délicatesse de nos mœurs. Tout peintre de

la nature humaine se trouve dans cette nécessité s'il veut présenter une copie du monde réel, et non pas un idéal affecté et une nature de convention. Il en est ainsi dans le monde, où le bien est assorti avec le mal, et où la vertu doit la vivacité de son éclat à son contraste avec le vice. Quand on s'est proposé pour but d'attaquer les vices, et de venger de leurs ennemis la religion, la morale et les lois sociales, il faut bien dévoiler le vice dans son horrible nudité, et le présenter dans sa colossale grandeur devant les yeux des hommes. Il faut bien que l'auteur s'engage pour un moment dans ce sombre labyrinthe; il faut bien qu'il revête forcément des sentimens dénaturés dont son âme est révoltée.

Le vice sera développé ici dans tout le mécanisme de ses ressorts intérieurs. Il présentera comme de vaines abstractions les terreurs confuses de la conscience; il disséquera les sentimens honnêtes; il raillera la voix sévère de la religion. Pour celui qui en est venu au point de cultiver son esprit aux dépens de son cœur (et je ne lui envie point cet honneur), il n'y a plus rien de sacré; pour lui il n'y a plus d'humanité, plus de divinité; ces deux mondes ne sont plus rien à ses yeux. J'ai essayé d'introduire ici le portrait vivant et complet d'un homme de cette espèce dénaturée, d'analyser tout l'ensemble du mécanisme de ce système de perversité, et d'en mettre la force à l'épreuve de la vérité. On jugera, par le cours de ce récit, jusqu'à quel point j'ai réussi. Je pense que j'ai saisi la nature.

A côté de ce personnage s'en trouve un autre qui pourrait bien mettre en perplexité un assez grand

nombre de mes lecteurs : un caractère que l'excès du vice n'attire que par l'idée de grandeur, ne retient que par l'idée d'énergie, ne charme que par l'idée des dangers qui l'accompagnent; un homme remarquable et distingué, destiné par toutes les forces dont il est doué à devenir nécessairement, selon la direction qu'elles recevront, ou un Brutus ou un Catilina. Des circonstances malheureuses l'entraînent dans cette seconde route, et c'est seulement à la fin des plus monstrueux égaremens qu'il prend la première. De fausses idées d'activité et de puissance, une surabondance de forces qui déborde au-dessus des lois, devait naturellement se heurter contre tous les rapports sociaux. A ces rêves de grandeur et d'activité devaient s'associer cette espèce d'amertume contre le monde réel qui rend don Quichotte si étrange, et que dans le brigand Moor nous abhorrons et nous aimons à la fois, qu'à la fois nous admirons et nous déplorons. Je pense qu'il est inutile de faire remarquer que cette peinture n'est pas plus restreinte aux brigands seulement, que la satire espagnole n'est dirigée seulement contre les chevaliers.

C'est maintenant la grande mode de divertir son esprit aux dépens de la religion ; si bien qu'on ne peut presque plus passer pour un homme de quelque génie, à moins qu'on ne dirige des satires impies contre les vérités les plus saintes. La noble simplicité de l'Écriture est insultée chaque jour dans les assemblées de ces beaux esprits si renommés, ou tournée en dérision ; car qu'y a-t-il de si sacré que l'on ne taxe de fausseté, ou dont on ne se moque point? J'espère ne pas avoir offert une vengeance vulgaire à la religion et à la vraie

morale, en livrant ces malins contempteurs de l'Écriture au mépris du monde, dans la personne du plus ignoble de mes brigands.

Mais il y a plus : les caractères immoraux dont je viens de parler devaient avoir quelques côtés brillans, et devaient souvent gagner du côté de l'esprit ce qu'ils perdaient du côté du cœur. En cela je n'ai fait que copier servilement la nature. Chacun, même le plus vicieux, porte à un certain degré l'empreinte d'une forme divine. Et peut-être celui qui est grand dans le mal a-t-il un bien moindre chemin à faire que celui qui y est petit, pour devenir grand dans le bien ; car la moralité se proportionne aux forces des individus ; et plus grandes sont les facultés, plus grands et plus monstrueux sont leurs égaremens, plus est condamnable leur perversion.

L'*Adramelech* de Klopstock fait naître en nous un sentiment où l'admiration se confond avec l'horreur. Nous suivons le Satan de Milton avec un étonnement mêlé d'effroi, à travers les routes non frayées du chaos ; la Médée des anciens tragiques se présente, avec tous ses crimes, comme une femme grande et surprenante. Le Richard de Shakspeare compte assurément autant d'admirateurs que de lecteurs, bien qu'on le détestât s'il existait réellement. Si ma tâche était de représenter tout l'homme, je devais donc tenir compte de ses perfections, dont le plus mauvais n'est jamais entièrement dépouillé ; si j'avais à mettre en garde contre le tigre, je ne devrais pas oublier de peindre les brillantes couleurs dont sa peau est tachetée ; sans cela l'on ne reconnaîtrait pas le tigre. L'homme qui serait tout mau-

vais ne peut absolument pas être du domaine de l'art; il aurait en lui une sorte de force répulsive, tandis qu'il doit tenir enchaînée l'attention du lecteur. On tournerait le feuillet aux endroits de son rôle; un esprit élevé ne supporte pas plus une aigre dissonnance morale, que l'oreille ne supporte l'aigre bruit d'une pointe d'acier sur le verre.

Mais par-là même j'écarte l'idée de risquer cette pièce sur le théâtre. Il doit exister entre l'auteur et le lecteur une sorte de convention préalable; celui-ci ne doit pas embellir le vice; celui-là ne doit pas se laisser corrompre par ses beaux côtés, ni supposer des motifs coupables. Quant à moi, je m'en rapporterais à un tiers; mais quant à mes lecteurs, je n'ai pas une entière sécurité. Le peuple, et par-là je n'entends pas celui qui court les rues; le peuple (entre nous soit dit) étend partout ses racines, et par malheur c'est lui qui donne le ton. Or il a la vue trop courte pour saisir l'ensemble de mon ouvrage, un trop petit esprit pour en juger la grandeur, et trop de perversité pour vouloir y reconnaître le sentiment moral. Il rendrait vaines mes bonnes intentions; il verrait peut-être l'apologie du vice, quand j'ai voulu le combattre; il ferait porter au pauvre auteur la peine de sa propre sottise : c'est à celui-ci que bien injustement la voix publique imputerait tout.

Nous voilà ramenés à l'éternel apologue de Démocrite et des Abdéritains, et nos bons Hippocrates auraient à épuiser bien des récoltes d'ellébore s'ils voulaient guérir le désordre des idées. Lors même que beaucoup d'amis de la vérité pourraient réunir leurs efforts pour faire la leçon à leurs concitoyens dans la chaire ou sur

le théâtre, le peuple n'en resterait pas moins peuple, et cela, quand bien même on verrait changer le soleil et la lune, ou que le ciel et la terre paraîtraient usés comme un vieil habit. Peut-être aurais-je dû, pour ménager les faibles d'esprit, être moins fidèle à la nature. Mais parce qu'un insecte, comme nous le savons tous, creuse la perle pour y chercher de la pourriture, parce qu'on a des exemples que le feu brûle ou qu'on se noie dans l'eau, s'ensuit-il qu'il faut supprimer le feu et l'eau?

J'ose me promettre que le remarquable dénoûment de mon ouvrage lui assurera une juste place parmi les livres de morale. Le vice y parvient au sort dont il est digne; l'homme égaré rentre dans la route des lois; la vertu en sort triomphante. Que celui qui veut être juste envers moi me lise seulement en entier, qu'il veuille bien me comprendre, et je puis attendre de lui, non qu'il admirera l'auteur, mais qu'il estimera l'honnête homme.

L'ÉDITEUR.

Avril, 1781.

LES BRIGANDS.

PERSONNAGES.

MAXIMILIEN, comte de Moor, prince régnant.
CHARLES, } ses fils.
FRANÇOIS, }
AMÉLIE D'ÉDELREICH.
SPIEGELBERG, } libertins, ensuite bandits.
SCHWEIZER,
GRIMM,
RAZMANN,
SCHUFTERLE,
ROLLER,
KOSINSKY,
SCHWARZ,
HERRMANN, bâtard d'un gentilhomme.
DANIEL, serviteur du comte de Moor.
LE PASTEUR MOSER.
UN ECCLÉSIASTIQUE.
UNE BANDE DE BRIGANDS.
DES VOISINS.

Le lieu de la scène est en Allemagne. L'action dure environ deux ans.

LES BRIGANDS.

ACTE I.

Une salle dans le château de Moor, en Franconie.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, LE VIEUX MOOR.

FRANÇOIS.

Mais vous portez-vous bien, mon père? vous êtes bien pâle.

LE VIEUX MOOR.

Très-bien, mon fils. Qu'avais-tu à me dire?

FRANÇOIS.

La poste est arrivée... une lettre de notre correspondant de Leipsick....

LE VIEUX MOOR, *avec empressement.*

Des nouvelles de mon fils Charles?

FRANÇOIS.

Hum, hum! Oui, mais je crains... je ne sais

pas... si... votre santé... Êtes-vous réellement bien, mon père?

LE VIEUX MOOR.

Comme le poisson dans l'eau. Parle-t-il de mon fils? D'où te vient cette inquiétude? voilà deux fois que tu me fais cette question.

FRANÇOIS.

Si vous étiez malade, si vous sentiez seulement la moindre disposition à le devenir, alors permettez... Je vous parlerai dans un moment plus convenable. (A demi-voix.) Ce n'est pas une nouvelle à donner à un vieillard affaibli.

LE VIEUX MOOR.

Mon Dieu, mon Dieu, que vais-je entendre?

FRANÇOIS.

Permettez-moi d'abord de me détourner et de répandre une larme de compassion sur la perte de mon frère. Je devrais me taire pour toujours, car il est votre fils; je devrais voiler à jamais sa honte, car il est mon frère; mais vous obéir est mon premier, mon triste devoir : ainsi excusez-moi.

LE VIEUX MOOR.

Ah! Charles, Charles! sais-tu combien tes égaremens déchirent le cœur de ton père? Sais-tu qu'une seule nouvelle heureuse de toi ajouterait dix ans à ma vie, me ramènerait vers la jeunesse? et chaque nouvelle, au contraire, me rapproche d'un pas vers la tombe.

FRANÇOIS.

C'est à cause de cela, mon père; ainsi, adieu. Il nous faudrait suivre dès aujourd'hui votre cercueil en nous arrachant les cheveux.

LE VIEUX MOOR.

Demeure, cela abrégera encore le dernier pas à faire; qu'il en soit fait selon sa volonté. (Il s'assied.) Les péchés de nos pères sont recherchés jusqu'à la troisième et quatrième génération : laisse-lui accomplir ce décret de la Providence.

FRANÇOIS, tirant la lettre de sa poche.

Vous connaissez notre correspondant? Croyez... Je donnerais un doigt de ma main droite pour pouvoir dire : C'est un menteur, c'est un mensonge noir et empoisonné... De la fermeté! Vous m'excuserez si je ne vous laisse pas lire la lettre vous-même; encore ne pourrez-vous pas tout entendre.

LE VIEUX MOOR.

Tout, tout! mon fils, c'est m'épargner des béquilles.

FRANÇOIS.

« Leipsick, le 1er mai. — Si je n'étais engagé
« par une promesse sacrée à ne point te cacher
« la moindre chose de ce que je pourrai appren-
« dre de ton frère, jamais, mon cher ami, je ne
« prendrais la plume pour te faire tant de peine.
« J'ai pu juger, par plus de cent lettres de toi,
« combien des nouvelles de cette sorte doivent

« déchirer ton cœur fraternel. Il me semble déjà « que je te vois répandre un torrent de larmes « sur cet indigne, sur ce misérable. » (Le vieux Moor se cache le visage.) Voyez, mon père, je ne vous lis que ce qui est le moins rude.... « Un torrent de « larmes sur ce misérable. » Hélas! oui, elles coulent par torrens de mes yeux attendris... « Il me « semble que je vois déjà ton vieux et vénérable « père, pâle comme la mort... » Jésus Maria! vous l'êtes déjà avant de rien savoir encore.

LE VIEUX MOOR.

Continue, continue.

FRANÇOIS.

« ..... Pâle comme la mort, s'évanouir dans son « fauteuil, et maudire le jour où pour la pre- « mière fois il fut salué du nom de père. On n'a « pas pu me tout raconter, et du peu que je sais « je ne te dirai que peu. Ton frère paraît avoir « comblé la mesure de la honte; au moins ne con- « nais-je rien au-dessus du point qu'il a atteint, « si toutefois son génie en cela ne surpasse pas « mon intelligence. Après quarante mille ducats « de dettes... » Cela fait un joli argent de poche, mon père... « Après avoir auparavant déshonoré « la fille d'un riche banquier, et avoir blessé « mortellement en duel son amoureux, un brave « jeune homme de condition, il a, hier à minuit, « pris le grand parti, avec sept autres qu'il avait « entraînés dans ses déréglemens, de se sous-

« traire au glaive de la justice. » Mon père, au nom du ciel, comment vous sentez-vous?

LE VIEUX MOOR.

Assez, mon fils! Laisse-moi.

FRANÇOIS.

Je vous épargne... « On a envoyé l'ordre d'ar« restation; les plaignans demandent justice à « grands cris; sa tête est mise à prix... Le nom « de Moor... » Non, ma bouche malheureuse n'assassinera jamais un père! (Il déchire la lettre.) Ne croyez pas cela, mon père; n'en croyez pas une syllabe.

LE VIEUX MOOR.

Mon nom! mon honorable nom!

FRANÇOIS, se jetant au cou de son père.

Infâme, trois fois infâme Charles! Ah! ne l'avais-je pas pressenti, lorsque encore jeune garçon il était à courir après les filles avec les polissons des rues; quand il s'en allait par monts et par vaux avec toute cette canaille; quand il fuyait l'aspect de l'église, comme le malfaiteur l'aspect de la prison; quand il jetait dans le chapeau du premier mendiant venu le sou qu'il vous avait arraché; pendant que nous, nous étions à nous édifier par de pieuses prières et de saintes prédications? Ne l'avais-je pas pressenti quand il aimait mieux lire les aventures de Jules César, d'Alexandre-le-Grand, ou de tout autre noir païen, que l'histoire du saint homme Tobie? —

Cent fois je vous ai prédit, car mon amour pour lui fut toujours renfermé dans les limites de mon devoir filial, que ce jeune homme nous précipiterait dans la honte et le malheur. — Oh! s'il ne portait pas le nom de Moor! si mon cœur ne palpitait pas pour lui avec tant d'ardeur! Tendresse impie, que je ne puis anéantir, et qui un jour me sera imputée devant le tribunal de Dieu!

LE VIEUX MOOR.

O mes espérances!.... mes songes dorés!

FRANÇOIS.

Ah! je sais bien! c'est précisément ce que je viens de dire. « Cet esprit ardent qui s'allume en « cet enfant, et qui le rend sensible au charme « de tout ce qui est grand et beau; cette franchise « qui fait de ses yeux le miroir de son âme; cette « tendresse de sentimens qui le fait fondre en « larmes de sympathie pour chaque souffrance; « ce mâle courage qui l'entraîne jusqu'au sommet « des vieux chênes, qui lui fait franchir les fossés « ou les palissades, qui lui fait fendre les flots; « cette ambition enfantine, cette invincible opiniâtreté, et toutes ces belles et brillantes vertus « qui germaient dans ce fils bien-aimé, devaient, « disiez-vous toujours, faire de lui l'ami passionné « d'un ami, un excellent citoyen, un héros, un « grand.... un grand homme!... » Eh bien! voyez-vous, mon père.... cet esprit ardent s'est déve-

loppé, s'est agrandi, et maintenant il porte ses beaux fruits. Voyez cette franchise qui s'est si joliment tournée en impudence; voyez cette tendresse de sentimens, comme elle roucoule délicatement pour des coquettes, et combien elle est sensible aux attraits d'une Phryné; voyez ce génie de feu comme il a, en six ans, consumé complètement toute la substance de sa vie, et a fait de lui un cadavre ambulant. Et alors viennent des gens qui n'ont pas honte de dire : « C'est l'amour qui a fait ça! » Et voyez donc cette tête hardie et entreprenante, comme elle forme et accomplit des plans devant lesquels pâlissent les héroïques actions des Cartouche et des Howard!... Et quand ces germes superbes seront parvenus à leur pleine maturité... car que peut-on attendre encore d'accompli dans un âge si tendre?... peut-être, mon père, aurez-vous encore la joie de vivre assez pour le voir à la tête d'une de ces bandes qui habitent dans le silence sacré des forêts, et qui soulagent le voyageur fatigué de la moitié de son fardeau... Peut-être pourrez-vous encore, avant de descendre au tombeau, faire un pèlerinage à son monument, qui s'élèvera entre le ciel et la terre... Peut-être... O mon père, mon père!... cherchez un autre nom, autrement les porte-balles et les polissons des rues vous montreront au doigt, disant : Nous avons vu la figure de monsieur son fils sur la place du Marché.

LE VIEUX MOOR.

Et toi aussi, mon cher François, et toi aussi! O mes enfans! prenez-vous mon cœur pour but de vos coups?

FRANÇOIS.

Vous voyez que je puis aussi faire de l'esprit; mais mon esprit est le dard du scorpion... « Pour « ce François si sec, si froid, cet homme de tous « les jours, cet homme de bois », car comment dirais-je toutes les épithètes que vous inspirait la comparaison entre lui et moi, quand il était assis sur vos genoux et qu'il vous pinçait les joues... « celui-là mourra dans l'enceinte de son domaine, « il y pourrira, il y sera oublié, tandis que la gloire « de cet esprit universel volera d'un pôle à l'au- « tre... » Ah! il te remercie à mains jointes, ô Ciel, ce François si sec, si froid, cet homme de bois, de ce qu'il n'est pas comme celui-ci.

LE VIEUX MOOR.

Pardonne-moi, mon enfant; ne gourmande point ton père qui s'est mépris dans ses espérances. Le Dieu qui m'envoie tant de larmes par la main de Charles, m'accordera la tienne pour les essuyer.

FRANÇOIS.

Oui, mon père, elle les essuiera. Votre François consacrera sa vie à prolonger la vôtre. Votre vie sera l'oracle que je consulterai pour toutes mes actions, le verre à travers lequel je regarde-

rai tout ce que je voudrai faire. Aucun devoir n'est assez sacré pour moi, que je ne sois prêt à l'enfreindre quand il s'agira de votre précieuse vie... Vous me croyez, n'est-ce pas?

LE VIEUX MOOR.

Tu as encore de grands devoirs à remplir, mon fils. Dieu te bénisse à cause de ce que tu es pour moi, à cause de ce que tu seras!

FRANÇOIS.

Eh bien, dites-moi une fois... Si vous n'étiez pas obligé de le nommer votre fils, ne seriez-vous pas un homme heureux?

LE VIEUX MOOR.

Tais-toi, tais-toi! Quand la sage-femme me l'apporta, je le levai vers le ciel, et je m'écriai: Ne suis-je pas un homme heureux?

FRANÇOIS.

Vous dîtes cela? Vous avez bien rencontré! vous portez envie au dernier de vos paysans qui n'est pas le père de ce... Vous aurez des chagrins aussi long-temps que vous aurez ce fils. Ce chagrin ne fera que s'accroître avec Charles; ce chagrin creusera votre tombeau.

LE VIEUX MOOR.

Hélas! il fait de moi un octogénaire!

FRANÇOIS.

Hé bien donc... si vous renonciez à ce fils?

LE VIEUX MOOR, *vivement.*

François! François! que dis-tu?

FRANÇOIS.

N'est-ce pas votre amour pour lui qui cause tous vos chagrins? Sans cet amour il n'y aurait pas de chagrin pour vous; sans ce coupable, ce damnable amour, votre chagrin finirait; — il n'aurait jamais commencé. Ce n'est pas la chair et le sang qui font les pères et les fils, c'est le cœur. Si vous ne l'aimiez plus, ce rejeton dégénéré ne serait plus votre fils, et serait retranché de votre chair. Il a été jusqu'ici la prunelle de vos yeux; mais si ton œil te jette dans le péché, dit l'Ecriture, arrache-le. Il vaut mieux entrer au ciel avec un œil, que d'aller en enfer avec deux yeux; il vaut mieux aller au ciel sans enfant, que de descendre en enfer avec son fils. Ainsi a parlé le bon Dieu.

LE VIEUX MOOR.

Tu veux que je maudisse mon fils?

FRANÇOIS.

Non, non! — vous ne devez pas maudire votre fils! Qui appelez-vous votre fils? est-ce celui à qui vous avez donné la vie, et qui se donne toute sorte de peine pour abréger votre vie?

LE VIEUX MOOR.

Ah! cela est trop vrai! C'est un arrêt porté contre moi : le Seigneur l'a choisi pour cela.

FRANÇOIS.

Voyez avec quelle tendresse cet enfant de votre cœur en agit envers vous. Il abuse de votre partialité pour lui en vous assassinant; c'est par votre

amour qu'il vous tue; c'est votre cœur paternel qu'il frappe pour vous conduire à la mort. Une fois que vous ne serez plus, il sera le possesseur de vos biens, le maître de ses actions; la digue sera rompue, et le torrent de ses débauches pourra alors se déchaîner librement. Transportez-vous un peu dans sa pensée : combien de fois n'a-t-il pas souhaité de voir son père enterré! combien de fois son frère, parce qu'ils s'opposent avec fermeté au cours de ses désordres! Est-ce là amour pour amour? est-ce la reconnaissance filiale pour tant de bonté paternelle? Ne sacrifierait-il pas dix ans de votre vie à une jouissance voluptueuse d'un instant? Ne risque-t-il pas pour un plaisir de quelques minutes la gloire de ses aïeux, conservée sans tache pendant sept cents ans? Répondez, appelez-vous cela un fils?

LE VIEUX MOOR.

Un fils sans tendresse, hélas! mais cependant un fils! cependant mon fils!

FRANÇOIS.

Un enfant tout aimable et bien précieux, dont toute l'étude est de ne plus avoir de père! — Ah! apprenez donc à le connaître! que le bandeau tombe de vos yeux! Mais vos préventions doivent l'affermir dans ses désordres; votre indulgence le justifie. Il est vrai que vous détournerez la malédiction de dessus sa tête pour l'attirer sur vous.

Mon père, vous ferez tomber sur vous la malédiction éternelle.

LE VIEUX MOOR.

Ce sera juste! trop juste! C'est ma faute, ma faute!

FRANÇOIS.

Combien de milliers d'hommes qui s'étaient enivrés dans la coupe des voluptés ont été corrigés par la souffrance! La douleur physique dont tous les excès sont suivis n'est-elle pas une indication de la volonté divine? L'homme doit-il, par une tendresse cruelle, s'opposer à cette volonté? Le père doit-il perdre à jamais le dépôt qui lui avait été confié? Croyez-vous, mon père, que si vous l'abandonniez pendant quelque temps à sa détresse, il ne pourrait pas changer et se corriger? ou si, à la grande école du malheur, il demeurait encore un scélérat, alors... Malheur au père qui par une indulgente faiblesse contrevient aux décrets de la sagesse suprême! Eh bien, mon père?

LE VIEUX MOOR.

Je lui écrirai que je retire ma main de lui.

FRANÇOIS.

Ce sera bien et sagement fait.

LE VIEUX MOOR.

Qu'il ne se présente jamais devant mes yeux.

FRANÇOIS.

Cela produira un salutaire effet.

LE VIEUX MOOR, avec tendresse.

Jusqu'à ce qu'il soit changé!

FRANÇOIS.

Très-bien! très-bien! Mais s'il vient avec le masque de l'hypocrisie, vous pleurerez de compassion, votre bonté sera entraînée, et dès le lendemain il ira rire de votre faiblesse dans les bras des filles de joie!.... Non, mon père! il faut qu'il revienne de son propre mouvement, quand il sentira que sa conscience est pure.

LE VIEUX MOOR.

Je vais donc lui écrire cela sur-le-champ.

FRANÇOIS.

Arrêtez; encore un mot, mon père. Je crains que votre indignation ne dicte à votre plume des paroles trop dures qui lui déchireraient le cœur... Et puis... ne croyez-vous pas que si vous le regardiez comme digne de recevoir une lettre de votre propre main, il prendrait déjà cela pour un pardon?... Il vaut donc mieux que vous me chargiez d'écrire.

LE VIEUX MOOR.

Ecris-lui, mon fils. Hélas! cela m'eût brisé le cœur. Ecris-lui.

FRANÇOIS, avec empressement.

Ainsi, c'est convenu?

LE VIEUX MOOR.

Ecris-lui que mille larmes de sang, mille nuits

sans sommeil.... Mais ne jette pas mon fils dans le désespoir!

FRANÇOIS.

Ne voudriez-vous pas vous mettre au lit, mon père? Ceci vous a fait bien du mal!

LE VIEUX MOOR.

Écris-lui que le cœur d'un père.... Je te le dis, ne jette pas mon fils dans le désespoir.

(Il se retire tristement.)

FRANÇOIS, le suivant des yeux et avec un sourire.

Sois tranquille, vieillard, tu ne le presseras jamais sur ton cœur; le chemin lui en est fermé, comme le ciel à l'enfer.... Il était arraché de tes bras, quand tu ne savais pas encore que tu pourrais le vouloir.... Il faudrait que je fusse un pitoyable apprenti, si je n'en étais pas encore venu à arracher un fils du cœur de son père, y fût-il attaché par des liens d'airain.... J'ai tracé autour de toi un cercle magique de malédictions qu'il ne pourra pas franchir.... Cela va bien, François! le fils chéri est de côté. Cela commence à s'éclaircir. Il faut que je ramasse tous ces morceaux de papier; quelqu'un pourrait facilement y reconnaître mon écriture. (Il ramasse les morceaux de la lettre déchirée.) .... Le chagrin expédiera bien vite le vieillard... Et il faut aussi que j'arrache Charles de son cœur, à elle, quand elle y devrait de même perdre la moitié de sa vie.

J'ai de grands droits de haïr la nature, et, sur

mon honneur, je les ferai valoir.... Pourquoi ne m'a-t-elle pas tiré le premier du ventre de ma mère? pourquoi n'ai-je pas été fils unique? pourquoi m'a-t-elle chargé du fardeau de la laideur? pourquoi précisément moi; moi, et pas un autre? comme si elle m'eût fabriqué avec quelque reste de la matière! Pourquoi ce nez aplati des Lapons? pourquoi ces lèvres gonflées de l'Africain? pourquoi cet œil du Hottentot? Réellement je crois qu'on avait fait un monceau des difformités de chaque race humaine, et que j'en ai été pétri. Meurtre et mort! qui lui avait accordé plein-pouvoir de donner à l'un et de retenir à l'autre? Pouvait-elle donc favoriser celui-ci avant qu'il existât, ou dépouiller celui-là avant qu'il fût? Pourquoi tant de partialité entre ses œuvres?

Non! non! je lui fais tort; elle nous a jetés nus et misérables sur le rivage de cet océan qu'on nomme le monde, mais elle nous a donné l'habileté. Nage qui peut nager; qui est maladroit, qu'il se noie! Elle ne m'a rien accordé; si je veux faire quelque chose de moi, c'est à présent mon affaire. Chacun a un droit égal aux parts, grandes ou petites; les prétentions succombent devant les prétentions, l'effort devant l'effort, la force devant la force: le droit appartient au vainqueur, et les bornes de nos forces, voilà nos lois.

On dit bien qu'il a été conclu certains pactes sociaux pour faire aller le train du monde. Belles

paroles!... C'est vraiment une très-bonne monnaie pour les gens qui en connaissent bien la valeur, et qui savent la bien placer.... La conscience! ah! oui sans doute; c'est un superbe épouvantail pour empêcher les moineaux de manger des cerises; c'est une bonne lettre de change à souscrire pour celui qui sait, au besoin, faire banqueroute.

Dans le fait, ce sont de très-louables apparences pour tenir les sots dans le respect, et mener les peuples à la baguette; et les gens sensés leur doivent pour cela de grands égards. Sans doute, ce sont des apparences fort bouffonnes! elles me paraissent comme les épines que mes paysans mettent prudemment autour de leurs champs pour qu'aucun lièvre n'y pénètre; et, de fait, aucun lièvre n'y passe:... mais leur sérénissime seigneur donne des éperons à son cheval, le voilà au galop, et adieu les moissons.

Pauvres lièvres! c'est cependant un déplorable rôle, que d'être parmi les lièvres en ce monde.... Il faut pourtant des lièvres pour les sérénissimes seigneurs.

Allons donc notre train. Celui qui ne craint rien n'est pas moins puissant que celui qui est craint de tous. C'est maintenant la mode de porter à sa ceinture des boucles au moyen desquelles on peut, à son gré, se serrer plus ou moins. Nous voulons nous faire prendre mesure d'une conscience d'après cette mode nouvelle, afin de la

mettre au large quand cela nous conviendra. Que pouvons-nous faire à cela? adressez-vous au tailleur. J'ai souvent et long-temps entendu parler d'une chose qu'on appelle la force du sang, et qui pourrait bien monter la tête à un honnête bourgeois.... C'est ton frère!... Cela peut être traduit ainsi : Il est sorti de la même coquille dont tu es sorti aussi;... donc il doit être sacré pour toi.... Remarquez bien cette plaisante conséquence, cette conclusion extravagante, qui d'un rapprochement des corps fait résulter l'harmonie des esprits; qui, parce qu'on a eu le même lien natal, prétend qu'on ait les mêmes sentimens; parce qu'on a été du même écot, veut qu'on ait les mêmes penchans. Mais allons plus loin.... C'est ton père : il t'a donné la vie; tu es sa chair, tu es son sang; donc il doit être sacré pour toi. Voilà encore une habile conséquence. Je pourrais cependant demander pourquoi il m'a fait: ce ne peut pas être par amour pour moi, car il fallait d'abord que je devinsse un moi. M'a-t-il connu avant de me faire? ou bien me désirait-il quand il m'a fait? Savait-il ce que je deviendrais? Je ne lui souhaite pas de l'avoir su, car j'aurais à me venger de ce que, nonobstant, il m'a fait. Lui dois-je des remercîmens pour être devenu un homme? pas plus que je n'aurais de plaintes à lui adresser s'il avait fait de moi une femme. Puis-je reconnaître un amour qui ne se fonde point sur la considéra-

tion de mon individu? et peut-on admettre qu'il y ait eu considération de mon individu, dont l'existence devait d'abord être la condition préalable? Où donc se cache ce caractère sacré? Est-ce dans l'acte qui m'a fait exister?... comme si ce pouvait être quelque chose de plus qu'une fonction animale destinée à satisfaire des désirs animaux? Ou bien le caractère sacré se cacherait-il dans le résultat de cet acte qui pourtant n'est autre chose qu'une nécessité inflexible; résultat qu'en général les hommes voudraient écarter, si cela n'était pas aux dépens de la chair et du sang? Dois-je lui accorder plus de droits parce qu'il m'a aimé? C'est une vanité de sa part; c'est le péché favori de tous les artistes, qui se complaisent dans leur ouvrage, fût-il même très-laid.... Vous voyez donc bien ce que c'est que toute cette sorcellerie, qui nous enveloppe de ses nuages pour abuser ensuite de notre pusillanimité. Dois-je me laisser mener par ces lisières-là comme un petit garçon?

Allons donc! hardiment à l'ouvrage!... je veux anéantir ici, autour de moi, tout ce qui empêche que je sois le maître. Je serai le maître, et j'arracherai par la violence ce que je ne puis obtenir par le don d'être aimé.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Une auberge sur les frontières de la Saxe.

CHARLES DE MOOR pensif et un livre à la main; SPIEGELBERG buvant à une table.

MOOR, posant son livre.

Quand je lis, dans mon Plutarque, la vie des grands hommes, je prends en dégoût notre siècle écrivassier.

SPIEGELBERG lui présente un verre et boit.

Tu devrais lire l'historien Josèphe.

MOOR.

L'étincelle du feu de Prométhée est éteinte; maintenant on allume les âmes à la flamme des feux d'artifice, à des flammes d'opéra qui ne sont pas en état d'embraser une pipe de tabac. Ils sont tous là à trotter menu comme des souris sur la massue d'Hercule. Un abbé français nous apprend qu'Alexandre était un poltron; un professeur vaporeux, en tenant sous son nez un flacon de vinaigre, professe sur la force; des drôles, qui tombent en pâmoison après avoir fait un enfant, griffonnent sur la tactique d'Annibal; des morveux enfilent des phrases sur la bataille de Cannes, et pâlissent sur les victoires de Scipion qu'on leur fait expliquer.

SPIEGELBERG.

Voilà une superbe élégie.

MOOR.

Belle récompense de vos sueurs et de vos batailles, que de jouir de l'immortalité dans un lycée, et que d'avoir votre gloire enfermée sous la courroie qui attache les livres d'un écolier! Le prix de tant de sang versé, c'est d'envelopper du pain d'épice chez un marchand de Nuremberg, ou, pour plus grand honneur, d'être juché sur des échasses par un tragique français, et mis en mouvement par des ressorts comme une marionnette. Ah! ah!

SPIEGELBERG, buvant.

Lis donc Josèphe, je t'en prie.

MOOR.

Fi! fi! de cet ignoble siècle de castrats, où l'on ne sait rien faire que de remâcher les actions de l'antiquité, que d'écorcher par des commentaires les héros du temps passé, ou de les mutiler dans des tragédies! Il n'y a plus de moelle dans les os, et c'est de la mousse de bière qui coule dans les veines.

SPIEGELBERG.

Du thé, camarade, du thé.

MOOR.

Ils se sont retranchés contre la sincère nature, derrière les plus fades conventions; et ils n'auraient seulement pas le cœur de vider un verre

de vin en son honneur.... Ils caressent le décrotteur qui peut les protéger auprès de son excellence, et se moquent du pauvre diable dont ils n'ont rien à craindre; ils s'adorent l'un l'autre pour un dîner, et s'empoisonneraient mutuellement pour une guenille que l'un aurait eue à l'enchère de l'autre...; ils damnent le saducéen qui n'est pas assez assidu à l'église, et eux viennent devant l'autel calculer l'intérêt de leur argent...; ils laissent la poussière à leurs genoux pour montrer qu'ils ont prié; ils ne détournent pas les yeux de dessus le prêtre pour voir si sa perruque est bien frisée; ils tombent en syncope quand ils voient saigner un poulet, et claquent des mains lorsque leur concurrent fait banqueroute.... Je leur pressais la main si amicalement.... Encore un jour seulement, disais-je.... C'est en vain! Chien, à la porte, ont-ils dit. Les prières, les supplications, les larmes.... (Il frappe du pied.) Enfer et démons!

SPIEGELBERG.

Et pour deux mille misérables ducats....

MOOR.

Non, je n'y puis penser. Laisserai-je garrotter ma poitrine dans un corset, et ma volonté dans les lois? Les lois réduisent à l'allure de la tortue celui qui aurait pris l'essor de l'aigle; les lois n'ont jamais formé un grand homme. Mais la liberté fait éclore les êtres gigantesques et extra-

ordinaires. Ah! puisse l'âme d'Arminius se rallumer sur sa cendre! Donnez-moi une armée de gaillards tels que moi, et vous verrez sortir de l'Allemagne une république auprès de laquelle Sparte et Rome ne sembleront que des couvens de religieuses.

(Il jette son épée sur la table, et se lève.)

SPIEGELBERG, sautant de joie.

Bravo! bravissimo! tu me mets bien à propos sur ce chapitre; je te dirai à l'oreille, Moor, ce qui depuis long-temps me trotte dans la tête; et tu es l'homme qui.... Buvons un coup, camarade. Que dirais-tu, si nous nous faisions Juifs, et si nous remettions sur le tapis le royaume des Juifs? Mais, dis donc, n'est-ce pas un projet habile et courageux? Nous répandrions un manifeste aux quatre coins du monde, et nous convoquerions en Palestine tout ce qui a horreur de la chair de pourceau; je prouverais, par les documens les plus authentiques, qu'Hérode le tétrarque était mon aïeul, etc., etc. La victoire sera assurée, camarade, quand nous les aurons remis à flot, et qu'ils pourront rebâtir Jérusalem. Pour battre le fer pendant qu'il est chaud, nous renverrons au plus tôt les Turcs d'Asie, nous abattrons les cèdres du Liban, nous construirons des vaisseaux, et puis nous ferons le commerce de vieux habits, vieux galons par tout l'univers. Pendant ce temps-là....

MOOR lui prend la main en riant.

Camarade, le temps des folies est passé.

SPIEGELBERG, avec moins d'assurance.

Fi! est-ce que tu voudrais jouer le rôle de l'enfant prodigue? un gaillard comme toi, qui avec ton épée as balafré plus de visages que trois substituts n'ont griffonné de pages dans une année bissextile! Faut-il donc que je te rappelle les magnifiques funérailles de ton chien? Ah! il ne faut que te remettre devant les yeux ce que tu as été pour te souffler du feu dans les veines, quand même rien ne pourrait plus t'animer. Te souviens-tu que ces messieurs du collége avaient fait casser la pate à ton chien, et comment, pour te venger, tu fis publier un grand jeûne dans toute la ville? On se moqua d'abord de ton injonction; mais toi, sans perdre un moment, tu fis acheter ce qu'il y avait de viande dans tout Leipsick; de sorte que huit heures après il n'y avait pas un os à ronger dans toute la banlieue, et que le poisson commençait à monter de prix. Les magistrats et la bourgeoisie jetèrent feu et flammes. Nous autres étudians, au nombre d'environ sept cents, et toi à notre tête, et derrière nous les tailleurs, les bouchers, les merciers, les aubergistes, les barbiers, et tous les corps de métiers, nous jurâmes de donner l'assaut à la ville si on voulait toucher un cheveu à un seul étudiant. Cela réussit parfaitement, et nos gens se retirèrent avec un

pied de nez. Tu convoquas une grande assemblée de docteurs, et tu promis trois ducats à celui qui ferait une consultation pour ton chien. Nous avions peur que ces messieurs, pour l'honneur du corps, n'eussent fantaisie de dire non, et nous avions déjà concerté les moyens de les forcer; mais cela ne fut pas nécessaire. Ces messieurs se récrièrent sur les trois ducats, et cela descendit au rabais jusqu'à dix sous; nous eûmes douze consultations en une heure, si bien que la bête creva tout aussitôt.

MOOR.

Ignobles coquins!

SPIEGELBERG.

Le convoi fut fait avec la plus grande pompe: toute une foule désolée chantait des complaintes sur le chien; nous marchions plus de mille, pendant la nuit, chacun une lanterne dans une main et notre épée dans l'autre; nous traversâmes toute la ville au bruit des cloches et des carillons, jusqu'à ce que le chien fût enterré; et puis un grand repas qui dura jusqu'au jour! Alors tu pris en compassion ces pauvres messieurs, et tu fis revendre la viande à moitié prix. Mort de ma vie, nous avions pour toi ce jour-là autant de respect qu'une garnison, dans une ville emportée, en a pour.....

MOOR.

Et tu n'as pas honte de vanter cela comme

quelque chose de beau? Et tu n'as pas eu assez de vergogne pour rougir d'une pareille équipée?

SPIEGELBERG.

Allons! allons! ce n'est plus Moor. Te souviens-tu encore comment plus de mille fois, le verre à la main, tu t'es moqué du vieux ladre, en disant: Qu'il amasse sou sur sou, tout cela me passera par le gosier?... T'en souviens-tu? dis donc? t'en souviens-tu? Ah! tu es un damné et misérable fanfaron! C'était là parler en homme, et en gentilhomme; mais...

MOOR.

Malédiction sur toi, pour m'avoir rappelé cela! Malédiction sur moi pour l'avoir dit! Mais c'était dans les fumées du vin, et mon cœur n'entendait point les bavardages de ma langue.

SPIEGELBERG, secouant la tête.

Non! non! cela ne peut pas être! impossible, camarade, ce ne peut pas être sérieusement! Dis donc, frère, n'est-ce pas la nécessité qui te fait parler ainsi? Écoute, laisse-moi te conter une petite histoire de mon enfance. Il y avait près de notre maison un fossé qui avait bien au moins huit pieds de large; nous autres petits garçons nous nous mettions en peine à qui mieux mieux pour pouvoir le sauter. Mais c'était inutile. Pouf... on tombait dedans, et c'était un rire et une joie générale, et les boules de neige pleuvaient de tous les côtés. A côté de la maison

était aussi un chien de chasse attaché à une chaîne; un si méchant animal, que quand par mégarde les petites filles passaient trop près de lui, il s'élançait sur elles comme l'éclair. Toute la joie de mon âme était d'agacer ce chien tant que je pouvais, et je riais à crever quand je voyais l'animal s'élancer avec sa rage et tout prêt à me dévorer, s'il avait pu... Qu'arriva-t-il? C'est qu'une fois, où j'avais recommencé ce manége-là, je lui jetai une pierre si fort sur les côtes, que de fureur il rompit sa chaîne et courut sur moi; et moi, je me mets à courir, comme le tonnerre de Dieu; mais, de par tous les diables, le maudit fossé se trouve justement devant moi. Que faire? Le chien était là écumant de rage, sur mes talons. Je prends mon parti;... je saute... et me voilà à l'autre bord. J'ai dû à ce saut-là assurément ma peau et ma vie; l'animal m'aurait outrageusement déchiré.

MOOR.

Et pourquoi toute cette histoire?

SPIEGELBERG.

Pourquoi ?... pour que tu voies que les forces s'accroissent par la nécessité. Aussi je ne me sens point mal à mon aise quand on en vient aux extrémités. Le courage s'accroît avec le danger, la force s'augmente par la contrainte. Il faut que le destin veuille faire de moi un grand homme, puisqu'il me barre ainsi le chemin.

MOOR, avec humeur.

Je ne sais pas où nous pourrions encore montrer du courage, et où nous avons pu en manquer.

SPIEGELBERG.

Hé bien, tu veux donc laisser se perdre les dons que tu as reçus de la nature? tu veux donc enfouir tes talens? Crois-tu que tes espiègleries de Leipsick soient les bornes de l'esprit humain? Entrons d'abord dans le grand monde. Paris et Londres! là, en saluant quelqu'un du nom d'honnête homme, on s'expose à recevoir un soufflet; là, c'est une vraie jubilation de pratiquer le métier en grand... Tu me regardes bouche béante! tu ouvres de grands yeux! attends un peu : contrefaire les écritures, piper des dés, briser des serrures, et vider les entrailles d'un coffre-fort: Spiegelberg peut te montrer tout cela. Il faut pendre à la première potence la canaille qui se laisse mourir de faim, quand elle peut se servir de ses dix doigts.

MOOR, distrait.

Comment, tu as déjà poussé cela si loin?

SPIEGELBERG.

Je crois que tu te méfies de moi. Attends, laisse ma tête s'échauffer, et tu verras des merveilles. Il y aura de quoi faire tourner ta cervelle dans ton crâne étroit, quand mon esprit inventif sera dans l'enfantement... (Il se lève et avec plus de chaleur.) Comme

tout s'éclaircit en moi! De grandes pensées s'élèvent en mon âme! des plans gigantesques fermentent dans mon cerveau créateur. (Il se frappe le front.) Qui donc jusqu'ici avait enchaîné mes forces, avait restreint et contenu mes espérances? Je m'éveille, je sens ce que je suis... ce que je dois devenir.

MOOR.

Tu es un fou. C'est le vin qui fume dans ta cervelle.

SPIEGELBERG, avec chaleur.

Spiegelberg! dira-t-on, tu es sorcier. Spiegelberg! quel dommage que tu ne sois pas général! dira le roi; tu aurais fait passer les Autrichiens par un trou de souris. Et j'entends les docteurs se lamenter et dire : Cet homme est inexcusable de ne pas avoir étudié la médecine; il aurait trouvé un nouveau remède à la goutte. Hélas! pourquoi ne s'est-il pas adonné à l'administration? diront les Sully en soupirant dans leur cabinet; il aurait tiré des louis d'or d'une pierre. Et le nom de Spiegelberg se répétera de l'orient à l'occident... et vous resterez dans la crotte, vous autres lâches, vous autres crapauds, pendant que Spiegelberg volera, les ailes déployées, vers le temple de l'immortalité.

MOOR.

Grand plaisir sur la route. Monte au sommet de la gloire en partant du pilori. A l'ombre des

bois paternels, dans les bras de mon Amélie, de plus nobles plaisirs m'attendent. Déjà j'ai, la semaine dernière, écrit à mon père pour obtenir mon pardon; je ne lui cache pas la moindre circonstance, et la sincérité doit obtenir miséricorde et assistance. Prenons congé l'un de l'autre, Maurice. Nous nous verrons encore aujourd'hui, et puis jamais. La poste est arrivée; le pardon de mon père est déjà dans les murs de cette ville.

(Schweizer, Grimm, Roller, Schufterle, Razmann, entrent.)

ROLLER.

Savez-vous qu'on nous cherche?

GRIMM.

Qu'à chaque moment nous pouvons être arrêtés?

MOOR.

Cela ne me surprend pas. N'importe. N'avez-vous pas vu Schwarz? N'a-t-il pas une lettre pour moi?

ROLLER.

Je le crois, car il y a long-temps qu'il te cherche.

MOOR.

Où est-il? où est-il?

(Il veut sortir.)

ROLLER.

Demeure! nous lui avons dit de venir ici. Tu trembles?...

MOOR.

Je ne tremble pas. Pourquoi tremblerais-je? Camarades, cette lettre... réjouissez-vous avec moi! Personne sous le soleil n'est plus heureux que moi! pourquoi tremblerais-je?

SCHWARZ entre et lui donne la lettre, qu'il ouvre précipitamment.

Qu'est-ce? tu deviens pâle comme un linge.

MOOR.

L'écriture de mon frère!

SCHWARZ.

Quelle comédie joue donc Spiegelberg?

GRIMM.

Ce drôle-là est fou. Il fait des gestes comme s'il était piqué de la tarentule.

SCHUFTERLE.

Son esprit bat la campagne. Je crois qu'il fait des vers.

RAZMANN.

Spiegelberg! Hé! Spiegelberg! Cet animal n'entend rien.

GRIMM, le secouant.

Drôle! rêves-tu? ou bien....

SPIEGELBERG, qui pendant tout ce temps-là s'est tenu dans un coin de la chambre, en faisant toutes les simagrées d'un homme qui médite un projet, s'élance impétueusement, prend Schweizer à la gorge, le colle contre le mur, et lui crie en Français :

La bourse ou la vie!

(Moor laisse tomber sa lettre, et sort précipitamment. Tous se lèvent.)

ROLLER, courant après lui.

Moor ! où vas-tu, Moor ? qu'est-ce qui te prend ?

GRIMM.

Qu'a-t-il ? que faut-il faire ? il est pâle comme un mort.

SCHWEIZER.

Il faut que ce soient de belles nouvelles ! Voyons.

ROLLER ramasse la lettre et lit.

« Malheureux frère. » .... Ça commence gaiement.... « Je dois t'annoncer en deux mots que « toute espérance est vaine. — Tu peux aller, « mon père ordonne de te le dire, où te mène« ront tes infamies. Tu ne peux, dit-il encore, « conserver aucune espérance d'obtenir grâce, « en venant pleurer à ses pieds. Si tu ne te tiens « pas pour averti, il te fera mettre dans le caveau « souterrain de la tour, et tu y seras régalé de « pain et d'eau jusqu'à ce que tes cheveux aient « poussé comme les plumes de l'aigle, et tes « ongles comme les serres de l'oiseau. Ce sont « ses propres mots : il m'ordonne de ne pas t'é« crire davantage. Adieu, pour toujours! je te « plains...

« François de Moor. »

SCHWEIZER.

Hé bien, voilà un petit frère doux comme du sucre!... Au fait.... c'est François que se nomme cette canaille !

SPIEGELBERG, s'approchant toot doucement.

De pain et d'eau, c'est de cela qu'il s'agit. Une belle vie! J'ai arrangé quelque chose de mieux pour vous! Ne disais-je pas qu'il me faudrait à la fin penser pour vous tous!

SCHWEIZER.

Que dit cet animal? Cet âne veut penser pour nous tous?

SPIEGELBERG.

Vous êtes des estropiés, des chiens boiteux, des têtes de lièvre, si vous n'avez pas le cœur de risquer quelque chose de grand.

ROLLER.

Hé bien, oui, tu as raison, c'est cela que nous serions... Mais ce que tu veux risquer nous tirera-t-il de cette maudite position? dis donc?

SPIEGELBERG, avec un rire dédaigneux.

Pauvre hère! vous tirer de cette position? ah! ah!... vous tirer de cette position! Ta petite cervelle ne s'élève pas au-dessus de cela? et sur cela tu ramènes ta bête à l'écurie? Spiegelberg serait un misérable drôle s'il se mettait en train pour si peu. Je ferai de vous, te dis-je, des héros, des barons, des princes, des dieux!

RAZMANN.

C'est bien des choses d'un coup! Mais ce sera peut-être quelque entreprise de casse-cou, et il en coûtera au moins la tête.

SPIEGELBERG.

Elle ne demande que du courage; car pour ce qui exige de l'esprit, je m'en charge entièrement. Du courage, dis-je, Schweizer! du courage, Roller! Grimm, Razmann, Schufterle, du courage!

SCHWEIZER.

Du courage? S'il ne faut que cela, j'en ai assez pour traverser l'enfer les pieds nus.

SCHUFTERLE.

Du courage? J'en ai assez pour me battre avec le diable en personne, et lui disputer un pendu sur une potence.

SPIEGELBERG.

Voilà qui me plaît! Si vous avez du courage, que l'un de vous s'avance et dise : J'ai encore quelque chose à perdre, et je n'ai pas tout à gagner!...

SCHWARZ.

Ah! vraiment, j'aurais bien des choses à perdre, si je perdais tout ce qui me reste à gagner.

RAZMANN.

Oui, de par le diable; et je gagnerais bien des choses, si je gagnais tout ce que je n'ai pas à perdre.

SCHUFTERLE.

Si je perdais ce que j'ai sur le corps, et que j'ai eu à crédit, demain matin il ne me resterait rien à perdre.

SPIEGELBERG.

Ainsi donc (il se place au milieu d'eux et leur dit en les conjurant) si une goutte de sang allemand coule encore dans vos veines... venez! nous irons nous établir dans les forêts de la Bohême; là, nous rassemblerons une bande de brigands, et.... Vous me regardez tout ébahis.... Votre petit courage est-il déjà confondu?

ROLLER.

Tu ne serais pas le premier fripon qui aurait regardé par-delà la potence; et pourtant... ne nous resterait-il pas encore quelque parti à prendre?

SPIEGELBERG.

Un parti à prendre? Comment, vous n'avez rien à choisir : voulez-vous être mis dans la prison pour dettes, et y gémir jusqu'au jour de la trompette du jugement? Voulez-vous péniblement gagner un morceau de pain sec avec la pelle et la pioche? Voulez-vous, chanteurs ambulans, obtenir quelque maigre aumône jetée par la fenêtre? — Voulez-vous vous engager à porter le havresac? — Et c'est encore une question si l'on aura confiance en votre bonne mine, ... et faire d'avance votre purgatoire sous les ordres d'un caporal de mauvaise humeur, et vous promener tambour battant, tandis qu'on frappera la mesure sur vos épaules; ou bien traîner après vous, dans le paradis des galères, toute la forge de Vulcain? Voilà ce que vous avez à choisir; vous avez

sous les yeux tout ce que vous pouvez choisir.

ROLLER.

Spiegelberg n'a pas tort. J'ai aussi déja combiné mes projets; mais ils ont fini par aboutir à un seul. Ce serait, selon moi, de nous asseoir devant une table pour y griffonner un almanach, un journal ou quelque chose de semblable, et de faire de la critique, moyennant quelques sous, comme c'est à présent la mode.

SCHUFTERLE.

Au diable! votre projet se rapproche du mien: je pensais, à part moi, que nous devrions nous faire piétistes, et donner des leçons d'édification à tant par semaine.

GRIMM.

C'est cela même; et si cela ne réussit pas, athées! Nous ferons la barbe aux quatre évangélistes; notre livre serait brûlé par la main du bourreau, et cela irait à ravir.

RAZMANN.

Et si nous entrions en campagne contre quelque maladie un peu répandue? — J'ai connu un docteur qui s'était bâti une belle maison rien qu'avec du mercure, comme on l'écrivit en épigramme sur sa porte.

SCHWEIZER se lève, et tend la main à Spiegelberg.

Maurice, tu es un grand homme.... ou plutôt c'est un porc aveugle qui a trouvé du gland.

SCHWARZ.

Ah! les beaux plans! les honnêtes métiers! comme les beaux esprits se rencontrent! Il manque encore de se faire femme et entreteneuse.

SPIEGELBERG.

Folies! folies! Et qui empêche que vous ne puissiez être tout cela en une seule personne? Mon plan vous poussera toujours à ce qu'il y a de plus haut, et vous aurez de plus la gloire et l'immortalité! Voyez, pauvres gens! on doit porter sa vue plus loin! il faut songer à la renommée, à ce doux sentiment de l'immortalité.

ROLLER.

Et, là haut, se trouver sur la liste des honnêtes gens! Tu es un maître orateur, Spiegelberg, quand il s'agit de faire d'un honnête homme un coquin.... Mais dites-moi donc, vous autres, qu'est devenu Moor?

SPIEGELBERG.

Honnête, dis-tu? penses-tu que tu serais alors moins honnête que tu ne l'es à présent? Débarrasser de riches avares d'un tiers des soucis qui troublent leur doux sommeil; remettre en circulation l'or enfoui; rétablir l'équilibre des fortunes; en un mot, faire renaître l'âge d'or; épargner à la bonté de Dieu de tristes fléaux, comme la guerre, la peste, la disette et les médecins. — Vois-tu, tout cela c'est être honnête, c'est être un digne instrument dans les mains de la Provi-

dence.... A chaque repas que l'on fait, on peut avoir cette pensée flatteuse : je l'ai gagné par mes ruses, par mon courage de lion, par mes veilles.... On est respecté des grands et des petits.

ROLLER.

Et à la fin, être élevé vers le ciel en personne naturelle; y braver les vents et les tempêtes; y braver la dent vorace du vieux Saturne; planer au-dessous du soleil, de la lune et des étoiles; recevoir les hommages même des oiseaux du ciel, qui, attirés par un noble appétit, viendront vous donner un divin concert; assister au sanhédrin des anges au pied fourchu!... et, pendant que les monarques et les potentats sont dévorés de la pourriture et des vers, avoir l'honneur de recevoir les visites du royal oiseau de Jupiter!... Maurice! Maurice! Maurice! prends garde! prends garde à la maison aux trois piliers!

SPIEGELBERG.

Et cela t'épouvante, cœur de lièvre? Combien de génies universels qui auraient pu réformer le monde ont pourri à la voirie! Et ne parle-t-on pas d'eux pendant cent ans, pendant mille ans, tandis que tant de rois et d'électeurs seraient omis dans l'histoire, si leur historien n'avait pas frémi à l'idée de laisser un blanc dans la ligne de la succession, et s'il ne grossissait pas ainsi son livre de quelques pages in-octavo que le libraire lui paie à beaux deniers comptans?... Et quand le voya-

geur te verra ainsi flotter au gré du vent : Celui-là n'avait pas de l'eau dans la cervelle, dira-t-il en sa barbe; et il soupirera sur la misère des temps.

SCHWEIZER, lui frappant sur l'épaule.

En maître, Spiegelberg, en maître! Par tous les diables! ce qu'il dit vous saisit et vous ensorcèle!

SCHWARZ.

Et que cela s'appelle du déshonneur !... Au pis aller, ne peut-on pas porter toujours sur soi, en cas d'accident, une petite poudre qui conduit un homme tout doucement à l'Achéron, où l'on n'entend plus chanter aucun coq? Oui, frère Maurice, ton projet est bon : je suis de ta religion.

SCHUFTERLE.

Tonnerre! c'est la mienne aussi. Spiegelberg, tu m'as gagné.

RAZMANN.

Tu as, comme un autre Orphée, endormi les aboiemens de ma conscience. Prends-moi tout entier, tel que je suis.

GRIMM.

Si omnes consentiunt, ego non dissentio. Remarquez bien, pas de virgule après *non!*... J'ai mis ma tête en adjudication : les piétistes, le mercure, la critique, les fripons; celui qui m'a offert le plus m'a eu. Prends cette main, Maurice!

ROLLER.

Et toi aussi, Schweizer. (Il tend la main à Spiegelberg.) Alors, j'engage aussi mon âme au diable.

SPIEGELBERG.

Et ton nom à la gloire! qu'importe où s'en ira l'âme! Nous enverrons au-devant de nous une telle quantité de courriers annoncer notre arrivée aux enfers, que Satan fera sa toilette des dimanches, qu'il secouera la suie qui couvre son front depuis mille ans, et que nous verrons des myriades de têtes encornées s'avancer hors de la vapeur du soufre des cheminées pour regarder notre entrée... Camarades! (Il saute de joie.) allons, camarades! rien dans le monde vaut-il cette ivresse et ces transports? Venez, camarades.

ROLLER.

Doucement donc! doucement! Il faut que l'animal ait une tête, enfans!

SPIEGELBERG, avec amertume.

Que dit ce traînard? La tête n'y était-elle pas avant que les membres fussent réunis? Suivez-moi, camarades.

ROLLER.

Doucement, vous dis-je; la liberté même doit avoir des chefs : sans chefs, Rome et Sparte auraient succombé.

SPIEGELBERG, avec souplesse.

Oui, arrêtez : Roller a raison; et il faut que ce

soit une forte tête, entendez-vous? une tête politique et habile. Oui, quand je pense ce que vous étiez il y a une heure, et ce que vous êtes maintenant... ce que vous êtes devenus par une seule pensée heureuse... Oui, sans doute, sans doute, vous devez avoir un chef; et celui qui a pu concevoir une telle pensée, dites, ne doit-il pas avoir une forte tête, une tête politique?

ROLLER.

Si l'on pouvait espérer... si l'on pouvait songer... mais je crains qu'il ne le veuille pas.

SPIEGELBERG.

Pourquoi pas? vous prononcez cela bien vite, ami. Il est pénible de diriger un vaisseau luttant contre les vents; il est pénible de porter le poids d'une couronne. Cependant il ne faut pas désespérer, Roller; peut-être qu'il le voudra bien.

ROLLER.

Et tout ceci s'en ira à vau-l'eau s'il ne veut pas: sans Moor, nous serons un corps sans âme.

SPIEGELBERG *se détourne avec humeur.*

L'imbécile!

MOOR. *Il entre dans une agitation farouche, se promène à grands pas dans la chambre, se parlant à lui-même.*

Hommes, hommes! race fausse et hypocrite! couvée de crocodiles! vos yeux fondent en pleurs, vos cœurs sont de fer; le baiser sur les lèvres, des glaives dans le cœur! Les lions et les léo-

pards nourrissent leurs petits, le corbeau apporte des cadavres à ses petits, et lui... lui... J'avais appris à souffrir la méchanceté, je pouvais sourire quand mon plus mortel ennemi s'abreuvait de mon sang; mais quand le lien du sang n'est plus qu'un piége, quand l'amitié paternelle n'est plus qu'une mégère, oh! alors je me sens en feu. C'en est fait de ma courageuse patience! il devient un farouche tigre, cet agneau soumis! et chaque fibre est tendue pour le désespoir et la destruction.

ROLLER.

Ecoute, Moor! qu'en penses-tu? la vie de brigand n'est-elle pas meilleure que le pain et l'eau dans le cachot souterrain de la tour?

MOOR.

Pourquoi mon âme n'anime-t-elle pas un tigre, qui de sa morsure furieuse déchire la chair humaine? Est-ce donc là la foi paternelle? Est-ce là amour pour amour? Je voudrais être un ours, et animer tous les ours du Nord contre cette race cruelle.... Le repentir, et point le pardon! Oh! si je pouvais empoisonner l'Océan pour leur faire boire la mort dans toutes les sources! la confiance, la plus entière confiance, et point de pardon!

ROLLER.

Écoute donc, Moor, ce que je veux te dire.

MOOR.

C'est incroyable; c'est un rêve, une illusion....

Une prière si touchante, une peinture si vive de ma misère, un tel épanchement de repentir.... Les bêtes féroces auraient été émues de pitié! les pierres en auraient versé des larmes, et cependant.... on croirait que c'est une odieuse pasquinade contre le genre humain si je voulais raconter.... et cependant, cependant.... Oh! si je pouvais faire retentir la trompette de la révolte dans la nature entière, et ameuter l'air, la terre et la mer contre cette race d'hyènes!

ROLLER.

Écoute donc, écoute. Ta fureur t'empêche d'entendre.

MOOR.

Loin, loin de moi! ton nom n'est-il pas homme? n'est-ce pas la femme qui t'a enfanté?.... Loin de mes yeux, visage humain!.... je l'ai si indiciblement aimé! aucun fils n'aima jamais ainsi! j'aurais donné mille vies pour lui. (*Frappant du pied, et écumant de rage.*) Ah! qui mettrait maintenant un glaive en ma main, pour faire une plaie dévorante à cette race de vipères! Ah! qui pourrait me dire où il faut la frapper au cœur pour la détruire, pour l'anéantir.... Ah! celui-là serait mon ami, mon ange, mon Dieu. — Je voudrais l'adorer.

ROLLER.

Eh bien, nous serons cet ami, laisse-nous seulement te parler.

SCHWARZ.

Viens avec nous dans les forêts de la Bohême! nous voulons y rassembler une bande de brigands, et tu seras.... (Moor le regarde fixement.) tu seras notre capitaine! tu dois être notre capitaine!

SPIEGELBERG, se jetant sur une chaise.

Serviles poltrons!

MOOR.

Qui t'a soufflé cette parole? Écoute, camarade! (Il saisit Roller avec force.) Tu n'as pu la tirer de ton âme d'homme? Qui t'a soufflé cette parole? Oui, par la mort aux mille bras! nous le voulons, nous le ferons! Cette pensée mérite l'apothéose. Brigands et meurtriers! Aussi vrai que j'ai une âme, je suis votre capitaine.

TOUS, à grands cris.

Vive le capitaine!

SPIEGELBERG, à part.

Jusqu'à ce que je m'en mêle.

MOOR.

Eh bien, le bandeau tombe de mes yeux! Que j'étais fou de vouloir me remettre en cage!... Mon génie a soif de l'action; ma poitrine veut respirer en liberté... Meurtriers et brigands!... Avec cette parole, je foule les lois à mes pieds... Les hommes m'ont dérobé l'humanité, quand j'en appelais à l'humanité. Eh bien! loin de moi toute sympathie, tout ménagement humain!.... Je n'ai plus de père, je n'ai plus d'amour, et le sang et la

mort m'apprendront à oublier que quelque chose m'ait jamais été cher ! Venez ! venez !.... Ah ! je veux me donner une terrible distraction.... C'est fait, je suis votre capitaine ! et bonheur à celui d'entre vous qui se montrera le plus habile, qui sera le plus farouche incendiaire, le plus cruel assassin ; car, je vous le dis, il sera royalement récompensé.... Rangez-vous tous autour de moi ! et jurez-moi fidélité et obéissance jusqu'à la mort !... Jurez-le moi sur cette main virile.

TOUS, *lui donnant la main.*

Nous te jurons fidélité et obéissance jusqu'à la mort !

MOOR.

Bien, et sur ces viriles mains, je vous jure ici d'être jusqu'à la mort votre fidèle et ferme capitaine ! Ce bras fera sur-le-champ un cadavre du premier qui hésitera, qui doutera, qui reculera ! et qu'autant m'en soit fait par le premier d'entre vous si je romps mon serment ! Êtes-vous contens ?

(Spiegelberg se promène à grands pas avec colère.)

TOUS, *jetant leur chapeau en l'air.*

Nous sommes contens !

MOOR.

Eh bien donc, marchons ! Ne craignez ni la mort, ni le danger, car une invincible fatalité nous conduit ! Chacun doit attendre enfin son jour, que ce soit sur les coussins d'un mol édre-

don, dans la rude mêlée des batailles, ou en plein air, sur la potence ou la roue. Nous aurons l'une de ces destinées!

(Ils sortent.)

SPIEGELBERG le suivant des yeux, et après un moment de silence.

Il y a omission dans ta liste. Tu as oublié le poison.

(Il sort.)

SCÈNE III.

L'appartement d'Amélie dans le château de Moor.

FRANÇOIS, AMÉLIE.

FRANÇOIS.

Tu détournes les yeux, Amélie? Ai-je moins de droits que celui qu'a maudit son père?

AMÉLIE.

Laisse-moi!.. Ah! ce père tendre et sensible, qui a livré son fils à des monstres, à des loups dévorans! Il est ici à s'abreuver doucement des vins les plus précieux; il repose ses membres débiles sur des coussins de duvet, tandis que son magnanime et noble fils manque de tout.... Rougissez, inhumains! rougissez, âmes de serpent, honte de l'humanité! son fils unique!

FRANÇOIS.

Je pensais qu'il en avait deux.

AMÉLIE.

Oui, il méritait d'avoir deux fils tels que toi.

Sur son lit de mort, il étendra vainement ses mains desséchées vers son Charles, et les retirera en frémissant, quand il aura touché la main de glace de François..... Ah! il est doux, il est précieux d'être maudit par le père de François! parle, François, âme paternelle! que faudrait-il faire pour avoir sa malédiction?

FRANÇOIS.

Tu es trop exaltée, chère amie; tu es à plaindre.

AMÉLIE.

Ah! je t'en prie..... plains-tu ton frère?.... Non, inhumain, tu le hais! tu me hais donc aussi.

FRANÇOIS.

Je t'aime comme moi-même, Amélie!

AMÉLIE.

Si tu m'aimes, peux-tu me refuser une prière?

FRANÇOIS.

Aucune, aucune, à moins que tu ne demandes plus que ma vie.

AMÉLIE.

Oh! s'il est ainsi, c'est une grâce qui t'est facile, que tu m'accorderas volontiers. (*Avec fierté.*) Veux-tu me haïr? je rougirais de honte si, lorsque je pense à Charles, je pouvais croire que tu ne me hais pas. Tu me le promets, n'est-ce pas?.... A présent, va-t'en, je veux être seule.

FRANÇOIS.

Aimable rêveuse! combien j'admire ce cœur

plein d'un doux amour! Là, ton Charles commande comme un dieu dans son temple. Il est devant tes yeux, quand tu veilles; il règne sur tes songes; toute la création te paraît confondue en un seul être, un seul y brille pour toi, un seul y fait entendre sa voix.

AMÉLIE, *émue.*

Oui. Il est vrai! je l'avoue! pour vous braver, barbares, je l'avouerai devant le monde entier..... Je l'aime!

FRANÇOIS.

Inhumain, barbare, de reconnaître de la sorte un tel amour! de l'oublier....

AMÉLIE, *vivement.*

Quoi! m'oublier?

FRANÇOIS.

N'avais-tu pas mis un anneau à son doigt, un anneau de diamans, gage de ta fidélité? sans doute il est difficile à un jeune homme de résister aux attraits d'une courtisane! Qui pourra le blâmer, s'il ne lui restait plus autre chose à donner?.... et puis ne l'a-t-elle pas payé avec usure par ses amoureuses caresses, par ses embrassemens?

AMÉLIE, *irritée.*

Mon anneau à une courtisane?

FRANÇOIS.

Fi! fi! c'est une infamie! et encore s'il n'y avait que cela! Un anneau, quelque précieux qu'il soit, peut toujours être retiré des mains des juifs. —

Peut-être que la façon ne lui en plaisait pas, et qu'il l'aura changé pour un autre?

AMÉLIE, *vivement.*

Mon anneau.... mais c'est mon anneau!

FRANÇOIS.

Ce n'en est pas un autre, Amélie.... Ah! un tel joyau à mon doigt..... venant d'Amélie..... la mort ne l'en eût pas arraché.... n'est-ce pas, Amélie? Ce n'est pas le prix du diamant, ce n'est pas l'art du joaillier... c'est l'amour qui lui donne sa valeur... Tu pleures, chère enfant?.... Malheur à celui qui arrache de précieuses larmes à des yeux célestes... Hélas! si tu savais tout, si tu le voyais lui-même, si tu le voyais sous sa forme actuelle!

AMÉLIE.

Monstre! comment? sous quelle forme?

FRANÇOIS.

Tais-toi, tais-toi, chère fille, ne m'interroge pas. (*A part, mais assez haut pour être entendu.*) Si, du moins, le vice rebutant avait un voile pour se cacher à la lumière du jour! mais l'aspect de ses paupières jaunes et plombées est épouvantable..... il se révèle par un visage abattu et cadavéreux, que percent des os saillans et hideux. Sa voix est à moitié éteinte et mal assurée; il se montre comme un squelette horrible, chancelant et convulsif. La moelle de ses os est desséchée; il a

perdu la mâle vigueur de la jeunesse.... Ah fi! quel dégoût! son nez, ses yeux, ses oreilles tombent en lambeaux.... Tu as vu ce misérable, Amélie, qui, dans notre hôpital, a exhalé son dernier soupir; la pudeur détournait de lui tes yeux épouvantés. Tu te récriais sur ce malheureux! rappelle toute son image en ta mémoire, et Charles est devant toi........ ses baisers sont empestés, ses lèvres empoisonneraient les tiennes.

AMÉLIE, le repoussant.

Ah! calomniateur éhonté!

FRANÇOIS.

Tu as horreur d'un tel Charles? cette seule peinture te dégoûte! Hé bien! va jouir de sa vue; va regarder ton Charles lui-même, ton beau, ton angélique, ton divin Charles! va t'abreuver de son souffle embaumé, et plonge-toi dans les parfums d'ambroisie qu'exhalent ses lèvres! rien que la respiration de sa bouche te jettera dans ce sombre et mortel vertige que produit l'odeur des cadavres corrompus, ou l'aspect d'un champ de bataille couvert de morts. (Amélie détourne le visage.) Quels transports d'amour! quelle volupté dans ces embrassemens!.... Mais n'est-il pas injuste de condamner un homme à cause de son apparence maladive? Une âme grande et digne d'amour ne peut-elle pas briller dans le plus misérable et le plus difforme

Ésope, comme un diamant brille en un bourbier, (avec un rire méchant) et l'amour sur des lèvres décolorées?..... Sans doute; mais lorsque le vice a aussi détruit la force du caractère, lorsqu'avec la chasteté, la vertu a aussi disparu, lorsque l'odeur s'est évaporée de la rose flétrie, lorsque l'âme est devenue difforme comme le corps.....

AMÉLIE, avec un mouvement de joie.

Ah! Charles! maintenant je te reconnais! tu es encore le même, entièrement le même! tout cela est mensonge..... Ne sais-tu pas, misérable, qu'il est impossible que Charles ressemble à ce tableau? (François reste un moment pensif, puis se retourne tout à coup pour sortir.) Où vas-tu si vite? recules-tu devant ta propre infamie?

FRANÇOIS, se cachant le visage.

Laisse-moi! laisse-moi!.... que je donne un libre cours à mes larmes.... Père tyrannique, qui livre le meilleur de tes fils à la détresse.... à l'opprobre qui l'environne!.... Laisse-moi, Amélie, je veux tomber à ses pieds, je veux le conjurer à genoux de reporter sur moi la malédiction qu'il a proférée.... de me déshériter.... de prendre.... mon sang.... ma vie.... tout.....

AMÉLIE se jette à son cou.

Frère de mon Charles, bon, aimable François!

FRANÇOIS.

O Amélie! combien je t'aime pour cette iné-

branlable fidélité gardée à mon frère.... Pardonne-moi d'avoir osé mettre ton amour à cette rude épreuve.... Que tu as bien répondu à mes vœux! Ces larmes, ces soupirs, ce céleste courroux !..... Moi aussi, moi aussi.... Nos âmes étaient si bien en harmonie!

AMÉLIE.

Oh non! cela n'a jamais été ainsi.

FRANÇOIS.

Hélas! nous étions si bien en harmonie, qu'il me semblait toujours que nous étions jumeaux! Et n'était cette malheureuse différence extérieure, où Charles sans doute avait tout l'avantage, on aurait pu dix fois nous prendre l'un pour l'autre. Tu es, me disais-je souvent à moi-même, tu es un autre Charles, tu es son portrait, son écho!

AMÉLIE, secouant la tête.

Non, non, par la chaste lumière du jour! tu n'as pas une fibre de lui, pas une étincelle de sa sensibilité.

FRANÇOIS.

Nous étions si semblables par tous nos penchans! La rose était sa fleur favorite; et quelle fleur me parut jamais au-dessus de la rose? Il aimait indiciblement la musique; et vous en êtes témoin, étoiles du ciel, que de fois vous m'avez vu, durant le profond silence des nuits, promener mes doigts sur un clavier, tandis

qu'autour de moi tout était enseveli dans l'ombre et le sommeil.... Et comment pourrais-tu encore douter, Amélie, que notre amour...... (Amélie le regarde avec étonnement.) C'était durant une soirée calme et sereine, la dernière avant son départ pour Leipsick, qu'il m'emmena sous ce berceau où si souvent vous vous étiez assis ensemble dans vos rêveries d'amour...... Nous demeurâmes longtemps en silence.... Enfin, il me prit la main, et me parla d'une voix douce et en pleurant : Je quitte Amélie, et je ne sais pas, dit-il..... mais j'ai le pressentiment que c'est pour toujours..... Ne l'abandonne pas, mon frère !..... sois son ami..... son Charles.... si Charles..... ne devait..... jamais revenir.... (Il se jette à genoux devant elle, et lui baise la main avec transport.) Ah ! jamais, jamais il ne reviendra, et je le lui avais promis par un serment sacré !

AMÉLIE, se reculé tout à coup.

Traître ! ah ! je te reconnais ! sous ce même berceau, il me conjura de n'écouter aucun autre amour, même après sa mort ; regarde combien tu es impie, abominable.... fuis de mes yeux.

FRANÇOIS.

Tu ne me connais pas, Amélie, non, tu ne me connais pas !

AMÉLIE.

Oh ! je te connais de ce moment, je te connais bien.... et tu prétends lui ressembler ? de-

vant toi, il a pleuré sur moi? devant toi! il aurait plutôt inscrit mon nom sur un pilori. Fuis de mes yeux!

FRANÇOIS.

Tu m'offenses.

AMÉLIE.

Fuis, te dis-je, tu m'as dérobé une heure précieuse, qu'elle te soit reprise sur ta vie.

FRANÇOIS.

Tu me hais.

AMÉLIE.

Je te méprise; va.

FRANÇOIS, frappant du pied.

Attends, et tu auras à trembler devant moi! me sacrifier ainsi à un mendiant!

(Il sort en fureur.)

AMÉLIE.

Va-t'en, misérable.... Maintenant je suis avec Charles.... Un mendiant, dit-il! le monde est donc renversé: les mendians sont des rois, et les rois sont des mendians! je n'échangerais pas les haillons qu'il porte contre la pourpre des souverains... Le regard avec lequel il mendie doit être un noble, un royal regard; un regard qui anéantit la magnificence, la pompe, le triomphe des riches et des grands de la terre. (Elle arrache son collier de perles.) Tombe dans la poussière, éclatante parure! Portez de l'or, de l'argent, des joyaux, vous autres riches et grands de la terre! gorgez-vous

de splendides repas! reposez vos membres sur un voluptueux duvet! mais moi, Charles, Charles, je serai digne de toi.

(Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même lieu.

SCÈNE I.

FRANÇOIS DE MOOR *pensif dans une chambre.*

Le temps me dure trop... le docteur prétend bien que les forces diminuent... la vie d'un vieillard est une éternité... et maintenant ma route est libre et frayée jusqu'à cet amas fâcheux et tenace de molécules vivantes, qui, semblables aux dragons enchantés des contes de fées, me ferme le chemin, et m'empêche d'arriver à mon trésor enfoui.

Mes projets doivent-ils donc se courber sous le joug de fer de cet obstacle mécanique? l'essor de mon génie doit-il être enchaîné à cette marche de la matière, qui n'avance qu'à pas de tortue? souffler une lampe qui consume péniblement sa dernière goutte d'huile... ce n'est pourtant que

cela; et cependant, par respect humain, je ne voudrais pas avoir fait cela, je ne voudrais pas qu'il fût tué, mais qu'il cessât de vivre. Je voudrais opérer comme un habile médecin, mais au rebours; je voudrais m'opposer à l'action salutaire de la nature, au lieu de l'aider dans sa marche; et puisque nous pouvons réellement prolonger les conditions d'où résulte la vie, pourquoi ne pourrions-nous pas les abréger?

Des philosophes et des médecins m'ont enseigné comment les impulsions de l'esprit sont en harmonie avec les mouvemens de la machine. Les sensations douloureuses sont toujours accompagnées d'une dissonance dans les vibrations mécaniques; les souffrances morales dérangent les forces vitales; l'âme accablée écrase sa propre enveloppe. Hé bien donc... celui qui saurait ouvrir cette route nouvelle à la mort, pour s'introduire dans la forteresse de la vie, qui détruirait le corps par l'âme... Ah! ce serait une œuvre originale! Celui qui la mènerait à bien! ce serait une œuvre incomparable!... songe à cela, Moor! ce serait un art digne de t'avoir pour inventeur. On a poussé l'empoisonnement presque au rang des sciences exactes. La nature a été contrainte, à force d'expériences, de laisser connaître ses bornes; de telle sorte qu'on peut calculer une année d'avance les battemens du cœur, et dire aux pulsations de l'artère: Vous irez jusque-là, et

pas plus loin[1]! Et pourquoi ne pas tenter ce nouvel essor?

Par où vais-je commencer l'entreprise de rompre cette douce et paisible union de l'âme avec le corps? quelles espèces de sensations dois-je préférer? quelles sont celles dont l'action est la plus contraire, la plus nuisible à la substance de la vie? La colère?... ce loup dévorant est trop tôt rassasié... L'inquiétude? ce ver ronge trop lentement à mon gré. Le chagrin? ce serpent se traîne trop doucement pour moi. La crainte? l'espérance s'oppose à ses atteintes. Eh quoi! sont-ce là tous les bourreaux de l'homme? l'arsenal de la mort est-il sitôt épuisé? (Il réfléchit.) L'effroi! quelle est sa puissance? (Avec transport.) Comment? hé bien! quoi? Non!... non!... et que peuvent la raison et la religion contre les étreintes glacées de ce géant?... et cependant... s'il résistait encore à cet assaut? s'il... Oh! alors, viens à mon secours, affliction! et toi, repentir, infernale Euménide, reptile dévorant, qui rumines long-temps ta nourriture, qui te repais de tes propres déjections, qui produis éternellement un poison que tu bois éternellement! et toi, remords aboyant,

[1] Une femme, à Paris, avait poussé cela si loin, après une série de recherches bien faites, qu'elle pouvait, avec une assez grande exactitude, annoncer d'avance le jour de la mort. Fi de nos médecins! leur science du pronostic pâlit devant cette femme.

qui dévastes ta propre demeure, et déchires ta propre mère. Venez aussi à mon aide, vous, divinités bienfaisantes, vous semblables aux grâces! toi, déesse au doux sourire, déesse du passé! et toi, déesse couronnée de fleurs, déesse de l'avenir, qui tiens la corne d'abondance! venez, montrez-lui, dans votre miroir, les joies du ciel, et puis que votre vol fugitif échappe à ses bras empressés... Ainsi, d'attaque en attaque, d'assaut en assaut, j'assiégerai sa vie fragile, jusqu'à ce qu'enfin arrive la dernière des furies... le désespoir! Triomphe! C'est un plan complet... il n'en est pas de plus artistement, de plus puissamment conçu; il est immanquable, sans danger, car (d'un ton railleur) le scalpel de la dissection n'aura à découvrir ni une blessure ni une trace de poison corrosif.

Hé bien donc!... (Herrmann entre.) Ha! *Deus ex machinâ!* Herrmann!

HERRMANN.

Prêt à vous servir, mon jeune seigneur.

FRANÇOIS, lui prenant la main.

Tu n'obligeras pas un ingrat.

HERRMANN.

J'en ai des preuves.

FRANÇOIS.

Tu en auras bientôt d'autres... bientôt, Herrmann... J'ai quelque chose à te dire, Herrmann.

HERRMANN.

Je suis tout oreille.

FRANÇOIS.

Je te connais; tu es un drôle déterminé. — Un cœur de soldat. — Du courage jusqu'aux ongles. — Mon père t'a offensé, Herrmann!

HERRMANN.

Le diable m'emporte si je l'oublie jamais.

FRANÇOIS.

C'est parler en homme! la vengeance sied bien à une âme virile. Tu me plais, Herrmann. Prends cette bourse, Herrmann. Elle serait plus lourde si j'étais seigneur ici.

HERRMANN.

C'est ce que j'ai toujours souhaité; je vous remercie, mon jeune seigneur.

FRANÇOIS.

Réellement, Herrmann? tu souhaites réellement que je sois seigneur? mais mon père a la vie dure, et je suis le plus jeune de ses fils.

HERRMANN.

Je voudrais que vous fussiez l'aîné, et que votre père eût la santé d'une jeune fille en consomption.

FRANÇOIS.

Ah! comme ce fils aîné-là te récompenserait! comme il te tirerait de cette ignoble poussière qui convient si mal à ton esprit et à ta noblesse!

Alors, tel que te voilà, tu serais couvert d'or, et tu courrais les rues à quatre chevaux. Voilà comme tu serais, assurément! Mais j'oubliais ce que j'avais à te dire... As-tu déjà oublié mademoiselle d'Édelreich, Herrmann?

HERRMANN.

Mille tonnerres! que me rappelez-vous là!

FRANÇOIS.

Mon frère te l'a soufflée.

HERRMANN.

Il aura à s'en repentir.

FRANÇOIS.

Elle te força à renoncer à sa recherche... Je crois que lui te jeta au bas de l'escalier.

HERRMANN.

Et moi, je le pousserai dans l'enfer.

FRANÇOIS.

Il disait que, d'après le bruit commun, ton père ne pouvait jamais te regarder sans se frapper la poitrine, et dire avec un soupir: Mon Dieu, prenez pitié de moi, pauvre pécheur.

HERRMANN, impétueusement.

Tonnerre et éclairs, finissez!

FRANÇOIS.

Il te conseilla de mettre à l'encan tes lettres de noblesse, pour faire rapiécer tes bas.

HERRMANN.

Par tous les diables, je lui arracherai les yeux avec mes ongles.

FRANÇOIS.

Comment, tu fais le mauvais? comment, tu t'emportes contre lui? Quel mal peux-tu lui faire? Que peut le rat contre le lion? ta colère lui rendrait seulement son triomphe plus doux. Tu ne peux rien faire que grincer des dents, et passer ta colère sur un morceau de pain sec.

HERRMANN, frappant du pied.

Je veux le mettre en poudre.

FRANÇOIS, lui frappant sur l'épaule.

Fi, Herrmann! tu es gentilhomme! tu ne dois pas endurer un affront. Tu ne dois pas te laisser enlever la demoiselle. Pour rien dans le monde, tu ne dois le souffrir, Herrmann! tonnerre et tempête! j'en viendrais aux dernières extrémités, si j'étais à ta place.

HERRMANN.

Je n'aurai pas de repos que je ne l'aie mis sous mes pieds.

FRANÇOIS.

Pas tant de colère, Herrmann. Allons, approche, tu auras Amélie.

HERRMANN.

Il le faut, en dépit de l'enfer! il me la faut.

FRANÇOIS.

Tu l'auras, te dis-je, et de ma main. Approche,

te dis-je... Tu ne sais peut-être pas que Charles est comme déshérité.

HERRMANN, approchant.

C'est inconcevable. Voilà le premier mot qui m'en arrive.

FRANÇOIS.

Calme-toi, et écoute! tu en sauras une autre fois davantage... Oui, te dis-je, depuis onze mois il est comme banni; mais le vieillard se repent déjà du pas trop précipité que (il sourit), je m'en flatte, il n'a pas fait de lui-même. Aussi Édelreich le poursuit chaque jour de ses reproches et de ses plaintes. Tôt ou tard il le fera chercher aux quatre coins du monde, et si on le trouve, alors, Herrmann, bonsoir. Tu pourras, en toute humilité, escorter son carrosse, quand il ira à l'église pour le mariage.

HERRMANN.

Je l'égorgerai devant l'autel.

FRANÇOIS.

Le père lui cédera bientôt la seigneurie et vivra en repos dans ses châteaux. L'orgueilleux portera la tête haute; il tiendra les rênes du pouvoir, et se moquera de son envieux ennemi... Et moi, qui voulais faire de toi un homme riche et important, moi-même, Herrmann, je m'inclinerai profondément devant le seuil de sa porte.

HERRMANN, avec chaleur.

Non, aussi vrai que je m'appelle Herrmann,

cela ne sera pas! tant qu'une étincelle de bon sens restera dans mon cerveau, cela ne sera pas!

FRANÇOIS.

L'empêcheras-tu? Toi aussi, mon cher Herrmann, il te mènera à la baguette; il te crachera au visage, quand il te rencontrera dans la rue, et malheur à toi si tu hausses les épaules ou si ta bouche murmure... Vois-tu, c'est là où en est ton mariage avec Amélie, où en sont tes projets, où en sont tes espérances.

HERRMANN.

Dites-moi, que faut-il faire?

FRANÇOIS.

Écoute-moi donc, Herrmann; tu vois que je prends ton destin à cœur, comme un sincère ami... va... déguise-toi... rends-toi entièrement méconnaissable, fais-toi annoncer chez le vieillard, raconte que tu viens tout droit de la Bohême, que tu étais avec mon frère à la bataille devant Prague, et que tu lui as vu rendre l'âme sur le champ de bataille.

HERRMANN.

Me croira-t-on?

FRANÇOIS.

Ho, ho! pour cela je m'en charge. Prends ce paquet; tu y trouveras ta commission expliquée fort au long, et des renseignemens qui persuaderaient le doute en personne... Maintenant occupe-

toi seulement de sortir sans être vu; passe par la porte de derrière de la cour, et de là saute par-dessus le mur du jardin : la catastrophe de cette tragi-comédie me regarde.

HERRMANN.

Et alors on dira : *Vivat* le nouveau seigneur, François de Moor!

FRANÇOIS, lui donnant un petit coup sur la joue.

Comme tu es fin!... Vois-tu, de cette manière nous atteindrons notre but à la fois et bientôt. Amélie renonce à ses espérances sur lui; le vieillard se reproche la mort de son fils, et... il devient malade... Un bâtiment qui s'écroule n'a pas besoin d'un tremblement de terre pour tomber en ruine... il ne survivra pas à cette nouvelle... alors je suis son fils unique... Amélie a perdu ses protecteurs, elle est à la merci de ma volonté; et tu peux facilement penser... Bref, tout va à souhait... mais il ne faut pas reprendre ta parole.

HERRMANN.

Que dites-vous? (Gaiement.) La balle rebrousserait plutôt chemin pour rentrer dans le canon du fusil. Comptez sur moi; laissez-moi seulement faire... Adieu.

FRANÇOIS lui crie pendant qu'il s'en va.

Tu en recueilleras le fruit, cher Herrmann. (Seul.) Le bœuf conduit le blé à la grange, et il

faut bien qu'il se contente de foin seulement. Que faut-il pour toi? une fille d'auberge, et jamais une Amélie.

(Il sort.)

SCÈNE II.

La chambre à coucher du vieux Moor.

LE VIEUX MOOR endormi dans un fauteuil; AMÉLIE.

AMÉLIE, marchant doucement et avec précaution.

Doucement, doucement; il sommeille. (Elle s'arrête devant lui.) Quelle belle, quelle respectable figure!... respectable, comme on représente les saints... Non, je ne puis te faire des reproches; je ne puis faire de reproches à ces cheveux blancs! dors doucement, réveille-toi content; moi seule je veux veiller et souffrir.

LE VIEUX MOOR, rêvant.

Mon fils! mon fils! mon fils!

AMÉLIE, lui prenant la main.

Écoutons, écoutons: il rêve de son fils.

LE VIEUX MOOR.

Est-ce toi? est-ce bien toi? Hélas! que tu sembles malheureux! Ne me regarde pas avec des yeux si tristes! je suis assez malheureux.

AMÉLIE l'éveille tout à coup.

Regardez! c'est un rêve seulement, mon cher oncle: remettez-vous.

LE VIEUX MOOR, à demi-éveillé.

Ce n'était pas lui ! Je n'ai pas pressé sa main ! Vilain François, veux-tu aussi le chasser de mes songes ?

AMÉLIE.

As-tu bien entendu, Amélie ?

LE VIEUX MOOR, tout-à-fait réveillé.

Où est-il ? où suis-je ? Tu es là, Amélie ?

AMÉLIE.

Comment êtes-vous ? Ce sommeil vous aura fait du bien.

LE VIEUX MOOR.

Je rêvais de mon fils. Pourquoi mon rêve ne s'est-il pas prolongé ? j'aurais peut-être entendu un pardon de sa bouche.

AMÉLIE.

Les anges sont sans rancune, — il vous pardonne. (Elle lui tend la main tristement.) Père de mon Charles, je vous pardonne.

LE VIEUX MOOR.

Non, non, ma fille ! cette mortelle pâleur de ton visage accuse son père. Pauvre fille ! je t'ai ravi la joie de ta jeunesse... Oh ! ne me maudis pas !

AMÉLIE, lui baisant la main avec tendresse.

Vous ?

LE VIEUX MOOR.

Connais-tu ce portrait, ma fille ?

AMÉLIE.

Charles !

LE VIEUX MOOR.

Tel il était quand il entrait dans sa seizième année. Maintenant il n'est plus ainsi... Oh! cela déchire mon âme... Cette douceur s'est changée en chagrin, ce sourire en désespoir... n'est-ce pas, Amélie? C'était le jour de sa naissance; il était sous le berceau de jasmin, quand tu le peignis.... Oh! ma fille! votre amour me rendait si heureux!

AMÉLIE, les yeux attachés sur le portrait.

Non, non, ce n'est pas lui. Par le ciel! ce n'est pas Charles... Ici, ici (elle montre sa tête et son cœur) il est tout entier; il y est autrement. Ces couleurs grossières ne peuvent pas retracer son âme céleste, son regard de feu. Fi! il n'y a là rien que d'humain! Je n'étais qu'une écolière.

LE VIEUX MOOR.

Ce regard bienveillant et animé... Ah! s'il était près de mon lit de mort, il me rappellerait à la vie. Je ne mourrais jamais, s'il était près de moi!

AMÉLIE.

Non, non, vous ne seriez jamais mort! Ce n'eût été qu'un passage facile d'une pensée à une autre pensée plus belle; ce regard eût brillé sur votre tombeau, ce regard vous eût conduit au ciel.

LE VIEUX MOOR.

Ah! que cela est pénible! que cela est triste!

Je meurs, et mon fils Charles n'est pas ici... Je serai porté au tombeau, et il ne pleurera pas sur mon tombeau. Combien il serait doux d'être bercé dans son lit de mort par les prières d'un fils! elles m'endormiraient délicieusement.

AMÉLIE, avec exaltation.

Ah! combien il serait doux, combien il serait céleste d'être bercé dans le lit de mort par le chant de son bien-aimé!... Peut-être dans le tombeau y a-t-il encore des rêves... Un rêve long, éternel, infini, toujours de Charles! jusqu'au moment où retentira la cloche de la résurrection... (Avec un air de ravissement.) Et ensuite dans ses bras pendant l'éternité.

(Après un moment de silence, elle va au clavecin et chante.)

Hector, veux-tu t'arracher de mes bras?
Veux-tu braver l'homicide colère
Que de Patrocle anime le trépas?
Songe à ton fils, conserve-lui son père.
Ne doit-il pas apprendre sous tes yeux
A servir Troie, à révérer les dieux?

LE VIEUX MOOR.

C'est une belle romance, ma fille; il faudra me la jouer quand je mourrai.

AMÉLIE.

Ce sont les adieux d'Hector et d'Andromaque.

Charles et moi l'avons souvent chantée, accompagnée de sa guitare.

(Elle chante.)

J'entends les cris d'un insolent vainqueur :
Chère Andromaque, apporte-moi ma lance.
Serai-je pas méprisable en mon cœur
Si d'Ilion j'abdiquais la défense?
Je vais t'attendre au séjour des heureux ;
Et pour mon fils, je le confie aux dieux !

(Daniel entre.)

DANIEL.

Un homme est là-bas à attendre. Il demande à être introduit. Il a une nouvelle importante à vous apprendre.

LE VIEUX MOOR.

Il n'y a qu'une chose au monde importante pour moi; tu le sais, Amélie... est-ce un malheureux qui a besoin de secours? il ne faut pas qu'il s'en retourne en soupirant.

AMÉLIE.

Si c'est un mendiant, qu'il vienne tout de suite.

(Daniel sort.)

LE VIEUX MOOR.

Amélie! Amélie! épargne-moi!

AMÉLIE, reprenant sa romance.

Ah! si tu pars pour ne plus revenir,
Dans ce palais, désormais solitaire,
Je ne vivrai que de ton souvenir.
Pour achever de combler ma misère
Tu m'oublîras dans le sombre séjour,
Car aux enfers jamais n'entra l'Amour.

Les vains désirs ne nous survivent pas;
Dans le Léthé leur souvenir s'efface;
Mais mon amour bravera le trépas....
J'entends Achille accuser mon audace!
Ceins mon épée, adieu, ne pleure pas.
L'amour d'Hector bravera le trépas.

(François, Herrmann déguisé, Daniel.)

FRANÇOIS.

Voici cet homme, mon père. Il vous apporte, dit-il, de terribles nouvelles. Pouvez-vous les entendre?

LE VIEUX MOOR.

Je ne connais qu'une seule nouvelle. Approche, mon ami, et ne m'épargne pas. Donnez-lui un verre de vin.

HERRMANN, déguisant sa voix.

Monseigneur, il ne faudra pas en vouloir à un pauvre homme, si, contre son gré, il vous perce le cœur. Je suis étranger à ce pays; cependant je vous connais très-bien; vous êtes le père de Charles de Moor.

LE VIEUX MOOR.

D'où sais-tu cela?

HERRMANN.

Je connais votre fils.

AMÉLIE, avec transport.

Il est vivant! il est vivant! Tu le connais? Où est-il? où est-il?

(Elle veut sortir.)

LE VIEUX MOOR.

Tu sais quelque chose de mon fils?

HERRMANN.

Il a étudié à Leipsick; de là il a beaucoup couru de côté et d'autre. Il a erré dans toute l'Allemagne, et comme il le contait lui-même, nu-pieds, tête nue, et mendiant son pain de porte en porte. Il y a cinq mois, quand la cruelle guerre entre la Prusse et l'Autriche éclata de nouveau, comme il n'avait pas une espérance dans le monde, il s'engagea sous les drapeaux victorieux que Frédéric avait conduits en Bohême. Permettez-moi, dit-il au grand Schwerin, de trouver la mort au champ d'honneur, je n'ai plus de père....

LE VIEUX MOOR.

Ne me regarde pas, Amélie!

HERRMANN.

On lui donna un drapeau; il suivit la marche victorieuse des Prussiens. Nous couchions sous la même tente, il me parlait beaucoup de son vieux père, et des jours meilleurs du temps passé, et de ses espérances évanouies... et les larmes nous venaient aux yeux.

LE VIEUX MOOR.

Assez! assez!

HERRMANN.

Huit jours après, arriva la sanglante affaire de Prague... Je puis vous dire que votre fils se conduisit comme un brave soldat. Il fit des merveilles aux yeux de toute l'armée. Cinq régimens

furent successivement écrasés au poste où il était, et il ne bougea pas. La mitraille pleuvait à droite et à gauche, et votre fils ne bougea pas. Une balle lui écrasa la main droite, il prit son drapeau de la main gauche, et il ne bougea pas.

AMÉLIE, avec enthousiasme.

Hector! Hector!... Entendez-vous, il ne bougea pas.

HERRMANN.

Je le trouvai le soir de la bataille percé de balles; de sa main gauche, il arrêtait son sang; la main droite était perdue. « Frère, me dit-il, le bruit a couru dans les rangs que le général était tombé, il y a une heure... — Il est tombé, dis-je; et toi ?... — Hé bien! s'est-il écrié en retirant sa main gauche, que tout brave soldat suive comme moi son général! » Bientôt après il a exhalé sa grande âme comme un héros.

FRANÇOIS, s'approchant avec colère d'Herrmann.

Que la mort retienne ta langue maudite! Es-tu venu ici pour donner le coup de la mort à notre père? Mon père! Amélie! mon père!

HERRMANN.

Ce fut la dernière volonté de mon camarade mourant. Prends cette épée, dit-il en rendant le dernier soupir, tu la porteras à mon vieux père; elle est teinte du sang de son fils, le voilà vengé! qu'il s'en repaisse. Dis-lui que sa malédiction

m'a poussé dans les combats et à la mort, et que je meurs dans le désespoir ! Son dernier soupir fut : Amélie.

AMÉLIE, comme se réveillant du sommeil de la mort.

Son dernier soupir fut : Amélie!

LE VIEUX MOOR, avec d'horribles sanglots, et s'arrachant les cheveux.

Ma malédiction l'a poussé à la mort ! il est mort dans le désespoir !

FRANÇOIS, se promenant à grands pas dans la chambre.

Ah ! qu'avez-vous fait, mon père, Charles, mon frère !

HERRMANN.

Voici son épée, et voilà aussi un portrait qu'il tira en même temps de son sein. Il ressemble trait pour trait à cette dame ; ceci est pour mon frère François, a-t-il dit; je ne sais ce qu'il voulait dire.

FRANÇOIS, feignant l'étonnement.

A moi ? le portrait d'Amélie ? à moi... Charles... Amélie !... à moi ?

AMÉLIE, vivement à Herrmann.

Menteur infâme et mercenaire.

(Elle le saisit avec force.)

HERRMANN.

Vous ne me connaissez pas, madame. Voyez vous-même si ce n'est pas votre portrait ; peut-être le lui aviez-vous donné ?

AMÉLIE, lui rendant le portrait.

C'est mon portrait ! O Dieu du ciel !

LE VIEUX MOOR poussant des cris et se déchirant le visage.

Malheur! malheur! Ma malédiction l'a poussé à la mort! il est mort dans le désespoir!

FRANÇOIS.

Et il a pensé à moi à l'instant cruel du départ? Ame angélique! au moment où l'étendard de la mort flottait déjà sur sa tête... A moi!

LE VIEUX MOOR, en sanglotant.

Son désespoir l'a poussé à la mort! il est mort dans le désespoir!

HERRMANN.

Je ne puis soutenir ces cris de douleur. Adieu, respectable seigneur! (Bas à François.) Pourquoi donc avez-vous fait cela, jeune homme?

(Il sort promptement.)

AMÉLIE, s'élançant après lui.

Arrête! arrête! quelles furent ses dernières paroles?

HERRMANN, en s'en allant.

Son dernier soupir fut : Amélie.

(Il sort.)

AMÉLIE.

Son dernier soupir fut : Amélie... Non, tu n'es point un imposteur! Il est donc vrai... vrai... qu'il est mort!... mort!... Charles est mort! (Elle chancelle et tombe.) Mort!... Charles est mort!...

FRANÇOIS.

Que vois-je! des caractères sanglans sur cette épée? Amélie!

AMÉLIE.

De lui ?

FRANÇOIS.

Ai-je bien vu ? Est-ce un rêve ? Lis ces sanglans caractères : « François, n'abandonne jamais mon Amélie. » Vois donc, et de l'autre côté : « Amélie, la toute-puissance de la mort a rompu ton serment. » Vois-tu ? il a écrit d'une main glacée ; il l'a écrit avec le sang de son cœur ; il l'a écrit sur le seuil solennel de l'éternité ! son âme, avant de s'envoler, s'est arrêtée pour unir François et Amélie.

AMÉLIE.

Dieu puissant ! c'est son écriture... Il ne m'a jamais aimée !

(*Elle sort précipitamment.*)

FRANÇOIS *frappant du pied.*

Désespoir ! Tout mon art échoue sur cette tête obstinée !

LE VIEUX MOOR.

Malheur, malheur ! ne m'abandonne pas, ma fille !... François, François, rends-moi mon fils.

FRANÇOIS.

Qui lui a donné sa malédiction ? qui a poussé son fils dans les combats, dans la mort, dans le désespoir ?... Ah ! c'était un ange, un trésor des cieux. Malédiction sur ses bourreaux ! malédiction, malédiction sur vous-même !

LE VIEUX MOOR, *se frappant le front et la poitrine.*

C'était un ange, un trésor des cieux ! Malédic-

tion, malédiction, damnation sur moi! je suis le père qui a frappé son magnanime fils. Il m'a aimé jusque dans la mort! c'est pour obéir à ma vengeance qu'il a couru aux combats et à la mort! Monstre, monstre!

(Il se frappe encore.)

FRANÇOIS.

Il n'est plus, à quoi servent vos tardives plaintes? (Avec un sourire ironique.) Il est plus facile de tuer que de rendre à la vie. Vous ne pourrez jamais le tirer du tombeau.

LE VIEUX MOOR.

Jamais, jamais, le tirer du tombeau! perdu, perdu pour toujours!... Tu as surpris cette malédiction à mon cœur... c'est toi... c'est toi... rends-moi mon fils!

FRANÇOIS.

N'irritez pas ma colère, je vous abandonne dans la mort!

LE VIEUX MOOR.

Quelle horreur! quelle horreur!... Rends-moi mon fils!

(Il se lève de son siége, et veut saisir à la gorge François, qui le repousse en arrière.)

FRANÇOIS.

Impuissant vieillard! vous osez!... Meurs dans le désespoir.

(Il sort.)

LE VIEUX MOOR.

Que mille malédictions te foudroient! Tu as

dérobé mon fils dans mes bras. (Il s'agite avec désespoir dans son fauteuil.) Malheur, malheur! le désespoir... et pas la mort!... Ils me fuient, ils m'abandonnent dans la mort... mes bons anges s'éloignent de moi; les saints délaissent le meurtrier à cheveux blancs... Malheur, malheur! nul ne soutiendra ma tête défaillante, nul ne délivrera mon âme de son agonie! Pas de fils! pas de fille! pas d'amis! pas un homme même! nul ne veut... Seul, délaissé..., Malheur, malheur!... le désespoir,... et pas la mort! (Amélie rentre les yeux en pleurs.) Amélie! messager des cieux! viens-tu délivrer mon âme?

AMÉLIE, avec douceur.

Vous avez perdu un noble fils.

LE VIEUX MOOR.

Je l'ai assassiné, veux-tu dire. C'est chargé de cette action, que j'aurai à me présenter devant le tribunal de Dieu.

AMÉLIE

Non, malheureux vieillard, c'est le père céleste qui l'a rappelé à lui. Nous eussions été trop heureux en ce monde... Là haut... là haut, au-dessus des astres... nous le reverrons.

LE VIEUX MOOR.

Le revoir, le revoir! ah! c'est cette pensée qui me déchire l'âme. — Quand bien même, reçu comme juste parmi les justes, je viendrais à l'y rencontrer... l'horreur de l'enfer me saisirait au

milieu du ciel! même en présence de l'Être infini, je serais écrasé sous ce souvenir : j'ai tué mon fils.

AMÉLIE.

Ah! il sourira avec vous de ces douloureux souvenirs. Soyez donc calme, mon bon père! je le suis tout-à-fait. Déjà sur sa harpe séraphique il a fait entendre aux chœurs célestes le nom d'Amélie, et les chœurs célestes le répètent doucement après lui! Son dernier soupir ne fut-il pas : Amélie! Son premier cri de joie ne sera-t-il pas : Amélie!

LE VIEUX MOOR.

Une céleste consolation coule de tes lèvres! il me sourira, dis-tu? il me pardonnera? Il faudra que tu sois près de moi quand je mourrai, bien-aimée de mon Charles.

AMÉLIE.

Mourir, ce sera s'envoler dans ses bras. Heureux que vous êtes! vous êtes digne d'envie. Ah! pourquoi mes os ne sont-ils pas desséchés? pourquoi mes cheveux ne sont-ils pas blanchis? malheureuse force de la jeunesse! Sois la bienvenue, vieillesse débile, qui me rapprocherais du ciel et de mon Charles.

(François rentre.)

LE VIEUX MOOR.

Viens, mon fils! pardonne-moi ma rudesse envers toi. Je te pardonne tout. Je voudrais rendre l'âme en paix.

FRANÇOIS.

N'avez-vous pas assez pleuré sur votre fils? autant que je puis voir, vous n'en aviez qu'un?

LE VIEUX MOOR.

Jacob avait douze fils, pourtant il pleura des larmes de sang sur son cher Joseph.

FRANÇOIS.

Hum!

LE VIEUX MOOR.

Prends la Bible, ma fille, et lis-moi l'histoire de Jacob et de Joseph. Elle m'a toujours beaucoup ému; et je ne ressemblais pas encore à Jacob.

AMÉLIE.

Que faut-il vous lire?

(Elle prend la Bible, et feuillette le livre.)

LE VIEUX MOOR.

Lis-moi le désespoir du pauvre père, quand il ne le retrouve plus parmi ses enfans, quand ses yeux le cherchent vainement entre eux; et son chant de douleur, quand il apprend que son cher Joseph lui est ravi pour toujours.

AMÉLIE, lisant.

« Et ils prirent la robe de Joseph, et ayant « tué un bouc d'entre les chèvres, ils trempèrent « la robe dans le sang; et ils emportèrent la robe « bigarrée, et la montrèrent à leur père, et di- « rent : Nous avons trouvé ceci, vois si c'est la « robe de ton fils, ou non? (François s'éloigne tout à coup.)

« Et il la reconnut et dit : C'est la robe de mon fils, « une mauvaise bête l'a déchirée; une bête dévo- « rante a dévoré Joseph. »

LE VIEUX MOOR, laissant tomber sa tête sur son fauteuil.

« Une bête dévorante a dévoré Joseph.»

AMÉLIE, continuant à lire.

« Et Jacob déchira ses vêtemens, et il mit un « sac sur ses reins; et il eut du chagrin sur son « fils pendant long-temps; et tous ses fils, et tou- « tes ses filles vinrent pour le consoler, mais il ne « voulait pas être consolé et disait : Je descen- « drai sous la terre avec mon chagrin. »

LE VIEUX MOOR.

Assez! assez! je souffre beaucoup.

AMÉLIE, laissant tomber le livre et courant à lui.

Dieu! secourez-nous! Qu'est-ce donc?

LE VIEUX MOOR.

C'est la mort... Un nuage noir... flotte... devant mes... yeux. Je te prie..... appelle le pasteur...... qu'il m'apporte.... le dernier repas...... Où est...... mon fils François?

AMÉLIE.

Il s'est retiré. Dieu! ayez pitié de nous.

LE VIEUX MOOR.

Retiré! Il s'est retiré du lit d'un mourant?....... Ainsi..... ainsi voilà..... de deux fils, mon espérance,... pas un!.... Tu me les avais donnés..... tu me les ôtes.... que ton nom soit.....

AMÉLIE, avec un cri soudain.

Mort, tout-à-fait mort!

(Elle s'enfuit avec désespoir.)

FRANÇOIS rentre sur la pointe du pied, avec la physionomie joyeuse.

Mort! a-t-on crié, mort! maintenant, je suis le maître. Ce cri, mort! retentit dans tout le château... Mais peut-être n'est-il qu'endormi..... Vraiment oui, c'est un sommeil! seulement c'est pour toujours qu'on vous dit bonsoir.... Le sommeil et la mort sont jumeaux; nous voulons une fois leur faire échanger leurs noms. Excellent, favorable sommeil! nous voulons t'appeler la mort. (Il lui ferme les yeux.) Qui pourrait maintenant venir me traduire devant la justice? qui oserait me dire en face : Tu es un scélérat? Plus de ce masque pesant de douceur et de vertu! maintenant vous allez voir François à découvert, et vous frémirez. Mon père était tout sucre dans ses exigences; il traduisait ses commandemens dans un langage paternel; il s'asseyait devant sa porte avec affabilité, et les appelait tous ses frères ou ses enfans.... Mes sourcils froncés vous menaceront sans cesse, comme le nuage de la foudre; mon pouvoir seigneurial planera sur ces montagnes, comme une effrayante comète; mon front soucieux sera le thermomètre qu'il vous faudra consulter. Il flattait et caressait celui qui résistait à son pouvoir : flatter et caresser n'est point ma méthode. Je vous enfoncerai mes éperons poin-

tus dans les flancs, et je vous cinglerai des coups de fouet.... Je veux, dans mes domaines, en venir à ce point, que les pommes de terre et la petite bière seront le régal des jours de fête. Malheur à celui qui se présentera à mes yeux avec un visage plein et vermeil! la pâleur de la misère, et le servile effroi, voilà les couleurs que je veux voir; et je vous ferai porter cette livrée.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Les forêts de la Bohême.

SPIEGELBERG, RAZMANN, UNE TROUPE DE BRIGANDS.

RAZMANN.

Ah! c'est toi? vraiment c'est toi? il faut que je te baise comme pain, cher ami de mon cœur! Sois le bienvenu dans les forêts de Bohême! Comme te voilà gros et gras! Quel charmant bataillon! tu nous amènes toute une troupe de recrues, tu es un excellent embaucheur.

SPIEGELBERG.

N'est-ce pas, frère, n'est-ce pas? et tous bons gaillards..... Tu me croiras si tu veux, mais la bénédiction de Dieu est visiblement sur moi. Tu l'as vu, je n'étais qu'un pauvre hère affamé, quand j'ai passé le Jourdain, un bâton à la main: et maintenant nous voilà soixante et dix-huit;

des marchands ruinés, des professeurs et des commis renvoyés des provinces de Souabe; ça vous fait un corps de drôles! des garçons délicieux, te dis-je, qui se tiennent l'un l'autre comme des boutons de culotte; auprès de qui on est en sûreté quand on a son fusil chargé..... Et quelle renommée nous avons acquise à quarante milles à la ronde! ça ne peut pas se concevoir! Il n'y a pas une gazette où tu ne trouves un article sur ce démon de Spiegelberg; il n'y est question que de moi.... ils m'y ont dépeint de la tête aux pieds, si bien que tu croirais me voir;..... jusqu'à la couleur de mon habit qu'ils n'ont pas oubliée. Mais je leur ai joué un bon tour : je m'en allai un jour dans une imprimerie; je leur dis que j'avais vu le fameux Spiegelberg, et je dictai à un scribe, qui était là assis, le signalement complet d'un certain médecin du lieu. La chose alla plus loin : mon drôle fut mis dedans, appliqué à la question, et, moitié par peur, moitié par bêtise, il confessa, ou le diable m'emporte, qu'il était Spiegelberg. Mille tonnerres! je fus sur le point d'aller me livrer aux magistrats pour empêcher cette canaille de profaner le nom de Spiegelberg. Cependant, sur ma foi, voici trois mois qu'il est pendu; quand ensuite je passai devant la potence, où le faux Spiegelberg se pavanait dans sa gloire, je fus obligé de prendre une bonne prise de tabac; et pendant que Spiegel-

berg était pendu, Spiegelberg tirait tout doucement son épingle du jeu, et faisait dire sous main à cette habile justice aux oreilles d'âne, que c'était une vraie pitié!

RAZMANN, riant.

Tu es toujours le même.

SPIEGELBERG.

Le même, comme tu vois, corps et âme! il faut que je te raconte une plaisanterie que j'ai faite l'autre jour dans le couvent de Sainte-Cécile. J'étais arrivé pendant ma route à ce couvent, vers la nuit tombante; je n'avais encore fêté aucun saint ce jour-là, et tu sais que je hais à la mort : *diem perdidi*. Je résolus donc de signaler cette nuit-là par quelque coup, dût-il en coûter une oreille au diable. Nous nous tînmes tranquilles jusque bien tard dans la nuit. On aurait entendu une souris trotter. Nous pensâmes que les nonnes devaient être alors dans leurs draps. Je prends le camarade Grimm avec moi; j'ordonne aux autres d'attendre devant la porte jusqu'à ce qu'ils entendent mon coup de sifflet. — Je m'assure du portier du couvent, je lui prends les clefs, je me glisse au dortoir des sœurs converses, je leur prends tout doucement leurs habillemens, j'en fais un paquet et je retourne à la porte. Nous allons ensuite de cellule en cellule, prenant à chaque sœur son vêtement, enfin à

l'abbesse elle-même... Alors je siffle, et mes drôles commencent à escalader et à assaillir le couvent, à entrer dans les cellules des sœurs en faisant un tintamarre effroyable; comme si c'était la fin du monde.... Ah! ah!... il aurait fallu voir cette chasse; ces pauvres filles cherchaient à tâtons leurs habits dans l'obscurité, et se tordaient les bras de désespoir, comme si c'eût été le diable, pendant que nous étions là à les harceler comme la grêle; elles s'enveloppaient tout épouvantées et au plus vite dans leurs draps de lit, ou bien s'en allaient se blottir dans le four comme des chats... et les cris, les lamentations! et quant à la vieille folle d'abbesse.... tu sais, camarade, qu'il n'y a pas dans le monde d'animal qui me soit plus antipathique qu'une araignée et une vieille femme... Et pense un peu ce que j'ai dû éprouver en voyant se trémousser autour de moi cette vieille figure tannée et ridée, qui me conjurait, au nom de sa pudeur virginale... Par tous les diables! j'avais déjà établi mon coude sur sa poitrine, et j'allais lui serrer vigoureusement les côtes, ou bien il fallait au plus vite me donner toute la vaisselle d'argent, le trésor du couvent et tous les beaux écus. Mes gaillards étaient là autour de moi... Enfin, je te dis que j'ai remporté de ce couvent pour plus de deux mille écus vaillant, le divertissement par-dessus le marché; et mes gaillards ont laissé là un souvenir que

les nonnes garderont au moins pendant neuf mois.

RAZMANN, frappant du pied.

Et que je ne fusse pas là !

SPIEGELBERG.

Mais dis-moi donc si ce n'est pas là bien vivre, si on n'est pas toujours frais et dispos, et si l'on n'engraisse pas à vue d'œil comme un prélat. — Je ne sais pas si j'ai quelque vertu magnétique, mais tous les mauvais sujets qui vivent sous le ciel du bon Dieu, viennent à moi, comme le fer à l'aimant.

RAZMANN.

Belle vertu magnétique ! mais je voudrais pourtant savoir quelle sorcellerie tu emploies.

SPIEGELBERG.

Sorcellerie ! Il ne faut pas de sorcellerie, il faut avoir de la tête, une certaine judiciaire pratique, qui ne s'acquiert pas en mangeant du pain... car, vois-tu, j'ai toujours dit : on peut tailler un honnête homme dans la première souche venue ; mais pour faire un fripon il faut une fine pâte...; il y a un génie national tout particulier, une espèce, si je puis parler ainsi, de climat propre à la friponnerie.

RAZMANN.

Frère, on m'a beaucoup vanté les Italiens.

SPIEGELBERG.

Oui, oui ! il faut rendre justice à chacun. L'I-

talie a ses hommes; et si l'Allemagne continue comme elle est en bon train, si la Bible y règne tout-à-fait, comme il y a tout lieu de l'espérer, alors l'Allemagne pourra aussi venir à bien. Cependant il faut dire que si le climat fait beaucoup, le génie fait encore davantage, et plus que tout le reste... Une pomme, même dans le paradis, ne pourrait pas devenir un ananas.... Mais reprenons.... Où en étais-je resté ?

RAZMANN.

A tes finesses.

SPIEGELBERG.

Ah! oui!.. à mes finesses. Quand tu arrives dans une ville, il faut d'abord t'informer auprès des archers, du guet, des agens de police, de ceux qui les fréquentent le plus assidûment, qui les honorent de leurs visites, et alors faire connaissance avec leurs habitués..... Ensuite, tu te faufileras dans les cafés, les mauvais lieux, les hôtelleries. Tu épieras, tu sonderas, pour savoir ceux qui crient le plus que tout est pour rien, que l'argent est à cinq pour cent, que l'infernale police fait tous les jour des progrès; ceux qui critiquent le gouvernement; ceux qui ont un grand zèle contre les physionomistes, ou contre toute autre secte! c'est du bon : chez eux, l'honneur branle comme une dent creuse, et il ne s'agit plus que de lui appliquer les tenailles. Ou bien veux-tu réussir plus vite et mieux, tu laisseras

tomber dans la rue une pleine hourse, tu te cacheras dans quelque coin, et tu remarqueras bien qui la ramasse... Un moment après, tu arriveras par derrière, tu chercheras, tu crieras, et tu demanderas aux passans: Monsieur, n'auriez-vous pas trouvé une pleine bourse d'or? S'il dit oui, — alors tu as vu le diable. Mais s'il nie en disant : Monsieur, excusez; — je ne sais ce que vous voulez dire... — je vous plains; (sautant de joie.) alors, camarade, triomphe! triomphe! éteins la lanterne, tu as trouvé ton homme, rusé Diogène!

RAZMANN.

Tu es un praticien consommé!

SPIEGELBERG.

Mon Dieu! comme s'il y avait jamais eu un doute là-dessus!... A présent que ton homme a pris à l'hameçon, il faut aviser finement au moyen de l'enlever. — Vois-tu, mon fils, voilà comme je fais.... Dès qu'une fois j'ai la piste, je m'attache à mon candidat comme la teigne; je fraternise avec lui à table; et *nota bene* qu'il faut le régaler *gratis*; ça coûte bien quelque chose, mais on ne prend pas garde à ça.... Tu continues; tu le mènes dans des sociétés de jeu, avec de bons vivans; tu l'enveloppes dans quelque rixe, dans quelque mauvais coup; et enfin, quand il est à sec d'argent, de conscience et de santé; quand il a fait banqueroute à toute bonne réputation,

il est à toi : car, pour te le dire en passant, tant que tu ne lui a pas ruiné l'âme et le corps, tu ne tiens rien... Crois-moi, camarade, j'ai recueilli, de plus de cinquante bonnes observations pratiques, que, lorsque l'honnête homme est une fois chassé du nid, le diable est le maître; — et alors le dernier pas est ensuite si facile.... comme d'une catin à une coquine.... Mais... écoute donc. — Quel est ce bruit?

RAZMANN.

C'est le tonnerre. Allons, continue.

SPIEGELBERG.

Il y a encore une méthode qui est plus courte et meilleure; c'est de dépouiller ton homme, corps et bien, jusqu'à ce qu'il ne lui reste pas une chemise sur le dos, et alors il vient à toi de lui-même... Ah! tu ne m'en remontreras pas en fait de ruse, camarade.... Demande seulement à ce visage cuivré que tu vois là-bas... Ah! diable! je l'ai joliment mis dans mes filets... Je lui promis quarante ducats s'il voulait m'apporter l'empreinte en cire des clefs de son maître.... Imagine que cet imbécile m'apporte les clefs, et, le diable m'emporte, il voulait avoir son argent.... « Monsieur, lui dis-je, savez-vous que je vais tout « droit porter ces clefs au lieutenant de police, « et retenir votre place à la potence? » Mille démons! si tu avais vu ce drôle commencer à tourner les yeux et à trembler comme un caniche

qui sort de l'eau.... « Au nom du ciel! si monsieur « a voulu savoir... je veux,.. je voudrais... — Que « voulez-vous? Voulez-vous sur-le-champ secouer « vos oreilles et vous en venir au diable avec moi? « — Ah! de tout mon cœur; avec bien du plai- « sir. » — Ah! ah! mon bon ami, c'est avec du lard qu'on attrape les souris. — Mais ris donc, Razmann. Ah! ah!

RAZMANN.

Oui, oui, je dois l'avouer; je voudrais écrire cette leçon-là en lettres d'or sur mon front. Satan connaît bien son monde, et il t'a fait son homme d'affaires.

SPIEGELBERG.

A la bonne heure, camarade! je crois que lorsque je lui en aurai amené dix, en revanche il me laissera aller. — Le libraire ne donne-t-il pas le dixième exemplaire gratis au colporteur?... et pourquoi Satan serait-il plus juif dans son commerce? Razmann! je sens la poudre...

RAZMANN.

Diable! je la sens aussi depuis long-temps. — Prenons garde, il se sera passé quelque chose dans le voisinage! — Oui, oui, comme je te le disais, Maurice, tu seras bienvenu du capitaine avec tes recrues. — Il a aussi enrôlé de bons camarades.

SPIEGELBERG.

Mais les miens! les miens!... Bah!

RAZMANN.

Oh! oui! ils peuvent bien avoir les doigts subtils... mais, comme je te le disais, la renommée de notre capitaine a déjà attiré des gens d'honneur.

SPIEGELBERG.

J'espère que non.

RAZMANN.

Ce n'est pas une plaisanterie. Et ils ne rougissent pas de servir sous lui. Il ne tue pas pour de l'argent, comme nous... Il n'a plus l'air de se soucier de l'argent, depuis qu'il en a en abondance; et même son tiers du butin, qui lui revient de droit, il le donne à des orphelins, ou bien il paie les études de quelques jeunes gens pauvres et de belle espérance. Mais s'il s'agit de traiter sans pitié un jeune seigneur qui bat ses paysans comme du bétail; mais s'il faut frapper à coups redoublés sur le fripon à galons dorés qui fait commerce de la loi, qui ferme les yeux à la justice avec de l'or; s'il est question de gens de cette sorte.... Oh! alors, il est dans son élément, il s'anime comme un démon, et il semblerait qu'il a une furie dans chaque veine.

SPIEGELBERG.

Hum! hum!

RAZMANN.

Dernièrement nous apprîmes dans une auberge

qu'un riche comte venait de gagner un procès d'un million par les friponneries de son avocat, et qu'il devait revenir de Ratisbonne. Le capitaine était à table à dîner... Combien avons-nous d'hommes? me demanda-t-il, en se levant à la hâte. Je le vis se mordre la lèvre, ce qu'il ne fait que lorsqu'il est tout-à-fait en colère.... Pas plus de cinq, lui dis-je.... C'est assez, répliqua-t-il : il jeta de l'or sur la table, et laissa, sans y toucher, le vin qu'il venait de faire demander. Nous nous mîmes en route. Pendant tout le temps, il ne dit pas une parole, marchant seul et à part; seulement il nous demandait de temps en temps si nous n'apercevions rien, et il nous ordonnait de mettre l'oreille contre terre. Enfin, la voiture du comte arrive; une voiture pesamment chargée. L'avocat était assis à côté de lui; en avant, un écuyer; aux portières, deux domestiques à cheval... Ah! si tu avais vu l'homme, comme il s'est élancé, deux pistolets à la main, vers la voiture, nous laissant derrière! et la voix dont il a crié : arrête!... Le cocher, qui ne veut pas arrêter, est jeté à bas de son siége, le comte s'élance de la voiture, les cavaliers s'enfuient... « Ton argent, canaille, cria-t-il d'une voix de tonnerre... » Il tomba comme le taureau sous la hache..... « Et toi, tu es le fripon qui as fait de la justice une mauvaise catin! » L'avocat tremblait, ses dents claquaient... Il eut bientôt un poignard planté dans le corps, comme

un échalas dans une vigne... Mon affaire est faite, dit-il, en s'écartant fièrement de nous; le pillage vous regarde. Et aussitôt il s'enfonça dans la forêt.....

SPIEGELBERG.

Hum! hum! frère, ce que je t'ai conté tout à l'heure doit rester entre nous: il n'est pas nécessaire qu'il le sache: comprends-tu?

RAZMANN.

Bien, bien! je comprends.

SPIEGELBERG.

Tu le connais bien, il a ses manies. Tu comprends?

RAZMANN.

Je comprends, je comprends. (Schwarz arrive en toute hâte.) Qui vive? Qu'est-ce que c'est? Des voyageurs dans la forêt?

SCHWARZ.

Et vite, et vite! Où sont les autres? — Mille diables.... vous êtes là à bavarder! vous ne savez donc pas?... Comment, vous ne savez pas?... Et Roller?...

RAZMANN.

Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc?

SCHWARZ.

Roller est pendu, et quatre autres avec lui....

RAZMANN.

Roller? Diable! depuis quand?... D'où le sais-tu?

SCHWARZ.

Déjà depuis trois semaines il était dedans, et nous n'en savions rien; déjà trois fois il a paru devant le tribunal, et nous n'en savions rien : on l'a mis à la torture pour découvrir où était le capitaine. — Le brave garçon n'a rien avoué; hier on a dû prononcer le jugement; et ce matin on a dû l'expédier en courrier pour l'autre monde.

RAZMANN.

Malédiction! Le capitaine sait-il cela?

SCHWARZ.

Il ne l'a appris qu'hier; il écuma de rage comme un sanglier. Tu sais qu'il a toujours fait grand cas de Roller; et par là-dessus cette torture!... On a déjà essayé les cordes et les échelles pour le tirer de la tour; mais cela n'a servi à rien: lui-même s'est glissé jusqu'à Roller, déguisé en capucin, et a voulu changer d'habits avec lui. Roller s'y est obstinément refusé. Alors il a juré un serment à faire trembler jusqu'à la moelle des os, promettant de lui allumer une torche funéraire comme on en n'a brûlé aux obsèques d'aucun roi, et de leur griller le dos de la belle manière. J'ai grand'-peur pour la ville; il a depuis long-temps une rancune contre elle parce qu'elle est trop vilainement bigote. Et tu sais que quand il dit: Je le ferai! c'est tout comme si un de nous disait : Je l'ai fait.

RAZMANN.

C'est vrai! je connais le capitaine : s'il avait donné au diable sa parole d'aller en enfer, il ne voudrait jamais dire un mot de prière, ne lui fallût-il que la moitié d'un *Pater noster* pour avoir la félicité éternelle.—Mais, hélas! hélas! le pauvre Roller! le pauvre Roller!

SPIEGELBERG.

Memento mori! Mais cela ne me fait pas grand'-chose.

(Il chante.)

En passant près de la potence,
Je cligne de l'œil aussitôt,
Et dis au gaillard qui la danse :
Qui de nous deux est le plus sot?

RAZMANN, se reculant.

Entends-tu? un coup.

(Des coups de fusils et un grand bruit.)

SPIEGELBERG.

Encore un!

RAZMANN.

Encore un! Le capitaine!

(On entend chanter derrière la scène.)

A Nuremberg ils sont méchans,
Pour un rien ils pendent les gens;
Mais toujours avant de les pendre, } *bis.*
Il faut commencer par les prendre. }

SCHWEIZER ET ROLLER, derrière le théâtre.

Holà! ho! holà! ho!

RAZMANN.

Roller! Roller! ou mille diables m'emportent.

SCHWEIZER ET ROLLER, derrière le théâtre.

Razmann! Schwarz! Spiegelberg! Razmann!

RAZMANN.

Roller! Schweizer! mille tonnerres! mille bombes! mille tempêtes!

(Ils vont à sa rencontre.)

(Le brigand Moor à cheval, Schweizer, Roller, Grimm, Schufterle, la troupe des brigands couverts de boue et de poussière.)

LE BRIGAND MOOR, sautant de cheval.

Liberté! liberté!... Te voilà à flot, Roller! — Emmène mon cheval, Schweizer, et lave-le avec du vin. (Il se jette à terre.) Cela a coûté cher!

RAZMANN, à Roller.

Par la cuisine de Pluton! tu es donc ressuscité de la roue?

SCHWARZ.

Es-tu son âme, ou suis-je fou? Est-ce réellement toi?

ROLLER, hors d'haleine.

C'est bien moi, vivant, tout entier! D'où crois-tu que je vienne?

SCHWARZ.

Me prends-tu pour une sorcière? La sentence était déjà prononcée.

ROLLER.

Sûrement, elle l'était; et mieux que cela, je viens tout droit de la potence. Laisse-moi d'abord un peu respirer: le Schweizer te racontera cela. Donne-moi un verre d'eau-de-vie. — Et te voilà

aussi de retour, Maurice? Je pensais que c'était ailleurs que nous nous reverrions.... Donnez-moi donc un verre d'eau-de-vie! mes os ne tiennent pas trop bien ensemble.... O mon capitaine! où est mon capitaine?

SCHWARZ.

Tout à l'heure! tout à l'heure!... Mais parle donc, mais dis donc! comment t'es-tu sauvé? comment t'avons-nous rattrapé? La tête m'en tourne.... De la potence, dis-tu?

ROLLER, après avoir vidé un flacon d'eau-de-vie.

Ah! ça fait du bien, ça brûle! Oui, droit de la potence, comme je vous le dis. Vous êtes là tout ébahis, et vous ne pouvez pas imaginer.... Je n'étais donc qu'à trois pas de l'échelle merveilleuse par où je devais monter dans le giron d'Abraham.... si près, si près!... Mon corps et ma peau étaient déjà retenus pour l'anatomie. J'aurais donné ma vie pour une prise de tabac. Je dois au capitaine le jour, la liberté, la vie.

SCHWEIZER.

C'est une farce à écouter. Nous avions eu vent la veille, par nos espions, que Roller était dans la souricière, et que, si le ciel ne tombait pas, il partirait le lendemain, qui était aujourd'hui, pour l'endroit où tout le monde finit par aller. «Allons, dit le capitaine, que ne tente pas un ami!... Nous le délivrerons, ou, si nous ne le délivrons pas, du moins nous lui allumerons une

torche funéraire comme on n'en a brûlé aux obsèques d'aucun roi, et nous leur grillerons le dos de la belle manière. » Toute la bande a été commandée; nous lui avons envoyé un exprès, qui l'a prévenu par un petit billet jeté dans sa soupe.

ROLLER.

Je désespérais bien du succès.

SCHWEIZER.

Nous avions épié le moment où tous les passages seraient dégarnis. Toute la ville était à ce spectacle. Les cavaliers, les fantassins, les chariots, tout pêle-mêle; le tapage et les chansons de la potence commençaient à se faire entendre. A présent, dit le capitaine, allumez! allumez! Nos gaillards partent comme un trait, et mettent le feu dans trente endroits de la ville à la fois. Ils jettent des mèches enflammées auprès de la poudrière, dans les églises, dans les granges.... Morbleu! il n'y avait pas un quart d'heure de passé, que le vent du nord-ouest, qui a aussi une dent contre la ville, vint merveilleusement nous aider et pousser la flamme jusqu'aux faîtes les plus élevés. Nous, pendant ce temps-là, nous courions de rue en rue, comme des furies. — Au feu! au feu! crions-nous par toute la ville; et les hurlemens, et les cris, et le tumulte, puis le tocsin qui commence à sonner, la poudrière qui saute en l'air, comme si la terre venait de se fendre en

deux; comme si le ciel éclatait par morceaux, et que l'enfer se fût enfoncé de dix mille brasses de plus.

ROLLER.

Et alors voilà mon cortége qui regarde en arrière... La ville était comme Sodome et Gomorrhe; tout l'horizon n'était que feu, soufre et fumée; quarante montagnes faisaient tout alentour écho à cet infernal tintamare; une terreur panique les renverse tous; et alors je saisis le coup de temps, et je m'enfuis comme le vent: on m'avait délié, tant j'étais près de la potence. Pendant que mes conducteurs restent pétrifiés, comme la femme de Loth, en regardant derrière eux, je décampe, je traverse la foule; m'en voilà dehors. A soixante pas de là, je quitte mes habits, je me jette dans la rivière, je nage entre deux eaux jusqu'à ce que je me croie hors de vue; mon capitaine se tenait prêt avec des habits et un cheval. Moor, Moor, puisses-tu te trouver aussi dans quelque mauvaise passe, pour que je te rende la pareille!

RAZMANN.

C'est un souhait d'enragé pour lequel on devrait te pendre; c'est un tour à crever de rire.

ROLLER.

C'est bien être secouru dans le moment du besoin. Vous ne pouvez pas en juger; si vous aviez eu.... la corde au cou...; si vous aviez marché tout

vivant vers votre tombeau, comme moi! et ces effroyables préparatifs, et ces cérémonies du bourreau! et à chaque pas que le pied tremblant fait après un autre pas, voir de plus près et plus terriblement la maudite machine où j'allais être logé en faisant mon ascension dans tout l'éclat du soleil levant! et ces valets de bourreau qui vous attendent! et cette épouvantable musique qui corne encore à mon oreille! et les croassemens des corbeaux affamés qui s'envolaient par douzaines de mon prédécesseur à demi-pourri.... Ah! tout cela, tout cela.... et par-dessus tout cela cet avant-goût de la félicité éternelle qui flattait mon imagination!... Camarades, camarades, et puis tout d'un coup la délivrance et la liberté!... C'était un bruit comme si les cercles du ciel avaient éclaté.... Écoutez, canailles, je vous le dis: sauter d'un four embrasé dans de l'eau glacée ne peut pas faire une transition aussi brusque que lorsque je suis arrivé à l'autre bord de la rivière.

SPIEGELBERG, souriant.

Pauvre hère! maintenant c'est une affaire finie. (Il boit.) A ton heureuse résurrection!

ROLLER, jetant son verre en l'air.

Non, par tous les trésors de Mammon, je ne voudrais pas recommencer cela une seconde fois! Mourir est quelque chose de plus qu'une cabriole d'Arlequin, et les angoisses de la mort sont pires que la mort.

SPIEGELBERG.

Et cette poudrière qui a sauté.... Vois-tu à présent, Razmann, c'est pour cela que l'on sentait le soufre à une lieue à la ronde, comme si Moloch avait fait prendre l'air à toute sa garde-robe. C'est un beau coup, capitaine; je te l'envie.

SCHWEIZER.

Si la ville se faisait une joie de voir dépecer notre camarade comme un cochon grillé, pourquoi, diable! nous serions-nous fait conscience de délivrer notre camarade au prix de la ville? et par-dessus le marché nos camarades ont encore trouvé l'occasion de faire là une bonne main. Dites donc, qu'avez-vous empoché?

UN BRIGAND.

Je me suis, pendant le tumulte, glissé dans l'église Saint-Étienne, et j'ai coupé les galons du maître-autel : Le bon Dieu est assez riche, me suis-je dit; il pourra changer en or de la ficelle de deux sous.

SCHWEIZER.

Tu as bien fait. Que signifient de pareils oripeaux dans une église? Ils viennent offrir cela au Créateur qui se moque de leurs guenilles; et pendant ce temps-là ils font mourir de faim ses enfans. Et toi, Spangeler, où as-tu jeté tes filets?

UN SECOND BRIGAND.

Bügel et moi nous avons dévalisé une bouti-

que, et nous apportons du drap pour toute la troupe.

UN TROISIÈME.

J'ai décroché deux montres d'or et une douzaine de cuillers d'argent.

SCHWEIZER.

Bon, bon; et nous leur avons joué un tour dont ils seront bien quarante jours à se remettre; s'ils veulent éteindre le feu, il leur faudra noyer la ville. Sais-tu, Schufterle, combien il a péri de monde?

SCHUFTERLE.

Quatre-vingt-trois, dit-on; la tour seule en a bien mis soixante en morceaux.

LE BRIGAND MOOR, *d'un ton sérieux.*

Roller, tu as coûté cher.

SCHUFTERLE.

Bah! bah! qu'est-ce que c'est que ça? — A la bonne heure, si c'étaient des hommes; mais il n'y avait que des enfans au maillot, de sales marmots, des vieilles ridées, qui étaient à leur chasser les mouches; des paralytiques desséchés, qui ne pouvaient plus trouver le chemin de la porte; des malades qui soupiraient après leur médecin, dont la gravité était allée se distraire à la cérémonie. Tout ce qui avait des jambes était allé voir le grand spectacle, et on n'avait laissé que les culs-de-jatte pour garder la ville.

MOOR.

O pauvres gens! Des malades, dis-tu, des vieillards et des enfans?

SCHUFTERLE.

Oui, par le diable! et des femmes en couche, ou qui craignaient d'accoucher sous la potence; des jeunes femmes qui avaient peur d'avoir l'imagination frappée par ce supplice, et d'avoir leurs enfans marqués d'une potence sur le dos; de pauvres poètes qui n'avaient pas de souliers à mettre, parce qu'ils avaient donné à ressemeler leur unique paire. Et qu'est-ce que c'est qu'une telle racaille? Cela vaut-il seulement la peine qu'on en parle? Comme je passais par hasard devant une de ces baraques, j'ai entendu un cri; j'y suis entré, j'ai regardé à la clarté de la flamme; et qu'ai-je vu? c'était un enfant qui était encore sain et sauf; il était à terre sous une table, et la table allait prendre feu. — Pauvre petit, ai-je dit, tu gèles ici, et je l'ai jeté dans les flammes.

MOOR.

Réellement, Schufterle? Que cette flamme brûle ton cœur jusqu'à ce que l'éternité commence à vieillir! Va-t'en monstre! qu'on ne te voie plus dans notre troupe!... Vous murmurez? vous raisonnez? Qui ose raisonner quand je commande? — Qu'il s'en aille, ai-je dit; il y en a parmi vous qui ne sont pas encore mûrs pour ma colère. Je

te connais, Spiegelberg; je veux prochainement passer dans vos rangs, et y faire une terrible revue. (*Ils sortent tremblans. Moor reste seul, et se promène à grands pas avec agitation.*) Ne les écoute pas, vengeur céleste!... Que puis-je à cela? qu'y peux-tu faire toi-même, lorsque ta peste, ta famine, tes inondations dévorent le juste en même temps que le coupable? Qui peut ordonner aux flammes de ne pas ravager les moissons sacrées, quand elles ne devraient détruire que le nid des chenilles? Oh! fi de ces meurtres d'enfans, de ces meurtres de femmes, de ces meurtres de vieillards! Combien une telle action me rabaisse! Elle a empoisonné mon œuvre la plus belle. L'enfant honteux et ridicule ose, à la vue du ciel, se jouer avec la foudre de Jupiter! Il devait écraser les géans, ce sont les pygmées qu'il abat. Va, va, tu n'es pas l'homme qui doit conduire le glaive vengeur de la suprême justice; il t'a échappé au premier coup. Je renonce à ce projet effronté; je vais me réfugier dans quelque caverne de la terre où je puisse cacher ma honte à l'œil du jour.

(*Il veut se retirer.*)

DES BRIGANDS, *en toute hâte.*

Prends garde à toi, capitaine! voilà le diable. Des troupes de cavaliers bohémiens sont à faire des patrouilles dans toute la forêt; quelque infernal mouchard nous aura vendus à eux.

D'AUTRES BRIGANDS.

Capitaine, capitaine, ils ont notre trace. Il y en a plusieurs milliers qui forment un cordon au milieu de la forêt.

D'AUTRES BRIGANDS.

Malheur! malheur! malheur! nous voilà pris, roués, écartelés! Quatre mille housards, dragons ou chasseurs, paraissent sur les hauteurs et ferment tous les défilés.

(Moor s'en va.)

(Schweizer, Grimm, Roller, Schwarz, Schufterle, Spiegelberg, Razmann, la troupe des brigands.)

SCHWEIZER.

Nous les avons tirés de leur lit! Réjouis-toi donc, Roller! J'ai toujours souhaité de faire le coup de sabre avec les culottes de peau.... Où est le capitaine? Toute la bande est-elle réunie? Avons-nous assez de poudre?

RAZMANN.

Oui, beaucoup de poudre. Mais nous ne sommes que quatre-vingts; c'est à peine un contre vingt.

SCHWEIZER.

Eh bien, tant mieux! je voudrais qu'ils fussent cinquante contre mon petit doigt. Il a fallu que nous leur ayons mis le feu au derrière.... Camarades, camarades, il n'y a rien à craindre. Ils risquent leur vie pour dix sous, et nous combattons pour notre liberté!... Nous tomberons sur eux comme le déluge, et nous les frapperons

comme le tonnerre. Mais où diable est donc le capitaine?

SPIEGELBERG.

Il nous abandonne dans une telle nécessité! N'y a-t-il plus moyen de s'échapper?

SCHWEIZER.

S'échapper?

SPIEGELBERG.

Ah! pourquoi ai-je quitté Jérusalem?

SCHWEIZER.

Je voudrais que tu fusses étouffé dans un égout, âme de boue; tu cries bien haut avec des religieuses déshabillées : mais quand on te fait voir les deux poings, poltron!... Montre-toi bien aujourd'hui, ou l'on te coudra dans une peau de sanglier, et l'on te fera déchirer par les chiens.

RAZMANN.

Le capitaine! le capitaine!

MOOR, *marchant lentement, et à part.*

Je les ai fait entièrement envelopper. Maintenant il faut qu'ils combattent en désespérés. (*A haute voix.*) Enfans! voilà de quoi il s'agit: nous sommes perdus, ou il nous faut combattre comme le sanglier acculé.

SCHWEIZER.

Ah! je leur ouvrirai les entrailles avec mon couteau de chasse! Conduis-nous, capitaine! nous te suivrons jusque dans la gueule de la mort.

MOOR.

Chargez tous les fusils. La poudre ne manque pas?

SCHWEIZER, *sautant de joie.*

Assez de poudre pour faire sauter la terre jusqu'à la lune.

RAZMANN.

Chacun a cinq paires de pistolets chargés et trois carabines.

MOOR.

Bien, bien! il faut qu'une partie de la troupe monte dans les arbres, ou se cache dans les taillis, pour faire feu sur eux en embuscade.

SCHWEIZER.

Voilà ton poste, Spiegelberg.

MOOR.

Nous autres, nous tomberons sur leurs flancs comme des furies.

SCHWEIZER.

C'est là où je serai.

MOOR.

Il faudra en même temps faire entendre nos sifflets et courir dans la forêt pour que le nombre paraisse plus effrayant. Il faut aussi détacher tous nos chiens, les exciter et les lâcher dans leurs rangs, pour qu'ils les divisent, les troublent et les amènent sous notre feu. Nous trois, Roller, Schweizer et moi, nous combattrons dans la mêlée

SCHWEIZER.

A merveille! excellent! Nous tomberons sur eux comme la foudre, si bien qu'ils ne sauront pas d'où leur viennent les coups. Qu'ils viennent seulement nous attaquer.

(Schufterle tire Schweizer par la manche. Celui-ci prend le capitaine à part, et lui parle bas.)

MOOR.

N'en parlons plus.

SCHWEIZER.

Je t'en conjure.

MOOR.

Pas de cela. Qu'il rende grâce à son infamie; elle le sauve. Il ne doit pas mourir, quand moi, mon cher Roller et mon cher Schweizer allons mourir. Qu'on lui ôte ses habits, je dirai que c'est un voyageur et que je l'ai dépouillé.... Sois tranquille; je te proteste qu'il ne sera point pendu cette fois.

(Un ecclésiastique s'avance.)

L'ECCLÉSIASTIQUE, à part, et avec hésitation.

Voilà le repaire du monstre! — Avec votre permission, messieurs, je suis un serviteur de l'Église, et dix-sept cents hommes, non loin d'ici, veillent sur chaque cheveu de ma tête.

SCHWEIZER.

Bravo! bravo! Cela est bien trouvé pour te tenir l'estomac chaud.

MOOR.

Silence, camarade.... Parlez en peu de mots, mon père. Que venez-vous faire ici?

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Je suis envoyé par le tribunal supérieur qui prononce sur la vie et la mort. Vous êtes des voleurs, des incendiaires, des scélérats, une vraie couvée de vipères qui rampent dans l'ombre et mordent dans le silence; le rebut de l'humanité; des enfans de l'enfer; un festin réservé aux corbeaux et aux insectes; une colonie destinée pour la potence et la roue.

SCHWEIZER.

Chien! cesse de nous insulter, ou bien....

(Il le menace de la crosse de son pistolet.)

MOOR.

Fi donc, Schweizer! tu lui fais perdre le fil de ses idées.... Il avait si bien appris son sermon par cœur! Continuez, monsieur : « Pour la potence et la roue. »

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Et toi, illustre capitaine, duc des coupeurs de bourses, roi des fripons, grand seigneur de tous les scélérats qui vivent sous le soleil; en tout semblable à cet horrible auteur de la première des rébellions, qui souffla le feu de la révolte parmi tant de légions d'anges innocens, et les entraîna avec lui dans le profond abîme de la damnation; les gémissemens des mères désolées marquent ta trace; tu t'abreuves de sang, et la vie des hommes n'est pas plus à tes yeux qu'une bulle de savon.

MOOR.

Cela est vrai, très-vrai. Continuez.

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Comment! cela est vrai, très-vrai? Est-ce donc une réponse?

MOOR.

Eh quoi! monsieur, vous ne vous attendiez pas à cela? Continuez, continuez. Qu'avez-vous à dire encore?

L'ECCLÉSIASTIQUE, avec chaleur.

Homme abominable! éloigne-toi de moi! Ta main maudite n'est-elle pas encore teinte du sang d'un comte de l'empire que tu as assassiné? N'as-tu pas de tes mains avides forcé le sanctuaire du Seigneur? N'as-tu pas saisi et dérobé les vases sacrés sur la sainte table? Comment! n'as-tu pas porté l'incendie dans notre pieuse ville? et n'as-tu pas fait crouler la tour des poudres sur de dignes chrétiens? (Joignant les deux mains) Horrible, horrible crime, qui s'exhale jusqu'au ciel, qui appelle le dernier jugement, déjà prêt à s'avancer! crime qui soulève la justice, crime qui éveille la trompette de la fin des temps!

MOOR.

Jusqu'ici c'est fort bien parlé. Mais, au fait, qu'as-tu été chargé par les magistrats suprêmes de venir m'annoncer?

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Ce dont tu n'es pas digne.... Regarde autour de

toi, incendiaire! partout où tes yeux peuvent se porter, tu es cerné par nos cavaliers.... Il n'y a aucune issue pour échapper. Ces chênes porteront des cerises, ces sapins produiront des pêches avant que vous puissiez sortir sains et saufs de ces chênes et de ces sapins.

MOOR.

Tu l'entends, Schweizer; mais continuez!

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Vois donc avec quelle longanimité la justice se conduit envers toi, scélérat! Si tu veux te rendre sur-le-champ et implorer grâce et miséricorde, vois combien la sévérité même est compatissante, combien la justice est une tendre mère! Elle ferme les yeux sur la moitié de tes crimes, — et elle sera satisfaite, songe-s-y bien, du simple supplice de la roue.

SCHWEISER.

As-tu entendu, capitaine? ne faut-il pas prendre à la gorge ce chien de basse-cour, et le serrer de façon que le sang lui sortira par tous les pores?

ROLLER.

Capitaine! enfer et tempête! mille bombes! capitaine!... Ah! comme il se mord les lèvres! faut-il que je dresse ce drôle-là comme une quille les pieds vers le ciel?

SCHWEIZER.

A moi! à moi! laisse-moi le mettre à genoux,

le prosterner devant toi! que j'aie le plaisir de le broyer menu comme chair à pâté!

(L'ecclésiastique pousse un cri.)

MOOR.

Laissez-le! que personne n'ose lui toucher! (A l'ecclésiastique, en tirant son épée.) Vous le voyez, mon père, nous sommes ici soixante et dix-neuf, dont je suis le capitaine. Pas un ne sait manœuvrer, ne connaît ni signal, ni commandement, ne sait danser à la musique du canon; et autour de nous sont dix-sept cents hommes qui ont vieilli sous le mousquet. Ecoutez-moi à présent: voilà ce que dit Moor, le capitaine des incendiaires: Il est vrai que j'ai tué un comte de l'Empire, et que j'ai brûlé l'église de Saint-Dominique, que j'ai mis le feu à votre bigote de ville, que j'ai fait écrouler la tour des poudres sur de dignes chrétiens... Mais ce n'est pas tout, j'ai fait plus (il montre sa main droite); remarquez ces quatre anneaux précieux que je porte à mon doigt... Poursuivons, et vous rendrez compte de point en point au tribunal supérieur qui prononce sur la vie et la mort, de ce que vous aurez vu et entendu... Ce rubis, je l'ai pris à la main d'un ministre, qu'à la chasse j'abattis au pied de son prince. Il avait, de la lie du peuple, gravi jusqu'au rang suprême de premier favori; la chute de son voisin avait servi d'échelon à sa grandeur, les larmes de l'orphelin l'avaient soulevé vers le trône. — Ce dia-

mant, je l'ai pris à la main d'un conseiller des finances, qui vendait au plus offrant les honneurs et les emplois, et qui repoussait de sa porte le patriote affligé. — Cette agate, je la porte en l'honneur d'un prêtre de votre robe, que j'étranglai de mes propres mains parce qu'il avait pleuré en pleine chaire la décadence de l'inquisition. Je pourrais vous conter plus au long l'histoire de mes bagues, si je ne me reprochais pas déjà le peu de paroles que je perds avec vous.

L'ECCLÉSIASTIQUE.

O Pharaon, Pharaon!

MOOR.

L'entendez-vous, vous autres? avez-vous remarqué ce soupir? N'est-il pas là comme s'il voulait appeler le feu du ciel sur la troupe de Coré, Dathan et Abiron? Ne nous proscrit-il pas en pliant les épaules? Ne nous damne-t-il pas avec un pieux *hélas!* N'a-t-il pas les cent yeux d'Argus pour voir les fautes de son prochain? n'est-il pas aveugle pour les siennes? — Ne font-ils pas retentir du milieu des nuages dont ils s'enveloppent, les mots de douceur et de patience, et n'offrent-ils pas à un Dieu d'amour des victimes humaines comme à un Moloch dévorant?... Ne prêchent-ils pas l'amour du prochain, et ne ferment-ils pas leur porte au vieillard aveugle? — Ne tonnent-ils pas contre l'avarice, et n'ont-ils

pas dépeuplé le Pérou pour se procurer de l'or, et n'ont-ils pas attelé des païens à leurs chars comme des bêtes de somme? Ils se rompent la tête pour savoir comment il a été possible que la nature produisît un Judas Iscariote, et celui qui trahirait pour dix écus la très-sainte Trinité, ne serait sûrement pas le plus pervers d'entre eux! — Ah! malheur à vous, pharisiens, faux-monnayeurs de la vérité, singes de la Divinité! Vous ne craignez pas de vous prosterner devant l'autel et devant la croix; vous déchirez vos flancs avec des disciplines; vous mortifiez votre chair par le jeûne; vous vous imaginez, par ces pitoyables jongleries, jeter de la poudre aux yeux de celui que dans votre folie vous nommez celui qui sait tout. C'est comme lorsqu'on se moque outrageusement des grands de la terre, en les flattant de l'idée qu'ils n'aiment point la flatterie. Vous vous glorifiez d'une conduite honorable et exemplaire, et Dieu, qui lit dans votre cœur, s'irriterait contre sa création si ce n'était pas lui qui avait créé aussi les monstres du Nil. — Qu'on le chasse de mes yeux.

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Se peut-il qu'un scélérat puisse encore avoir tant d'orgueil?

MOOR.

Ce n'est pas tout.... c'est maintenant que je vais parler avec orgueil. Va, et dis à ce tribunal su-

prême qui se joue de la vie et de la mort que..... je ne suis pas un voleur qui conspire dans la nuit et le sommeil, et dont le triomphe et la gloire soient de grimper à une échelle. — Ce que j'ai fait, sans doute je le lirai un jour dans le registre que le ciel tient des fautes humaines; mais je ne veux plus perdre une parole avec ses misérables suppléans. Dis-leur que mon métier c'est le talion. — C'est la vengeance qui est mon emploi.

(Il lui tourne le dos.)

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Tu ne veux donc ni grâce ni pardon? Eh bien, j'ai fini avec toi. (Il se retourne vers la troupe.) Ecoutez maintenant ce que la justice vous fait savoir par mon organe : livrez sur-le-champ, garrotté, ce malfaiteur condamné; et alors la peine de vos crimes vous est remise, le souvenir même en est effacé. La sainte Eglise recevra ses brebis égarées, avec un nouvel amour, dans son sein. On ouvrira à chacun de vous la carrière des emplois honorables. (Avec un sourire de triomphe.) Eh bien, eh bien! que dit de cela votre majesté?... Allons donc! garrottez-le et vous êtes libres.

MOOR.

Entendez-vous cela? l'entendez-vous? Vous hésitez? Qu'avez-vous à examiner? Ils vous offrent la liberté, lorsque vous êtes déjà réellement leurs prisonniers. — Ils vous offrent la vie, et ce n'est pas une vaine parole, car vous avez

été jugés. — Ils vous appellent aux honneurs et aux emplois; et quel peut être votre sort dans l'autre supposition? la malédiction, la honte, la proscription, même quand vous seriez vainqueurs... Ils vous annoncent que vous êtes réconciliés avec le ciel, et présentement vous êtes damnés. Il n'y a pas un cheveu sur votre tête qui ne soit destiné à l'enfer. Vous réfléchissez encore? Vous balancez encore? Est-il si difficile de choisir entre le ciel et l'enfer? — Aidez-moi donc, mon père?

L'ECCLÉSIASTIQUE, à part.

Ce drôle-là est-il fou? (A haute voix.) Vous croyez peut-être que c'est un piége pour vous prendre vivans?... Lisez vous-même, le pardon général est signé. (Il donne un papier à Schweizer.) Pouvez-vous encore douter?

MOOR.

Voyez, voyez donc! que pouvez-vous désirer de plus?... C'est signé de leur propre main.... C'est un pardon au-delà de toute espérance. — Ou bien craindriez-vous qu'on ne vous manquât de parole, parce que vous avez entendu dire quelquefois qu'on ne gardait point sa foi avec des traîtres?... Oh! soyez sans crainte! la politique les forcerait à tenir leur parole, même quand ils l'auraient donnée à Satan. Qui à l'avenir ajouterait foi à leur promesse? Comment pourraient-ils une seconde fois employer ce moyen?... Je

jurerais que leur intention est sincère. Ils savent que c'est moi qui vous ai aigris et entraînés à la révolte; ils vous regardent comme innocens. Ils tiennent vos délits pour des erreurs de jeunesse, pour des emportemens passagers. Ils ne veulent avoir que moi; moi seul je dois tout expier. N'est-il pas vrai, mon père?

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Comment s'appelle le diable qui parle par sa bouche? Oui, sans doute, sans doute, cela est vrai. Ce drôle me fait tourner la tête.

MOOR.

Comment, aucune réponse encore? Pensez-vous vous tirer de là à main armée? Regardez autour de vous! regardez autour de vous! Vous ne pouvez avoir cette pensée, ce serait une présomption d'enfant.—Ou bien vous flatteriez-vous de succomber en héros, parce que vous m'avez vu me réjouir au bruit du tambour?... Oh! ne croyez pas cela! vous n'êtes pas Moor!... vous êtes de misérables bandits! de malheureux instrumens de mes grands desseins, comme la corde dans les mains du bourreau. Des bandits ne succombent point en héros... La vie est le seul bien d'un bandit, ce qui vient après doit l'épouvanter... Des bandits ont le droit de trembler devant la mort. — Entendez retentir leurs trompettes; voyez les éclairs de leurs sabres menaçans! Com-

ment? encore indécis? Êtes-vous fous? Êtes-vous hors du bon sens? Cela est impardonnable. Je ne vous ai pas obligation de ma vie, j'ai honte de votre sacrifice.

L'ECCLÉSIASTIQUE, de plus en plus surpris.

J'en deviens fou; je me retire. A-t-on jamais entendu rien de semblable?

MOOR.

Ou bien craignez-vous que je ne me perce de ma propre main, et que par ce suicide je n'annule le traité qui consiste à me livrer vivant? Non, mes enfans! c'est une crainte vaine... Je jette mon poignard, mes pistolets et ce flacon de poison qui devait m'être si précieux. Me voilà si misérable, que je n'ai plus même de pouvoir sur ma vie.... Comment, encore indécis! Ou bien vous croyez peut-être que je veux me mettre en défense quand vous viendrez me garrotter? Voyez, j'attache ma main droite à la branche de ce chêne; je suis sans nulle défense; un enfant pourrait m'abattre. Qui le premier abandonnera son capitaine dans le péril?

ROLLER, avec une émotion impétueuse.

Et quand l'enfer nous entourerait neuf fois! (brandissant son sabre) qui n'est pas un chien, qu'il sauve son capitaine!

SCHWEIZER, déchirant le pardon, et jetant les morceaux au nez de l'ecclésiastique.

Le pardon est dans le canon de nos fusils! Va-

t'en, canaille, et dis au sénat qui t'a envoyé que tu n'as pu trouver un seul traître dans la bande de Moor... Sauvez, sauvez le capitaine!

TOUS s'écrient :

Sauvons, sauvons, sauvons le capitaine!

MOOR, détachant sa main, et d'un ton joyeux.

Maintenant nous voici libres, camarades. Je sens une armée dans cette main... Mort ou liberté. — Au moins n'en auront-ils pas un vivant!

(On sonne l'attaque. Bruit de tambours. Ils sortent en tirant leurs sabres.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

AMÉLIE, dans un jardin, jouant du luth.

Qu'il était beau!... son œil si doux
Brillait sous sa longue paupière.
C'était un ange de lumière
Descendu du ciel parmi nous.

Il m'aimait tant!... Quand sur son cœur
Il me pressait avec tendresse,
En proie à notre double ivresse
Du ciel nous goûtions le bonheur.

Et ses baisers!... Plaisir des dieux!
Tels deux flambeaux mêlent leurs flammes!
Ainsi se confondaient nos âmes
Comme deux sons mélodieux.

Ah! douce extase du désir!
Sitôt que ses lèvres brûlantes
Approchaient de mes mains tremblantes,
Mon cœur se sentait défaillir.

Il n'est donc plus! Je veux mourir.
Le rejoindre est ma seule envie.
Il n'est donc plus! Hélas! ma vie
N'est plus qu'un triste souvenir.

(François entre.)

FRANÇOIS.

Déjà de retour ici, fille opiniâtre et exaltée? tu t'es dérobée au joyeux festin et tu as troublé la joie des convives.

AMÉLIE.

C'est dommage pour tes innocens plaisirs! les chants funèbres qui ont accompagné ton père au tombeau doivent encore retentir à ton oreille.

FRANÇOIS.

Veux-tu donc éternellement gémir? laisse dormir les morts, et rends les vivans heureux. Je viens...

AMÉLIE.

Et quand t'en iras-tu?

FRANÇOIS.

Ah! malheur! quitte ce regard orgueilleux et sombre! tu m'affliges, Amélie. Je venais te dire...

AMÉLIE.

Il faut bien que j'écoute, François de Moor est devenu mon seigneur.

FRANÇOIS.

Fort bien, c'est ce que je voulais te faire comprendre. Maximilien est allé dormir au tombeau de ses pères. Je suis souverain. Mais pourrai-je

l'être tout-à-fait, Amélie? tu sais que tu étais de notre maison, que tu étais regardée comme la fille de Moor, son amour pour toi survit même à la mort. C'est ce que tu n'oublieras jamais?

AMÉLIE.

Jamais, jamais; qui pourrait être assez frivole pour écarter ce souvenir par de joyeux festins!

FRANÇOIS.

Tu dois reconnaître l'amour de mon père dans la personne de ses fils, et Charles est mort... Tu t'étonnes? tu te troubles? cette pensée est si flatteuse, si élevée, qu'elle étonne même l'orgueil d'une femme. François foule aux pieds les offres des plus nobles demoiselles, François s'avance et présente son cœur, sa main, ses trésors, ses châteaux, ses forêts à une orpheline pauvre et sans appui. — François, si envié, si redouté, se déclare volontairement l'esclave d'Amélie.

AMÉLIE.

Pourquoi la foudre ne tombe-t-elle pas sur cette langue qui vient de prononcer de si infâmes paroles. Tu as assassiné mon bien-aimé! et Amélie t'appellerait son époux! toi!...

FRANÇOIS.

Pas tant d'emportement, auguste princesse. Sans doute François ne rampe point devant toi comme un Céladon roucoulant; sans doute il ne sait pas, comme un langoureux berger d'Arca-

die, faire répéter ses soupirs par l'écho des grottes et des rochers... François parle, et lorsqu'on ne lui répond pas, alors... il commande.

AMÉLIE.

Toi, reptile, commander? me commander? Et si l'on reçoit tes commandemens avec un sourire de mépris?

FRANÇOIS.

Tu ne le feras pas. Je sais encore le moyen de courber facilement l'orgueil d'un caractère opiniâtre et présomptueux... les murs d'un cloître!

AMÉLIE.

Bien! à merveille! Dans les murs de ce cloître, je serais préservée de ton œil de basilic, et j'aurais le loisir de penser sans cesse à Charles. Il sera bienvenu ce cloître! Allons, enferme-moi dans ses murs!

FRANÇOIS.

Ah! ah! cela est ainsi?... prends garde! maintenant j'ai appris l'art de te tourmenter... Mon aspect, semblable à une infernale furie, chassera de tes yeux cette éternelle pensée de Charles; la terrible image de François sera sans cesse en embuscade entre toi et l'image de ton favori, de même qu'un dragon enchanté se place sur le trésor souterrain... Je veux te traîner à la chapelle par les cheveux, l'épée à la main, arracher de ton âme le serment nuptial, entrer d'assaut dans

ton lit virginal, et triompher de ton orgueilleuse pudeur par un orgueil plus grand encore.

AMÉLIE, lui donnant un soufflet.

Prends d'abord ceci pour dot.

FRANÇOIS, avec emportement.

Ah! combien je me vengerai de ceci, dix fois et encore dix fois!... Tu ne seras point mon épouse... Tu n'auras point cet honneur... Tu seras ma maîtresse : les honnêtes paysannes te montreront au doigt quand tu te risqueras à travers la rue. Grince des dents, darde la flamme et le meurtre par tes regards... Je jouis de la colère d'une femme, elle m'en paraît plus belle, plus désirable. Viens, cette résistance fera mon triomphe, et je trouverai ma volupté dans les embrassemens de la violence.... Viens dans ma chambre.... Je brûle de désirs.... il faut que tu me suives en ce moment même.

(Il veut l'entraîner.)

AMÉLIE, se jetant à son cou.

Pardonne-moi, François! (Il veut l'embrasser; alors elle lui arrache son épée et se dégage sur-le-champ de lui.) Vois-tu, scélérat, ce que je puis maintenant te faire... Je ne suis qu'une femme, mais une femme furieuse... Ose donc, et ce fer percera ton infâme cœur; et l'ombre de mon oncle conduira ma main. Fuis de ce lieu.

(Elle le chasse.)

AMÉLIE.

Ah! je me sens contente. — Maintenant je puis librement respirer... Je me sentais, dans ma force, comme le cheval écumant d'ardeur; furieuse comme la tigresse quand elle poursuit le ravisseur rugissant qui a enlevé ses petits. — Dans un cloître, disait-il; je te remercie pour cette heureuse idée! Maintenant l'amour sans espoir a trouvé son asile. La croix de notre Sauveur est l'asile de l'amour sans espérance.

(Elle veut sortir. Herrmann arrive avec un air de précaution.)

HERRMANN.

Mademoiselle Amélie! mademoiselle Amélie!

AMÉLIE.

Malheureux! pourquoi viens-tu me troubler?

HERRMANN.

Il faut que j'ôte ce fardeau de mon âme avant qu'il m'entraîne dans l'enfer. (Il se jette à ses pieds.) Pardon, pardon! je vous ai fait bien du mal, mademoiselle!

AMÉLIE.

Lève-toi! va, je ne veux rien savoir.

(Elle veut sortir.)

HERRMANN la retient.

Non! demeurez! Au nom du Ciel! au nom de l'Éternel! vous saurez tout!

AMÉLIE.

Je ne veux rien entendre. — Je te pardonne. — Retire-toi en paix.

(Elle veut se retirer.)

HERRMANN.

N'écoutez qu'un seul mot. — Il vous rendra tout votre bonheur.

AMÉLIE revient, et le regarde avec surprise.

Comment, ami ? Qui, dans le ciel ou sur la terre, pourrait me rendre le bonheur?

HERRMANN.

Un seul mot de ma bouche. — Écoutez-moi.

AMÉLIE, d'un ton de compassion, et lui prenant la main.

Brave homme! comment un mot de ta bouche rouvrirait-il les portes de l'éternité?

HERRMANN, se relevant.

Charles vit encore!

AMÉLIE, poussant un cri.

Malheureux!

HERRMANN.

Cela est ainsi... Encore un mot... Votre oncle...

AMÉLIE, se précipitant vers lui.

Tu mens...

HERRMANN.

Votre oncle...

AMÉLIE.

Charles vit encore?

HERRMANN.

Votre oncle aussi...

AMÉLIE.

Charles vit encore?

HERRMANN.

Et votre oncle aussi... ne me trahissez pas.

(Il sort en toute hâte.)

AMÉLIE demeure long-temps comme pétrifiée; enfin elle se réveille impétueusement et le poursuit.

Charles vit encore!

SCÈNE II.

Les bords du Danube.

LES BRIGANDS ; ils sont campés sur une hauteur à l'ombre des arbres ; leurs chevaux paissent sur le penchant de la colline.

MOOR.

Il faut que je me repose ici (il se jette sur la terre) ; mes membres sont brisés; ma langue est desséchée comme une brique (Schweizer s'en va sans être aperçu.) Je vous aurais prié d'aller me chercher de l'eau à la rivière dans le creux de votre main, mais vous êtes tous fatigués à la mort.

SCHWARZ.

Et il n'y a de vin que là-bas dans nos outres.

MOOR.

Voyez, comme ces blés viennent bien... les arbres se rompent sous le poids des fruits; la vigne a bien belle apparence.

GRIMM.

L'année sera bonne.

MOOR.

Crois-tu? ainsi il y aura dans le monde une sueur qui aura sa récompense, une seule... mais il peut venir ce soir une grêle qui abattra tout cela par terre.

SCHWARZ.

C'est fort possible; tout cela peut être ravagé quelques heures avant la récolte.

MOOR.

C'est ce que je dis, tout cela sera ravagé; pourquoi l'homme réussirait-il dans ce qui lui est commun avec la fourmi, tandis qu'il échoue dans ce qui lui est commun avec la Divinité? ou bien serait-ce là le terme de sa vocation?

SCHWARZ.

C'est ce que je ne sais pas.

MOOR.

Tu dis bien, et tu as fait encore mieux si tu n'as jamais désiré de le savoir. Frère, j'ai vu les hommes, leurs travaux d'abeilles et leurs projets de géans! leurs idées dignes des dieux, leurs occupations de souris!... leur rapide et merveilleux concours vers le bonheur!... Celui-ci se confie au galop de son cheval, celui-là au discernement de son âne, un troisième à ses propres jambes. J'ai vu ce loto bigarré de la vie, où quelques uns risquent leur innocence, d'autres leur part du ciel, pour attraper un lot. Il ne sort que des zéros, et à la fin il n'y a pas de lot. Frère, c'est un spectacle qui tire les larmes des yeux, quand il ne chatouille pas les côtes au point de faire rire.

SCHWARZ.

Comme le soleil se couche majestueusement!

MOOR, absorbé dans cette contemplation.

Ainsi meurt un héros! Ah! cela est digne d'adoration.

GRIMM.

Tu parais profondément ému.

MOOR.

Je n'étais encore qu'un enfant; c'était ma pensée favorite de vivre comme lui, de mourir comme lui (avec une chaleur étouffée) : c'était bien une pensée d'enfant.

GRIMM.

Ah! certainement.

MOOR, abaissant son chapeau sur ses yeux.

Il fut un temps... Laissez-moi seul, camarades.

SCHWARZ.

Moor! Moor! que diantre a-t-il? Comme il change de couleur!

GRIMM.

Par tous les diables! qu'a-t-il? est-il souffrant?

MOOR.

Il fut un temps où je ne pouvais dormir quand j'avais oublié de faire ma prière du soir.

GRIMM.

Es-tu fou? veux-tu te laisser régenter par des souvenirs d'enfance?

MOOR, reposant sa tête sur le sein de Grimm.

Frère, frère!

GRIMM.

Comment? ne fais donc pas l'enfant, je t'en prie.

MOOR.

Si je l'étais!... si je pouvais l'être encore!

GRIMM.

Fi! fi!

SCHWARZ.

Ranime-toi : regarde ce beau paysage, cette soirée délicieuse.

MOOR.

Oui, mes amis, ce monde est bien beau!

SCHWARZ.

A la bonne heure! voilà qui est bien parlé.

MOOR.

Cette terre est magnifique!

GRIMM.

Bien, bien, j'ai plaisir à t'entendre dire cela.

MOOR, de nouveau absorbé dans ses pensées.

Et moi si haïssable dans ce monde si beau!... et moi un monstre sur cette magnifique terre!

GRIMM.

O malheur! malheur!

MOOR.

Mon innocence! mon innocence!... Voyez comme tout vient se réjouir aux rayons bienfaisans du printemps... Pourquoi moi seul dans les joies du ciel ne puis-je que m'abreuver de l'enfer? Tout est si heureux! l'esprit de paix répand une fraternelle union; le monde n'est qu'une seule famille, dont le père est là-haut... qui n'est

pas mon père... Moi seul rejeté, moi seul réformé des rangs de ceux qui sont purs... moi qui ne connais plus le doux nom d'enfant!... moi qui ne connaîtrai jamais le regard pénétrant de ma bien-aimée, jamais l'embrassement d'un ami de mon cœur!... (Se reculant avec un air farouche.) Entouré de meurtriers, enlacé de vipères,... attaché au vice par des chaînes de fer,... chancelant au bord de l'abîme de perdition, soutenu sur le roseau fragile du vice... Moi, au milieu des fleurs de ce monde fortuné, gémissant comme Abbadona!

SCHWARZ.

C'est inconcevable! je ne l'ai jamais vu en cet état.

MOOR, avec mélancolie.

Ah! si je pouvais revenir au sein de ma mère! si je pouvais renaître mendiant!... Non, je n'en demande pas davantage. O ciel! si je pouvais devenir comme un de ces manœuvres!... oh! je voudrais travailler tant qu'une sueur de sang ruissellerait de mon front, afin d'acheter la volupté d'un sommeil tranquille, la félicité d'une seule larme.

GRIMM.

Patience! l'accès commence à tomber.

MOOR.

Il fut un temps où j'en répandais si volontiers!.. O jours paisibles!... château de mon père!... vallées vertes et fécondes! scènes du paradis de

mon enfance!... vous ne reviendrez jamais;... jamais un souffle délicieux ne rafraîchira ma brûlante poitrine!... Prends le deuil avec moi, nature... Ils ne reviendront jamais ces jours paisibles.... Jamais un souffle délicieux ne rafraîchira ma brûlante poitrine. C'en est fait, c'en est fait sans retour.

(Schweizer, avec de l'eau dans son chapeau.)

SCHWEIZER.

Bois, capitaine. Voilà de l'eau; elle est fraîche comme la glace.

SCHWARZ.

Te voilà en sang; qu'as-tu donc fait?

SCHWEIZER.

Une plaisanterie, mon ami, qui a pensé me rompre le cou et les jambes. Comme je m'en allais, courant sur le rivage au pied de la colline, j'ai glissé, le sol s'est éboulé sous moi, et je suis tombé de quinze pieds. Je suis demeuré sur la place, et comme je tâchais de reprendre un peu mes sens, j'ai trouvé, dans le gravier, l'eau la plus limpide. Ma cabriole n'est pas perdue, ai-je pensé; voilà qui fera du bien au capitaine.

MOOR lui rend le chapeau et lui essuie le visage.

On ne verrait pas les cicatrices que les cavaliers bohémiens ont dessinées sur ton front... Ton eau était bonne, Schweizer... Ces cicatrices te vont bien.

SCHWEIZER.

Bah! il y a encore de la place pour trente autres.

MOOR.

Oui, mes enfans... c'était une chaude soirée... et ne perdre qu'un homme!... Mon Roller est mort d'une belle mort; si ce n'était pas pour moi qu'il était mort, on lui élèverait sur sa cendre un monument en marbre : contente-toi de celui-ci. (Il essuie ses larmes.) Combien est-il demeuré d'ennemis sur la place?

SCHWEIZER.

Cent soixante housards, quatre-vingt-treize dragons, environ quarante chasseurs; trois cents en tout.

MOOR.

Trois cents pour un!... chacun de nous a des droits sur cette tête. (Il se découvre la tête.) Je lève ici mon poignard, et aussi vrai que j'ai une âme, je ne vous abandonnerai jamais.

SCHWEIZER.

Ne jure pas; tu ne sais pas si un jour tu ne redeviendras pas heureux, et si tu ne te repentiras pas.

MOOR.

Par les os de mon cher Roller, je ne vous abandonnerai jamais!

(Kosinsky arrive.)

KOSINSKY, à part.

Ils m'ont dit que je le rencontrerais dans ce canton. Oh! quelles sont ces figures? Ce doit être... ça y ressemble : ce sont eux, ce sont eux... Je vais leur parler.

SCHWARZ.

Garde à vous ! Qui va là ?

KOSINSKY.

Messieurs, pardonnez-moi... Je ne sais pas si je m'adresse bien ou mal.

MOOR.

Et qui devons-nous être, si vous vous adressez bien ?

KOSINSKY.

Des hommes.

SCHWEIZER.

Est-ce que nous ne l'aurions pas prouvé, capitaine ?

KOSINSKY.

Je cherche des hommes qui regardent la mort en face, qui laissent le danger se jouer autour d'eux, comme une couleuvre apprivoisée ; qui estiment la liberté au-dessus de la vie et de l'honneur ; dont le nom seul soit bien accueilli du pauvre et de l'opprimé ; qui inspirent la peur aux plus courageux, et qui font pâlir les tyrans.

SCHWEIZER, au capitaine.

Ce garçon-là me plaît... Écoute, mon bon ami, tu as trouvé tes gens.

KOSINSKY.

Je le croyais, et j'espère qu'ils seront bientôt mes frères.... Pouvez-vous me montrer mon homme, car je cherche votre capitaine, le grand comte de Moor.

SCHWEIZER *lui prend la main avec chaleur.*

Brave jeune homme, nous allons être à tu et à toi.

MOOR, *s'approchant.*

Vous connaissez donc le capitaine?

KOSINSKY.

C'est toi. Qui pourrait voir cette physionomie, qui pourrait te voir et en chercher un autre? (*Il le regarde fixement.*) J'avais toujours regretté de n'avoir pas vu cet homme au regard écrasant, qui s'assit sur les ruines de Carthage... Maintenant je ne le regrette plus.

SCHWEIZER.

C'est un drôle qui a de l'esprit.

MOOR.

Et qui vous amène vers moi?

KOSINSKY.

Capitaine, une destinée plus que cruelle... J'ai éprouvé des naufrages sur la mer orageuse du monde; j'ai vu les espérances de ma vie s'engloutir dans l'abîme; il ne me reste plus rien que les souvenirs déchirans de leur perte; et j'en deviendrais fou si je ne cherchais à les étouffer en donnant une autre direction à mon activité.

MOOR.

Encore une accusation contre la Providence! Continuez.

KOSINSKY.

Je me fis soldat. Le malheur me poursuivit là

encore... Je m'embarquai pour les Indes occidentales; mon bâtiment se brisa sur les rochers. Toujours des projets renversés! Enfin, j'entendis parler de tous côtés de tes actions, de tes assassinats, comme ils les appellent; et j'ai fait trente milles avec la ferme résolution de servir sous toi, si tu veux agréer mes services... Je t'en supplie, digne capitaine, ne me refuse pas.

SCHWEIZER, sautant de joie.

Hurra! hurra! voilà notre cher Roller mille fois remplacé! un brave camarade brigand pour la troupe!

MOOR.

Quel est ton nom?

KOSINSKY.

Kosinsky.

MOOR.

Hé bien, Kosinsky, sais-tu que tu es un jeune homme léger, et que tu fais le plus grand pas de la vie, en te jouant comme une jeune fille sans réflexion? Tu ne joueras pas ici à la paume ni au ballon, comme tu te le figures.

KOSINSKY.

Je sais ce que tu veux dire. J'ai vingt-quatre ans, mais j'ai vu briller des épées, j'ai entendu siffler des balles.

MOOR.

Hé bien, jeune homme, et n'as-tu appris à combattre qu'afin d'abattre un pauvre voyageur

pour un écu, ou frapper des femmes par derrière? Va, va, tu t'es sauvé de ta nourrice, parce qu'elle a voulu te donner le fouet.

SCHWEIZER.

Mais que diable, capitaine, à quoi penses-tu? veux-tu renvoyer cet Hercule? N'a-t-il pas tout juste une tournure à chasser devant lui, jusqu'au-delà du Gange, le maréchal de Saxe, rien qu'avec une cuillère à pot?

MOOR.

Parce que tes fredaines t'auront mal tourné, tu viens, et tu veux devenir un scélérat et un meurtrier. Meurtre! comprends-tu bien ce mot, jeune homme? Tu as bien pu t'en aller dormir tranquille après avoir abattu quelques têtes de pavots; mais porter un meurtre sur sa conscience!...

KOSINSKY.

Chaque meurtre que tu me commanderas, je consens à en répondre.

MOOR

Comment donc? tu es fort avisé? aurais-tu dessein de me séduire par la flatterie? D'où sais-tu que je n'ai pas de mauvais rêves, et que je ne pâlirai point à mon lit de mort? As-tu déjà fait beaucoup de choses dont tu aies songé à répondre?

KOSINSKY.

Bien peu encore, à la vérité; cependant mon voyage vers toi, noble comte...

MOOR.

Ton précepteur aurait-il laissé tomber dans tes mains les aventures de Robin-Hood?... On devrait bien envoyer aux galères cette imprévoyante canaille... Cela aura échauffé ton imagination enfantine, et aura fait germer en toi la folle envie d'être un grand homme. Ton cœur est-il chatouillé par les idées de renommée et d'honneur? Veux-tu acquérir l'immortalité par des meurtres et des incendies? Songe-s-y, ambitieux jeune homme : le laurier ne croît pas pour les assassins; pour les victoires des bandits, on n'a pas institué de triomphe... mais la malédiction, le péril, la mort et la honte. Vois-tu, sur cette colline, les fourches patibulaires?

SPIEGELBERG, *de mauvaise humeur, et se promenant.*

Que cela est stupide! d'une stupidité horrible, impardonnable! ce n'est point là la manière. Ah! je m'y prends autrement.

KOSINSKY.

Que peut craindre celui qui ne craint pas la mort?

MOOR.

Brave! incomparable! tu es sûrement un fort bon écolier; tu sais parfaitement ton Sénèque par cœur... Mais, mon cher ami, ce n'est pas avec de telles sentences que tu endormiras jamais la nature souffrante, que tu émousseras les traits de la douleur... Songe-s-y bien, mon fils! (*Il lui*

prend la main.) pense-s-y, je te conseille comme un père. Sache d'abord quelle est la profondeur de l'abîme, avant de t'y lancer! Si tu peux saisir encore une seule joie dans ce monde... Il pourrait venir un moment où tu... te réveillerais... et alors... il pourrait être trop tard. Tu vas sortir du code de l'humanité... Il te faut donc devenir ou plus qu'un homme, ou un démon... Encore une fois, mon fils, si une étincelle d'espérance brille encore pour toi, laisse là cette terrible association qui ne convient qu'au désespoir, quand elle n'a pas été formée par une sagesse sublime.... Crois-moi, on prend pour force d'esprit ce qui en définitive n'est que du désespoir. Crois-moi... moi! et retire-toi promptement.

KOSINSKY.

Non! maintenant je ne puis plus me retirer. Si ma prière n'a pu t'émouvoir, écoute l'histoire de mes malheurs... et toi-même tu mettras en ma main le poignard, toi-même... Asseyez-vous ici sur le gazon, et écoutez-moi avec attention.

MOOR.

J'écouterai.

KOSINSKY.

Sachez donc que je suis un gentilhomme de Bohême. Je devins par la mort de mon père seigneur d'un fief considérable, un séjour divin.... car un ange y habitait.... Une jeune fille parée de tous les attraits de la jeunesse, et pure comme

la lumière du ciel.... Mais pourquoi vous en parler? ce sont paroles perdues pour votre oreille... Vous n'avez jamais aimé, vous ne fûtes jamais aimés.

SCHWEIZER.

Doucement, doucement! Le capitaine est devenu rouge comme le feu.

MOOR.

Finissons! je t'entendrai une autre fois.... demain... bientôt... quand j'aurai vu du sang.

KOSINSKY.

Du sang, du sang!... Écoute-moi encore; ce que je te dirai remplira ta pensée de sang... Elle était d'une naissance bourgeoise; c'était une Allemande... mais son regard faisait évanouir tous les préjugés de noblesse: avec une modestie timide, elle avait accepté l'offre de ma main; le lendemain, je devais conduire mon Amélie à l'autel... (Moor se lève vivement.) Au milieu de l'ivresse d'une félicité prochaine, au milieu des apprêts de la noce, je reçois l'ordre de me rendre à la cour. Je m'y rends. On me produit des lettres que je dois avoir écrites, et dont le contenu prouve une trahison... Je rougis d'une telle méchanceté... On m'ôte mon épée, on me jette en prison, ma raison se trouble.

SCHWEIZER.

Pendant ce temps-là... continue... Je me doute déjà de l'affaire.

KOSINSKY.

Je passe là un mois, sans soupçonner de ce qui m'arrivait. Je souffrais pour mon Amélie, à qui mon sort devait à chaque minute causer les angoisses de la mort. Enfin paraît le premier ministre, qui, avec de mielleuses paroles, me félicite de la découverte de mon innocence, me lit l'ordre de ma mise en liberté, et me rend mon épée. Alors je vole en triomphe à mon château, dans les bras de mon Amélie... Elle avait disparu, elle avait été enlevée au milieu de la nuit; on ne savait pas ce qu'elle était devenue; depuis ce moment, personne ne l'avait aperçue. Un trait de lumière me frappe; je vole à la ville, je m'informe à la cour... Tous les yeux étaient fixés sur moi, personne ne voulait me répondre... Enfin je la découvre derrière une grille, dans un endroit reculé du palais... elle me jette un billet.

SCHWEIZER.

Ne l'ai-je pas dit?

KOSINSKY.

Par la mort! par l'enfer! par le diable! c'était en effet cela! On lui avait donné à choisir, ou de me voir mourir, ou de devenir la maîtresse du prince. Dans ce combat entre l'honneur et l'amour, elle céda au second, et (il rit)... je fus sauvé.

SCHWEIZER.

Que fis-tu alors?

KOSINSKY.

Je restai là comme frappé de mille foudres.... Du sang, fut ma première pensée; du sang, fut ma dernière pensée. Écumant de rage, je cours chez moi, je prends une épée bien affilée, et je me rends en toute hâte chez le ministre, car c'était lui... Il avait été l'infernal entremetteur. On m'avait vu venir dans la rue, car, lorsque j'arrivai, je trouvai toutes les portes fermées. Je cherche, j'interroge : « Il est allé chez le prince », fut la seule réponse. Je m'y rends immédiatement, on ne l'y avait pas vu : je retourne chez lui, j'enfonce les portes, je le trouve, j'allais sur-le-champ... mais cinq ou six de ses serviteurs étaient en embuscade; ils s'élancent et m'arrachent mon épée.

SCHWEISER, *frappant du pied.*

Et tu n'attrápas rien; tu revins à vide?

KOSINSKY.

Je fus saisi, accusé, poursuivi criminellement, déclaré infâme... et, remarquez bien... par une grâce particulière, banni comme infâme hors des frontières. Mes biens furent donnés au ministre; mon Amélie demeura dans les griffes du tigre; sa vie se passe dans les soupirs et la douleur, pendant que je jeûne de vengeance, et que je suis courbé sous le joug du despotisme.

SCHWEIZER *se lève et aiguise son épée.*

Voilà de l'eau à notre moulin, capitaine! Il y a là de quoi s'enflammer.

MOOR, qui jusqu'ici s'est promené çà et là, dans une vive agitation, s'élance tout à coup vers les brigands.

Il faut que je la voie... Allons, rassemblons-nous... Kosinsky, tu demeures....—Préparez-vous vite au départ.

LES BRIGANDS.

Où?... quoi?...

MOOR.

Où? Qui a demandé où? (Vivement à Schweizer.) Traître, tu veux me retenir; mais par l'espérance du ciel...

SCHWEIZER.

Moi un traître? Cours dans les enfers, je t'y suivrai!

MOOR, se jetant à son cou.

Cœur fraternel! tu m'y suivrais... Elle pleure, elle pleure. Sa vie s'écoule dans le deuil... Allons, dépêchons; allons en Franconie: il faut que nous y soyons dans huit jours.

(Ils s'en vont.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Une contrée champêtre aux environs du château de Moor.

SCÈNE I.

LE BRIGAND MOOR, KOSINSKY dans l'éloignement.

MOOR.

PRÉCÈDE-MOI pour m'annoncer. Tu sais bien tout ce que tu dois dire.

KOSINSKY.

Vous êtes le comte de Brandt, arrivant de Mecklembourg; moi je suis votre écuyer. — Ne vous inquiétez pas, je jouerai bien mon rôle. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MOOR seul.

Je te salue, terre de ma patrie! (Il baise la terre.) Ciel de ma patrie! soleil de ma patrie! et vous,

prairies, collines, torrens, forêts, je vous salue tous du fond de mon cœur! Combien est délicieux le souffle de l'air dans mes montagne natales! Quel baume salutaire vous répandez sur un malheureux fugitif! Élysée! monde poétique! Arrête-toi, Moor, ton pied foule un temple sacré. (Il s'approche.) Vois-tu ces nids d'hirondelles aux fenêtres du château? — Vois-tu la petite porte du jardin, — et ce coin de la haie où si souvent tu te plaçais en embuscade? — Et là-bas, cette prairie où tu faisais Alexandre-le-Grand conduisant ses Macédoniens à la bataille d'Arbelles? et plus loin, cette pelouse sur la colline, où tu terrassas les satrapes de Perse; — où flottait ton étendard victorieux. (Il sourit.) Les années de l'âge d'or de l'enfance revivent dans l'âme d'un misérable. — Tu étais si heureux alors; tu l'étais si entièrement, avec une sérénité sans nuages!... et maintenant!... ici gisent les débris de tous tes projets! C'était ici que tu devais marcher un jour en homme grand, considérable, illustré... Ici je devais recommencer une seconde fois ma jeunesse dans les enfans de mon Amélie.... Ici, ici, tu devais être l'idole de tes vassaux.... Mais l'ennemi des hommes s'est raillé de tout cela! (Il s'interrompt.) Pourquoi suis-je venu ici? Ne suis-je pas comme le prisonnier que le cliquetis de ses chaînes arrache à son rêve de liberté?... Non, je vais retourner à ma misère... Le prisonnier avait oublié

la lumière du jour; le rêve de la liberté aura brillé à ses yeux comme un éclair, pour le laisser dans une nuit plus profonde... Adieu, vallons de ma patrie! vous vîtes Charles enfant, et Charles était un heureux enfant; maintenant vous le voyez homme, et il est dans le désespoir. (Il se retourne rapidement vers le fond de la scène, reste un moment en repos et en silence, puis reporte mélancoliquement ses yeux vers le château.) Ne pas la voir! pas un seul regard!... Et une seule muraille me sépare d'Amélie!... Non, il faut que je la voie, — que je la voie... quand je devrais en être écrasé. (Il marche çà et là.) Mon père, mon père! ton fils s'approche.... Éloigne-toi de moi, noire image de ce sang qui fume encore! Éloigne-toi, aspect horrible et sombre des convulsions de la mort! Laisse-moi libre une heure seulement... Amélie! mon père! votre Charles approche! (Il marche rapidement vers le château.) ... Torturez-moi quand le jour s'éveille; n'abandonnez point votre proie quand la nuit vient. — Torturez-moi par des songes terribles, mais n'empoisonnez pas ce moment unique de volupté! (Il s'arrête devant la porte.) Qu'ai-je éprouvé? Moor, qu'éprouves-tu? Sois un homme... Frissons de la mort... pensées de l'effroi!...

SCÈNE III.

Une galerie dans le château.

LE BRIGAND MOOR, AMÉLIE. Ils entrent.

AMÉLIE.

Et sauriez-vous reconnaître son image parmi ces portraits?

MOOR.

Oh! très-certainement! son image est vivante dans mon souvenir. (Il parcourt les portraits.) Ce n'est pas le sien.

AMÉLIE.

Vous avez raison. — C'est l'aïeul et la tige de cette maison souveraine. Il tint sa noblesse de Barberousse, pour l'avoir servi contre les pirates.

MOOR, parcourant toujours les portraits.

Ni celui-là..... ni celui-ci..... ni cet autre..... Il n'est point parmi ces tableaux.

AMÉLIE.

Regardez mieux, je pense que vous le reconnaîtrez.

MOOR.

Je le connais comme mon père : ce portrait n'a pas cette douce expression de la bouche qui me le ferait reconnaître entre mille; ce n'est pas lui.

AMÉLIE.

Je m'étonne comment vous ne l'avez pas vu depuis dix-huit ans; et vous pourriez encore...

MOOR, tout à coup et avec une rougeur subite.

Le voici!

(Il s'arrête devant avec émotion.)

AMÉLIE.

Un excellent homme!

MOOR, absorbé dans cette contemplation.

Mon père, mon père, pardonne-moi..... Oui, un excellent homme... (Il essuie ses larmes) un homme divin.

AMÉLIE.

Vous paraissez avoir pour lui beaucoup d'intérêt.

MOOR.

Ah! un excellent homme.... Et il n'est plus?

AMÉLIE.

Il n'est plus..... Ainsi passent nos jours les plus heureux. (Elle lui prend doucement la main.) Cher comte, aucune félicité ne mûrit sous le soleil.

MOOR.

Cela est vrai, très-vrai.... Et en auriez-vous déjà fait la triste expérience? A peine avez-vous vingt-trois ans.

AMÉLIE.

Oui, j'en ai fait l'expérience: tout ne vit que pour mourir tristement; nous ne prenons inté-

rêt à quelque chose, nous n'en jouissons que pour le perdre avec douleur.

MOOR.

Vous avez déjà perdu quelque chose ?

AMÉLIE.

Rien..... tout..... rien. Voulez-vous que nous passions plus loin, monsieur le comte?

MOOR.

Sitôt? Quel est ce portrait-là, à droite? C'est, ce me semble, une physionomie bien triste?

AMÉLIE.

Ce portrait à gauche est le fils du comte, le seigneur d'à présent. Venez, venez.

MOOR.

Mais ce portrait à droite?

AMÉLIE.

Voulez-vous descendre dans le jardin?

MOOR.

Mais ce portrait à droite?..... Tu pleures, Amélie?

(Amélie s'éloigne promptement.)

MOOR.

Elle m'aime, elle m'aime!... Tout son être semblait ne pouvoir supporter cette contrainte; ses larmes la trahissaient et coulaient sur ses joues : elle m'aime..... Misérable! l'as-tu mérité? Ne suis-je pas ici comme le condamné auprès du bloc fatal? N'est-ce pas ici ce sofa où je m'eni-

vrai de bonheur en la tenant dans mes bras? N'est-ce pas ici le palais paternel? (*Saisi de l'aspect du portrait de son père.*) O toi! ô toi! quels éclairs lancent tes yeux!... Malédiction! malédiction! réprobation!... Où suis-je? La nuit se répand sur mes yeux. Dieu d'épouvante! moi, moi! c'est moi qui l'ai tué!.....

(*Il sort précipitamment.*)

FRANÇOIS, *plongé dans une réflexion profonde,*

Loin de moi cette image! loin de moi, lâche faiblesse! Pourquoi trembles-tu, et devant qui? Il n'y a que peu d'instans que le comte est entré dans ces murs, et il me semble qu'un espion de l'enfer s'est glissé pour suivre tous mes pas... Je dois le connaître : il y a quelque chose de grand, que j'ai déjà vu, dans son visage farouche brûlé du soleil, et qui me fait trembler... Amélie non plus ne l'a pas vu avec indifférence : elle a laissé errer avec curiosité sur ce drôle-là son regard languissant, dont elle est pourtant si avare avec tout le reste du monde... Ne l'ai-je pas remarqué? Elle a laissé furtivement tomber deux larmes dans ce vin que derrière moi il a avalé si ardemment! On eût dit qu'il voulait dévorer la coupe! Oui, j'ai vu cela dans un miroir qui réfléchissait cette scène à mes yeux. Holà, François, prends garde à toi; il se cache là-dessous quelque monstre qui porte ta ruine en ses flancs. (*Il se tient devant le portrait de Charles, en l'examinant.*) Ce

long cou de cygne..... ces yeux noirs et ardens..... Hum, hum..... ces sourcils obscurs et épais.... (Frémissant tout à coup.) Enfer, dans ta maligne joie, est-ce toi qui m'envoies ce pressentiment? C'est Charles! oui, maintenant tous ses traits me reviennent vivement : c'est lui... en dépit de son déguisement, je le reconnais... C'est lui... sous ce déguisement... Mort et damnation! (Il se promène çà et là d'un pas rapide. Est-ce donc pour cela que j'ai prodigué tant de veilles? est-ce pour cela que j'ai renversé des rochers et comblé des abîmes? Est-ce pour cela que je me suis mis en rébellion contre tous les instincts de l'humanité? Et un misérable vagabond viendra écraser mon édifice artistement élevé?... Doucement, doucement : il s'agit seulement de continuer le jeu... Ne suis-je pas déjà, sans cela, enfoncé jusqu'aux oreilles dans le péché mortel? Ne serait-il pas insensé de revenir sur mes pas, et de nager vers un rivage que j'ai déjà laissé si loin derrière moi?... Il n'y a plus à penser au retour... la grâce divine elle-même serait réduite à la besace, et la miséricorde infinie serait en banqueroute si elles se chargeaient d'acquitter mes fautes... Ainsi, en avant, soyons homme. (Il sonne.) Qu'il s'en aille rejoindre l'esprit de ses pères! et allons, je me moque des morts... Daniel! hé, Daniel! Je parie qu'il l'a déjà excité contre moi; il est tout mystérieux.

(Daniel entre.)

DANIEL.

Qu'avez-vous à m'ordonner, mon maître?

FRANÇOIS.

Rien. Va me remplir cette coupe de vin ; mais dépêche. (Daniel sort.) Attends un moment, vieux coquin! je vais te saisir, et te regarder si fixement dans les yeux, que je pénétrerai jusqu'à ta conscience, et que je la verrai pâlir à travers ton masque! Il doit mourir. — Il n'y a qu'un imbécile qui, après avoir poussé son ouvrage jusqu'à la moitié, le laisse là, et regarde tranquillement d'un œil ébahi ce qui pourra en arriver.

(Daniel rentre avec du vin.)

FRANÇOIS.

Mets-le ici! Regarde-moi bien aux yeux! Tes genoux fléchissent! tu trembles! Avoue-le-moi, vieillard! qu'as-tu fait?

DANIEL.

Rien, monseigneur; aussi vrai qu'il y a un Dieu et que j'ai une âme!

FRANÇOIS.

Bois ce vin. Comment! tu hésites? Parle vite! qu'as-tu jeté dans ce vin?

DANIEL.

Dieu me soit en aide! Comment! moi? dans ce vin?

FRANÇOIS.

Tu as jeté du poison dans ce vin. N'es-tu pas

devenu pâle comme la neige? Avoue, avoue. Qui te l'a donné? N'est-ce pas vrai? c'est le comte? c'est le comte qui te l'a donné?

DANIEL.

Le comte! Jésus-Maria! le comte ne m'a rien donné!

FRANÇOIS *le saisit brutalement.*

Je veux t'étrangler au point que tu en deviendras bleu, vieux menteur! rien? Et que cachez-vous donc ensemble, lui, toi et Amélie? Que chuchotez-vous ensemble? dis-le-moi! quel secret, oui, quel secret t'a-t-il confié?

DANIEL.

Dieu, qui sait tout, sait qu'il ne m'a confié aucun secret.

FRANÇOIS.

Tu veux me le nier! Quels complots avez-vous tramés pour vous débarrasser de moi? n'est-ce pas vrai? Est-ce de m'étrangler durant mon sommeil? est-ce de me couper la gorge en me rasant? de m'expédier dans du vin ou dans du chocolat? ou de m'administrer le sommeil éternel dans ma soupe? Dis-le-moi! je sais tout.

DANIEL.

Que Dieu me refuse assistance si je vous dis en ce moment autre chose que la pure et complète vérité!

FRANÇOIS.

Je te le pardonnerai pour cette fois. Mais je

gage qu'il a glissé quelque argent dans ta bourse. Il t'a pressé la main plus fortement qu'il n'est d'usage : fortement, comme c'est la coutume à une vieille connaissance.

DANIEL.

Jamais, mon maître.

FRANÇOIS.

Il t'a dit, par exemple, qu'il t'avait déjà connu quelque peu...; que tu devais à peu près le connaître...; que le bandeau tomberait un jour de tes yeux... Comment, il ne t'aurait jamais rien dit de semblable?

DANIEL.

Pas la moindre chose.

FRANÇOIS.

Que certains motifs le retenaient...; que les hommes étaient souvent forcés de prendre un masque pour pouvoir s'approcher de leurs ennemis... qu'il voulait se venger..., se venger cruellement?

DANIEL.

Pas un mot de tout cela.

FRANÇOIS.

Comment? rien du tout? rappelle-toi bien. — Qu'il avait bien connu l'ancien seigneur..., connu particulièrement...; qu'il l'aimait..., qu'il l'aimait intimement..., comme un fils?

DANIEL.

Je me rappelle lui avoir entendu dire quelque chose de semblable.

FRANÇOIS pâlissant.

Il a dit cela?... Réellement il l'a dit? Comment? répète-moi encore... Il a dit qu'il était mon frère?

DANIEL interdit.

Quoi, mon maître? non, il n'a pas dit cela; comme Mademoiselle le conduisait dans la galerie, j'ôtais la poussière qui couvrait les noms des tableaux; il s'est arrêté tout à coup, comme frappé du tonnerre, devant le portrait de feu mon maître. Mademoiselle, en lui montrant le portrait, a dit: Un excellent homme! — Oui, un excellent homme, a-t-il répondu; et il a essuyé des larmes.

FRANÇOIS.

Ecoute, Daniel! Tu sais que j'ai toujours été un bon maître pour toi, que je t'ai bien nourri et bien habillé, et que je n'ai point surchargé de travail ta vieillesse affaiblie.

DANIEL.

Que le bon Dieu vous en récompense! Et moi, je vous ai toujours servi fidèlement.

FRANÇOIS.

C'est ce que j'allais dire. Tu ne m'as jamais contredit de ta vie, parce que tu sais bien que tu me dois obéissance en tout ce que je te commande.

DANIEL.

En tout, et de grand cœur, quand ce n'est pas contre Dieu et ma conscience.

FRANÇOIS.

Bêtise! quelle bêtise! N'as-tu pas de honte? Un homme âgé croire à ces contes de bonne femme! Daniel, c'est une réflexion stupide. Je suis ton maître; c'est moi que Dieu et la conscience puniront, s'il y a un Dieu et une conscience.

DANIEL, *joignant les mains.*

Dieu de miséricorde!

FRANÇOIS.

Par l'obéissance que tu me dois! comprends-tu cette parole? par l'obéissance que tu me dois, je t'ordonne que demain matin le comte ne soit plus au nombre des vivans.

DANIEL.

Bon Dieu! venez à mon aide! Et pourquoi?

FRANÇOIS.

Par l'obéissance aveugle que tu me dois, — et je m'en fie à toi.

DANIEL.

A moi? Secourez-moi, sainte mère de Dieu! A moi? Quelle mauvaise action ai-je donc commise?

FRANÇOIS.

Il n'y a pas à délibérer; ton sort est entre mes

mains. Veux-tu passer la vie dans le plus profond caveau de mon château, où la faim te forcera à ronger tes os, et la soif à boire ton sang? Ou bien veux-tu manger ton pain paisiblement, et jouir du repos dans tes vieux jours?

DANIEL.

Comment, mon maître? La paix et le repos dans mes vieux jours? Un assassin?

FRANÇOIS.

Réponds à ma question.

DANIEL.

Mes cheveux blancs! mes cheveux blancs!

FRANÇOIS.

Oui ou non?

DANIEL.

Non. Dieu! ayez pitié de moi!

FRANÇOIS, faisant mine de s'en aller.

Bon, tu te souviendras de cela.

(Daniel le retient, et se jette à ses pieds.)

DANIEL.

Mon maître, ayez pitié de moi!

FRANÇOIS.

Oui ou non!

DANIEL.

Monseigneur, j'ai aujourd'hui soixante et dix ans; j'ai honoré père et mère, et dans toute ma vie je n'ai fait, à ma connaissance, tort d'un denier à personne; j'ai sincèrement et fidèlement gardé ma foi; j'ai servi votre maison pendant

quarante-quatre ans, et maintenant j'attends tranquillement une heureuse fin. Hélas! mon maître, mon maître! (il embrasse ses genoux) Et vous voulez me dérober cette dernière consolation dans la mort; vous voulez que le serpent rongeur de la conscience me dépouille de ma dernière prière; vous voulez que je m'endorme éternellement chargé d'un crime devant Dieu et devant les hommes! Non, non, mon cher, mon excellent maître : vous ne voulez pas cela, vous ne pouvez pas vouloir cela d'un vieillard de soixante et dix ans.

FRANÇOIS.

Oui ou non? sans tant de bavardage.

DANIEL.

Je vous servirai avec encore plus de zèle; mes muscles desséchés seront infatigables comme ceux du dernier manœuvre; je me lèverai plus tôt, je me coucherai plus tard; je ferai mention de vous dans ma prière du matin et du soir, et Dieu ne rejettera point la prière d'un vieillard.

FRANÇOIS.

L'obéissance est au-dessus du sacrifice. As-tu jamais entendu dire que le bourreau fit des façons quand il y a une sentence à exécuter?

DANIEL.

Ah! sans doute; mais égorger un innocent, un...

FRANÇOIS.

Suis-je tenu à te rendre compte? La hache

demande-t-elle au bourreau pourquoi elle frappe là, et non pas ici? Mais regarde quelle est ma générosité : je te promets une récompense pour ce que tu dois faire par devoir.

DANIEL.

Mais j'espère bien demeurer chrétien en faisant mon devoir envers vous.

FRANÇOIS.

Sans contredit; je te donne encore tout un jour pour y réfléchir. Pense-s-y bien : le bonheur ou le malheur; tu entends bien, tu comprends bien : le plus grand bonheur ou le plus grand malheur. Ah ! tu serais puni d'une façon surprenante.

DANIEL, après quelque réflexion.

Je le ferai. Demain, je le ferai.

(Il sort.)

FRANÇOIS.

L'épreuve est forte et il n'est pas né pour être martyr de la foi... Ainsi, bonsoir, monsieur le comte. Selon toute apparence, vous irez demain au soir souper avec Lucifer. Eh! qu'importe ce qu'on peut penser de cela? Bien fou celui qui pense contre son intérêt ! Le père, qui peut-être avait bu une bouteille de vin de plus, se sent une certaine velléité... Voilà un homme de fait, et un homme était, certes, la dernière chose à quoi l'on pensât en accomplissant ce grand œuvre. Maintenant il me vient aussi une velléité, à moi... Voilà

un homme de moins; et certes en ceci il y aura plus de réflexion et de prévoyance qu'il n'y en avait eu dans sa création. La naissance de l'homme est l'ouvrage d'une impulsion animale, un hasard; qui pourrait donc se laisser persuader que la négative d'une naissance est quelque chose de considérable? Maudite soit la sottise de nos bonnes et de nos nourrices, qui ont perverti notre imagination par des contes effrayans, qui ont imprimé dans notre faible cerveau les horribles images de peines et de jugemens; en telle sorte que des frissons involontaires, que des angoisses glaciales agitent nos membres, que notre hardiesse et notre résolution sont ébranlées, et que notre raison, en s'éveillant, se trouve chargée des chaînes d'une obscure superstition... Le meurtre! Ne semble-t-il pas que toutes les furies de l'enfer voltigent autour de ce mot?... C'est pourtant comme si la nature avait oublié de faire un homme de plus... comme si l'on eût oublié de nouer le cordon à un enfant... Et ainsi s'évanouissent toutes ces ombres chinoises. C'était quelque chose, et ce n'est plus rien... Ne peut-on pas dire cela tout aussi bien que : Ce n'était rien, et ce n'est rien?... Et à quoi bon parler de rien? L'homme sort de la fange, il barbotte pendant un temps dans la fange, il accroît cette fange, il retourne fermenter avec cette fange, jusqu'à ce qu'enfin il salisse les souliers de l'un

de ses petits-fils. Et voilà la fin de la chanson... Voilà le cercle fangeux de la destinée humaine. Ainsi donc... bon voyage, mon cher frère. Que le moraliste podagre et hypocondriaque, armé de l'idée d'une conscience, chasse du mauvais lieu les filles quand elles sont ridées, qu'il torture les vieux usuriers sur leur lit de mort, soit...; mais jamais il n'aura audience de moi.

SCÈNE IV.

Un autre appartement dans le château.

LE BRIGAND MOOR, d'un côté; DANIEL, de l'autre.

MOOR, avec empressement.

Où est mademoiselle Amélie?

DANIEL.

Monseigneur, permettez à un vieillard de vous demander quelque chose.

MOOR.

C'est accordé; que veux-tu?

DANIEL.

Pas grand'chose, et tout; peu, et cependant beaucoup : laissez-moi vous baiser la main.

MOOR.

Non, bon vieillard (il l'embrasse); toi que je pourrais nommer un père!

DANIEL.

Votre main, votre main, je vous en prie.

MOOR.

Cela ne se peut pas.

DANIEL.

Il le faut. (*Il la saisit, la regarde et tombe à genoux devant lui.*) Mon cher Charles!

MOOR, *effrayé, et d'un ton très-froid.*

Ami, que dis-tu? je ne te comprends pas.

DANIEL.

Ah! oui, niez-le seulement; vous changez de visage; bon! bon! vous êtes toujours mon bon, mon cher enfant... Bon Dieu! que j'aie pu avoir encore cette joie dans ma vieillesse!... Pauvre imbécile, qui n'a pas vu tout de suite que..... Ah! Dieu du ciel! ainsi vous voilà de retour, et notre vieux maître est enterré; et vous voilà de retour ici... J'étais donc un âne, un aveugle (*se frappant la tête*) de ne pas, au premier instant, vous avoir... Ah! ce que c'est que de nous!... Qui aurait pu imaginer?... ce que j'ai demandé avec tant de larmes... Jésus Maria. Il est là, le voilà en personne dans notre vieille salle.

MOOR.

Quels discours tenez-vous? êtes-vous pris de la fièvre chaude? ou me répétez-vous un rôle de comédie?

DANIEL.

Fi donc! fi donc! cela n'est pas beau de se mo-

quer ainsi d'un vieux serviteur... cette cicatrice! hé! ne vous souvenez-vous pas?... Grand Dieu! què vous me fites là une belle peur!... moi, qui vous ai toujours tant aimé, que vous avez manqué me faire de chagrin ce jour-là!... vous étiez assis sur mes genoux,... hé bien, vous en souvenez-vous? là, dans la chambre ronde;... ah, ah! mon petit gaillard, vous l'avez peut-être oublié?.... et ce coucou que vous aimiez tant à faire chanter? vous souvenez-vous à présent?... le coucou est cassé, il est tombé pas terre;... c'est la vieille Suzanne qui l'a jeté à terre en balayant la chambre.... Vous étiez donc assis sur mes genoux, et vous avez crié pour avoir votre dada, et j'ai tout de suite couru pour aller chercher le dada... Jésus, mon Dieu!... il fallait que je fusse un vieil imbécile de m'en aller comme ça.... Ce fut comme si on m'eût donné cent coups de bâton; j'entendis des cris, j'accourus tout de suite; et le sang coulait beaucoup; il y en avait par terre... sainte mère de Dieu! le froid me courut par tout le corps, comme si on m'eût jeté un seau d'eau froide. Mais voilà ce qui arrive quand on n'a pas toujours les yeux sur les enfans. Mon bon Dieu, si c'eût été dans l'œil, mais ce n'était qu'à la main droite; par mon âme, dis-je, si jamais je laisse dans les mains d'un enfant un couteau, des ciseaux ou rien qui coupe... Encore, par bonheur, monsieur et madame étaient en voyage.... Oui,

oui, par mon âme, dis-je, cela me servira d'avertissement.... Hélas! mon Dieu! j'aurais bien pu perdre ma place, j'aurais bien pu... Dieu vous le pardonne, maudit enfant... Mais Dieu soit loué! cela se guérit bien, et il ne resta que cette cicatrice.

MOOR.

Je ne comprends pas un mot de tout ce que tu dis.

DANIEL.

Ah! bien oui? et dans ce temps-là encore, combien ne vous ai-je pas donné de morceaux de sucre, de biscuits et de macarons? Je vous ai toujours bien gâté; et vous souvenez-vous encore de ce que vous me disiez dans l'écurie, quand je vous mettais sur l'alezan brûlé de votre vieux père, et que je vous faisais trotter autour de la grande prairie? Daniel, disiez-vous, quand je serai grand, tu seras mon intendant, et tu te promèneras en carrosse avec moi.... Oui, disais-je en riant, si Dieu nous accorde vie et santé; vous ne rougirez pas de votre vieux Daniel, disais-je, et alors je vous prierai de me placer dans une petite maison du village... qui est même vide depuis un peu de temps.... et je veux m'établir là avec une vingtaine de barriques de vin pour tenir auberge dans mes vieux jours... Ah! riez donc, riez donc... Hé bien! mon jeune maître, auriez-vous oublié tout cela? On ne veut pas reconnaître le

vieux Daniel, on lui fait une mine froide, une mine réservée... Ah! soyez donc encore mon bon jeune Charles... Vous étiez peut-être bien un peu léger... Ne prenez pas mal ce que j'en dis... ça arrive à toute jeunesse... et à la fin cela tourne toujours tout au mieux.

MOOR, *se jetant à son cou.*

Ah! Daniel! je ne veux pas me déguiser plus long-temps. Je suis ton cher Charles, Charles que tu avais perdu. — Que fait mon Amélie?

DANIEL *se met à pleurer.*

Ah! que moi, pauvre pécheur, j'aie pu avoir cette joie, et que mon défunt maître ait tant pleuré sans l'obtenir! Ah! tête blanchie! membres desséchés, descendez au tombeau avec contentement. Mon seigneur et mon maître est vivant; je l'ai revu de mes yeux!

MOOR.

Et il tiendra ce qu'il a promis.... Prends cela, digne vieillard, pour ces promenades sur le cheval alezan. (*Il lui met une bourse dans la main.*) Je n'ai jamais oublié le vieux Daniel.

DANIEL.

Comment? Que faites-vous? c'est trop; vous vous trompez.

MOOR.

Je ne me trompe point, Daniel. (*Daniel veut se jeter à ses genoux.*) Relève-toi, dis-moi ce que fait mon Amélie.

DANIEL.

Bonté divine! bonté divine! Votre Amélie, ah! elle ne pourra y survivre, elle mourra de joie.

MOOR, *vivement.*

Elle ne m'a pas oublié?

DANIEL.

Oublié! que dites-vous? vous oublier? ah! si vous aviez pu être ici, si vous aviez pu voir sa physionomie quand arriva la nouvelle que vous étiez mort, quand mon maître la fit répandre!

MOOR.

Que dis-tu? mon frère...

DANIEL.

Oui, votre frère, mon maître, votre frère... Je vous en raconterai davantage une autre fois, quand nous aurons le temps... Et comment elle le reçoit de la belle façon, quand il vient tous les jours que Dieu envoie, lui faire ses propositions; car il veut en faire sa femme. Oh! il faut que j'aille, il faut que je coure lui dire... il faut que je lui porte cette nouvelle.

(*Il veut sortir.*)

MOOR.

Arrête, arrête! Elle ne doit en rien savoir; personne n'en doit rien savoir, ni mon frère non plus...

DANIEL.

Votre frère? ah! ne vous inquiétez pas, il ne le saura pas,... en aucune façon,... s'il n'en sait

pas déjà plus qu'il n'en devrait savoir... Ah ! je vous le dis, c'est un vilain homme, un vilain frère, un vilain maître. Mais moi, pour tout l'argent de la seigneurie, je ne veux pas être un vilain serviteur... Monseigneur vous tient pour mort.

MOOR.

Hum ! que bredouilles-tu là ?

DANIEL.

Et si vous n'aviez pas si mal à propos ressuscité... votre frère était unique héritier de mon défunt maître.

MOOR.

Vieillard, que murmures-tu là entre tes dents ? Quelque monstrueux secret semble errer sur tes lèvres, un secret que tu voudrais, mais que tu ne peux cacher... Parle clairement.

DANIEL.

Mais j'aime mieux que la faim me force à ronger mes os, j'aime mieux que la soif me force à boire mon sang que de gagner mon bien-être par un meurtre.

(Il s'éloigne rapidement.)

MOOR, après un silence terrible, s'écrie :

Trahi ! trahi ! Cette pensée me frappe comme un éclair ! Artifices criminels ! Ciel et enfer ! Ce n'est pas toi, mon père ! artifices criminels ! brigand et meurtrier à cause de ces artifices criminels ! noirci à ses yeux ! Mes lettres supprimées,

falsifiées !... Son cœur plein de tendresse... et moi, insensé, qui suis devenu un monstre... Son cœur paternel était plein de tendresse... O scélératesse ! scélératesse ! il ne m'en eût coûté que de me jeter à ses pieds, il ne m'en eût coûté que quelques larmes !... Oh ! que j'ai été insensé ! oh ! misérable insensé ! (Frappant sa tête contre la mur.) J'aurais pu être heureux... Ah ! fourberie ! fourberie ! le bonheur de ma vie m'a été frauduleusement ravi. (Il se promène à grands pas avec rage.) Brigand et meurtrier par des artifices criminels !... Il n'était point courroucé. Il n'y a pas eu une pensée de malédiction en son cœur... O scélérat ! inconcevable, horrible, perfide scélérat !

(Kosinsky revient.)

KOSINSKY.

Hé bien, capitaine, où te caches-tu ? qu'est-ce donc ? il me paraît que tu veux encore rester ici un moment ?

MOOR.

Partons ! selle les chevaux ! Il faut qu'au coucher du soleil nous ayons passé les frontières.

KOSINSKY.

C'est une plaisanterie.

MOOR, d'une voix impérieuse.

Dépêche, dépêche ! ne tarde pas, que rien ne t'arrête. Prends garde de n'être vu de personne.

(Kosinsky s'en va.)

MOOR.

Je vais fuir de ces murs. Le moindre retard pourrait me mettre en fureur, et il est le fils de mon père!... Frère! frère! tu m'as rendu le plus misérable de la terre; je ne t'avais jamais offensé; est-ce là se conduire en frère?... Recueille en paix le fruit de ton crime, ma présence ici n'en troublera pas plus long-temps la jouissance... Mais certes ce n'est pas là se conduire en frère!... La nuit éternelle éteindra pour toujours cette jouissance, et la mort te les ravira.

(Kosinsky revient.)

KOSINSKY.

Les chevaux sont sellés, vous pouvez partir quand vous voudrez.

MOOR.

Tu es bien pressé! pourquoi sitôt? ne la verrai-je donc plus?

KOSINSKY.

Je vais les débrider encore. Quand vous voudrez, vous m'appellerez, et ce sera fait à l'instant.

MOOR.

Encore une fois! encore un adieu! je veux savourer le poison de cet instant de bonheur, et puis... Arrête, Kosinsky... dix minutes seulement... derrière la cour du château... et nous partirons de là.

SCÈNE V.

Un jardin.

AMÉLIE.

« Tu pleures, Amélie? » Et il a dit cela avec une voix! avec une voix!... Il m'a semblé que la nature se réjouissait... A cette voix, j'ai vu poindre les jours écoulés du printemps et de l'amour! Le rossignol chantait comme autrefois... les fleurs exhalaient leur parfum comme autrefois... Il m'a semblé être ivre de bonheur dans ses bras... Ah! cœur infidèle et perfide! tu veux embellir ton parjure! Non! non! fuis de mon âme, image criminelle! dans le cœur où règne Charles, aucun fils de la terre ne peut habiter... Mais pourquoi mon âme, toujours et contre son gré, se reporte-t-elle vers cet étranger? N'est-il pas comme attaché étroitement à l'image de mon bien-aimé? n'est-il pas comme un éternel compagnon de mon bien-aimé? « Tu pleures, Amélie? » — Ah! je veux le fuir... jamais mon œil ne reverra cet étranger. (Le Brigand Moor ouvre la porte du jardin.) (Elle s'écrie :) Ecoutons, écoutons! la porte n'a-t-elle pas fait du bruit? (Elle voit Charles et s'élance.) Lui?... où?... comment?... Il m'a enlacée, et je ne puis fuir... Ne m'abandonne pas, Dieu du ciel... Non, tu ne m'arracheras point à mon Charles! Il n'y a point

de place en mon âme pour deux divinités, je ne suis qu'une simple mortelle! (Elle prend le portrait de Charles.) Toi, mon Charles, sois mon génie protecteur contre cet étranger, contre ce corrupteur de mon amour! Toi! toi! je te regarderai fixement, et jamais un regard profane ne sera porté sur cet homme.

(Elle s'assied, et regarde le portrait fixement et en silence.)

MOOR.

Vous ici, mademoiselle?... et si triste?... Une larme est tombée sur ce portrait? (Amélie ne répond point.) Et quel est l'heureux homme pour qui une larme a brillé dans les yeux de cet ange? Oserais-je demander si une telle gloire...

(Il veut regarder le portrait.)

AMÉLIE.

Non, non.

MOOR, se retirant.

Ah! et mérite-t-il cette adoration? la mérite-t-il?

AMÉLIE.

Si vous l'aviez connu!

MOOR.

Je l'aurais envié.

AMÉLIE.

Adoré, voulez-vous dire.

MOOR.

Ah!

AMÉLIE.

Ah! vous l'auriez tant aimé!... Il y avait tant

de choses dans l'expression de son visage, dans ses yeux, dans le son de sa voix, qui est si semblable à la vôtre, qui m'est si chère. (Moor baisse les yeux vers la terre.) Ici, au lieu où tu es, il a été mille fois... et il avait près de lui celle qui, auprès de lui, oubliait le ciel et la terre... Ici, son œil errait sur cette belle contrée;... elle paraissait sentir le prix de ce noble regard, et s'embellir du plaisir qu'elle donnait à son plus bel ornement... Ici, par ses chants célestes, il captivait l'attention des habitans de l'air... Ici, à ce buisson, il cueillait des roses, et c'était pour moi qu'il cueillait des roses..... Ici il me prenait dans ses bras; sa bouche brûlante pressait ma bouche;... et les fleurs étaient heureuses d'être foulées sous les pas de deux amans...

MOOR.

Il n'est plus.

AMÉLIE.

Il s'est embarqué sur les mers orageuses... L'amour d'Amélie l'y a suivi... Il a erré à travers les sables arides du désert... L'amour d'Amélie créait sous ses pas de frais gazons dans les sables brûlans, et couvrait de fleurs les buissons épineux... Le soleil du midi brûlait sa tête découverte, les neiges du nord glaçaient ses pieds nus, la grêle des orages pleuvait sur son front, et l'amour d'Amélie le berçait au milieu des tempêtes... Et la mer, et les montagnes, et l'horizon sont entre

deux amans; mais les âmes s'échappent de cette terrestre prison, et vont se rencontrer au paradis de l'amour. — Vous paraissez triste, monsieur le comte?

MOOR.

Les paroles de l'amour font revivre mon amour.

AMÉLIE, pâlissant.

Quoi! vous en aimez une autre?... Malheureuse, qu'ai-je dit?

MOOR.

Elle me croit mort et demeure fidèle à celui qu'elle croit mort. Elle a appris que je vivais encore, et elle me sacrifie la couronne des saintes... Elle sait que je suis errant dans les déserts, que je suis vagabond et misérable, et son amour vole à ma suite dans les déserts et la misère. Elle s'appelle aussi Amélie, comme vous, mademoiselle.

AMÉLIE.

Combien j'envie votre Amélie!

MOOR.

Oh! c'est une fille bien malheureuse. Elle n'a d'amour que pour un ami, qui est perdu; et jamais, et pour l'éternité, elle n'en aura la récompense.

AMÉLIE.

Non, elle aura sa récompense dans le ciel. Ne dit-on pas qu'il y a un monde meilleur où les

affligés se réjouissent, où les amis se reconnaissent ?

MOOR.

Oui, un monde où les voiles tombent, où les amis se retrouvent avec effroi... L'éternité est son nom... Mon Amélie, c'est une fille bien malheureuse.

AMÉLIE.

Malheureuse ! et vous l'aimez ?

MOOR.

Malheureuse, parce qu'elle m'aime. Eh quoi ! si j'étais un meurtrier, eh quoi ! mademoiselle, si votre bien-aimé pouvait, à chaque baiser, vous raconter un meurtre ?... Ah ! malheur à mon Amélie ! elle est une fille bien malheureuse !

AMÉLIE, avec un mouvement de joie.

Ah ! que je suis une fille heureuse ! mon bien-aimé est une émanation de la Divinité ; et la Divinité n'est que douceur et miséricorde. Il ne pouvait pas voir une mouche souffrir... Son âme est aussi loin d'une pensée sanglante, que le milieu du jour du milieu de la nuit.

(Moor se détourne rapidement, va sous un berceau, et regarde fixement.)

AMÉLIE prend un luth et chante.

Hector, veut-tu t'arracher de mes bras ?
Veux-tu braver l'homicide colère
Que de Patrocle anime le trépas ?
Songe à ton fils, conserve-lui son père.
Ne doit-il pas apprendre sous tes yeux
A servir Troie, à révérer les dieux !

MOOR prend le luth en silence et chante en s'accompagnant.

J'entends les cris d'un insolent vainqueur :
Chère Andromaque, apporte-moi ma lance.

(Il jette le luth et s'enfuit.)

SCÈNE VI.

Une forêt; il fait nuit. Au milieu de la scène un vieux château abandonné.

LA TROUPE DE BRIGANDS, couchée çà et là à terre.

LES BRIGANDS chantent.

Assassiner et ravager,
Piller, brûler et saccager,
A cela se passe la vie
Des chevaliers du grand chemin.
Si l'on doit nous pendre demain,
Tenons-nous l'âme réjouie.

Libres, contens comme des rois,
Nous couchons à l'ombre d'un bois;
Nous soupons en bonne fortune;
Le jour nous faisons peu de bruit;
Mais nous travaillons bien la nuit,
Et notre soleil c'est la lune.

Aujourd'hui c'est un bon fermier,
Demain c'est un bénéficier
Qui fournira notre pitance.
Jamais n'ayant ni feu, ni lieu;
Du reste nous fiant à Dieu
Qui bénit toujours l'innocence.

Nous nous donnons ce qu'il nous faut,
Nous nous tenons l'estomac chaud
Pour soutenir notre courage;
Et comme les diables d'enfer,
Nos confrères en Lucifer,
Notre élément c'est le tapage.

Des mères les gémissemens,
Et les cris des petits enfans;
Les sanglots des jeunes fillettes!
Hé bien! voilà tout justement
La musique du régiment;
C'est notre fifre et nos trompettes.

Quand viendra le vilain moment
Où l'on me prîra poliment
D'entrer dans la triste voiture,
Qu'on me donne un bon coup de vin,
Je saurai narguer le destin,
Et finir gaîment l'aventure.

SCHWEIZER.

Il fait nuit, et le capitaine n'est pas encore de retour.

RAZMANN.

Et il avait promis d'être de retour près de nous à huit heures sonnées.

SCHWEIZER.

S'il lui était arrivé quelque chose... Nous brûlerions et égorgerions tout, jusqu'aux enfans à la mamelle.

SPIEGELBERG, prenant Razmann à part.

Un mot, Razmann.

SCHWARZ, à Grimm.

Veux-tu que nous allions à la découverte?

GRIMM.

Laisse-le! il aura fait quelque coup à se mettre à genoux devant.

SCHWEIZER.

Tu n'y es pas, de par tous les diables! il ne nous a pas quittés comme un homme qui eût en tête une entreprise de brigandage. As-tu oublié ce qu'il a dit quand nous traversions la forêt? « Si quelqu'un prend seulement une rave dans un « champ, et que je le sache, il la paiera de sa tête, « aussi vrai que je m'appelle Moor. » Nous n'osons pas voler.

RAZMANN, bas, à Spiegelberg.

Où en veux-tu venir? parle clairement.

SPIEGELBERG.

Chut, chut. Je ne sais pas quelles idées de liberté nous avons toi et moi; mais le fait est que nous sommes attelés à la charrue, comme des bœufs, tout en déclamant merveilleusement sur l'indépendance; cela ne me plaît pas.

SCHWEIZER, à Grimm.

Que barbouille donc cet animal?

RAZMANN, à Spiegelberg.

Tu parles du capitaine?

SPIEGELBERG.

Chut, chut donc!... il a des oreilles tout autour

de nous pour nous écouter... Le capitaine, dis-tu? qui l'a fait notre capitaine? n'a-t-il pas usurpé ce titre, qui de droit était à moi? Comment! nous jouons notre vie comme à un coup de dé; — nous essuyons tous les caprices du hasard; et tout cela, pour avoir le plaisir de nous dire les serfs d'un esclave? Serfs, quand nous pourrions être des princes!... Par Dieu, Razmann, cela ne m'a jamais plu.

SCHWEIZER, à un autre.

Ah! oui, tu es un grand héros pour faire peur à des grenouilles à coups de pierres... rien que le bruit de son nez, quand il éternue, te ferait passer par le trou d'une aiguille.

SPIEGELBERG, à Razmann.

Oui... et il y a déjà un an que j'y songe: il faut que ça change, Razmann... si tu es ce que j'ai toujours pensé... Razmann!... il n'est plus là... on le croit à moitié perdu... Razmann, j'ai idée que son heure fatale a sonné... Comment! la joie ne te monte pas au visage de ce que l'heure de la liberté est sonnée? as-tu assez peu de courage pour ne pas entendre à demi-mot une pensée hardie?

RAZMANN.

Ah! Satan, tu entraînes mon âme.

SPIEGELBERG.

Hé bien, cela prend-il? viens: j'ai remarqué par où il a passé... viens: deux pistolets man-

quent rarement leur coup, et alors... c'est nous qui les premiers aurons étranglé le louveteau.

(Il veut l'entraîner.)

SCHWEIZER, en fureur, tire son coutelas.

Ah! coquin, tu me rappelles les forêts de la Bohême ; n'est-ce pas toi qui as fait le plongeon dès qu'on a crié : Voilà l'ennemi! j'ai de ce moment-là juré sur mon âme... Meurs, assassin!

(Il le tue.)

LES BRIGANDS, en grand émoi.

Au meurtre! au meurtre! Schweizer! Spiegelberg!... séparez-les.

SCHWEIZER, jetant son coutelas sur le corps de Spiegelberg.

Là, crève... Soyez tranquilles, camarades; ne prenez pas garde à cette misère : cet animal était devenu jaloux du capitaine, et il n'a pas seulement une cicatrice sur tout le corps; encore une fois, restez en paix. Ah! chien; c'est par derrière qu'il voulait expédier les gens; tuer par derrière!... La sueur a-t-elle inondé par torrens notre visage, pour que nous rampions sur cette terre comme de misérables drôles? l'animal!... avons-nous couché sous le feu et la flamme, pour finir par crever comme des rats?

GRIMM.

Mais, de par tous les diables, camarades, qu'avez-vous ensemble? le capitaine sera furieux.

SCHWEIZER.

C'est mon affaire. (A Razmann.) Et toi, coquin, tu

étais son second; toi... ôte-toi de mes yeux... C'est comme cela qu'a fait ce Schufterle; aussi est-il maintenant pendu en Suisse, comme mon capitaine le lui avait prophétisé.

(On entend un coup de pistolet.)

SCHWARZ, se levant.

Écoutez; un coup... (un second coup) un autre! Holà! le capitaine!

GRIMM.

Patience : il faut le troisième coup.

(Un troisième coup.)

SCHWARZ.

C'est lui... c'est lui... Sauve-toi, Schweizer; laisse-nous répondre pour toi.

(Ils tirent des coups de fusil.)

(Moor et Kosinsky arrivent.)

SCHWEIZER, allant au-devant d'eux.

Sois le bienvenu, mon capitaine; j'ai été un peu vif pendant ton absence; (il le conduit devant le corps de Spiegelberg) tu seras juge entre moi et celui-ci..... il voulait t'assassiner par derrière.

LES BRIGANDS, avec surprise.

Comment! le capitaine?

MOOR, absorbé un moment en contemplant le corps de Spiegelberg, et s'écrie :

O doigt vengeur de l'inconcevable Némésis! N'est-ce pas celui-ci qui avec une voix de syrène... Consacrez ce couteau à la mystérieuse rémunératrice... Ce n'est pas toi qui as fait cela, Schweizer?

SCHWEIZER.

Par Dieu ! si, c'est bien moi qui l'ai fait, et, par tous les diables! ce n'est pas ce que j'ai fait de plus mauvais en ma vie.

(Il se retire mécontent.)

MOOR, réfléchissant.

Je conçois... Pouvoir céleste... je comprends... les feuilles tombent de l'arbre... mon automne est arrivé... Qu'on ôte cet homme de devant mes yeux.

(On emporte le corps de Spiegelberg.)

GRIMM.

Donne-nous tes ordres, capitaine. Que devons-nous faire ?

MOOR.

Bientôt... bientôt, tout sera accompli... Donnez-moi ma guitare.... Je me suis perdu moi-même en venant ici... Ma guitare, vous dis-je... Il faut que je me berce dans le souvenir de ma force... Laissez-moi.

LES BRIGANDS.

Il est minuit, capitaine.

MOOR.

Ce n'étaient que des larmes répandues à une représentation de théâtre..... Je veux chanter les souvenirs de Rome ; cela réveillera mon génie assoupi..... Ma guitare..... Il est minuit, dites-vous ?

SCHWARZ.

Bientôt passé. Le sommeil pèse sur nous

comme du plomb. Depuis trois jours personne n'a fermé l'œil.

MOOR.

Le baume du sommeil descend donc aussi sur les yeux du scélérat? Pourquoi fuit-il de mes yeux? je n'ai pourtant jamais été un lâche, ni un misérable coquin... Allez dormir... demain au jour, nous irons plus loin.

LES BRIGANDS.

Bonne nuit, capitaine.

(Ils se couchent par terre et s'endorment. Profond silence.)

MOOR prend sa guitare et chante.

BRUTUS.

Campagnes de la Thessalie,
Recevez le dernier Romain;
Je cède à mon triste destin;
Et lorsque Rome est avilie,
Lorsque Cassius a péri,
Brutus a besoin de la tombe.
Lorsque la liberté succombe,
Le monde n'est plus fait pour lui.

CÉSAR.

Quelle est cette ombre qui s'avance,
Au regard triste, au fier maintien?
Ah! je reconnais un Romain
A cette noble contenance.
D'où viens-tu, fils de Romulus?
Rome est-elle en proie aux alarmes?
A-t-elle pu sécher ses larmes
Depuis que César ne vit plus?

BRUTUS.

Quoi ! percé de tant de blessures,
Voudrais-tu remonter au jour?
Non, rentre en l'infernal séjour;
Tes larmes nous sont des injures.
Le dernier sang libre a coulé
Dans une fatale hécatombe;
Mais Rome expire sur ma tombe,
Je descends ici consolé.

CÉSAR.

Quand tu me ravis la lumière,
Je te dis : Toi, Brutus, aussi?
Je puis tout révéler ici :
Mon cher Brutus, je suis ton père.
Ah! du moins sur le sombre bord
Gémis de ton erreur profonde;
Pour toi j'avais conquis le monde,
Et de toi je reçus la mort.

BRUTUS.

Oui, César, tu fus un grand homme,
Mais sois aussi fier de ton fils
Qui te préféra ton pays.
Toi seul pouvais régner sur Rome,
Brutus seul pouvait t'en punir.
Laisse-moi ! Je fuis ta présence,
Nos cœurs ont trop de différence;
La mort ne peut nous réunir.

Qui sera mon garant?... tout est si obscur... un labyrinthe inextricable... nulle issue... aucune

étoile qui vous guide... Si tout finissait avec ce dernier soupir... si tout finissait comme un vain jeu de marionnettes... Mais d'où vient cette soif ardente de félicité? d'où vient cet idéal d'une inaccessible perfection, cette impulsion vers d'inexécutables projets?... Si la plus petite pression sur ce petit ressort (il met un pistolet devant son front) rendait égaux... le sage et le fou... le poltron et le brave... le noble et le coquin! S'il y a une si divine harmonie dans la nature inanimée, pourquoi y aurait-il une telle dissonance dans la nature morale?... Non, non, il y a quelque chose de plus, car je n'ai encore joui d'aucun bonheur.

Croyez-vous que je tremblerai, ombres de ceux que j'ai égorgés? je ne tremblerai pas! (Il frissonne.) Les convulsions de votre agonie... votre visage bleuâtre et suffoqué,... vos plaies ouvertes et terribles, ne sont que des anneaux de la chaîne indestructible du destin; et cette chaîne vient se rattacher au tempérament de mon père, au sang de ma mère, à l'humeur de mon gouverneur et de ma nourrice, aux divertissemens de mes jours de congé... (Il frissonne d'horreur.) Pourquoi le Périllus qui m'a forgé a-t-il fait de moi un taureau dont les entrailles brûlantes consument l'humanité? (Il avance le bout du pistolet.) Le temps et l'éternité... sont enchaînés l'un à l'autre et se touchent pendant un instant unique! Clef redoutable qui fermeras derrière moi la prison de la vie et ouvriras les

verroux de la nuit éternelle... dis-moi... dis-moi, où... où tu vas me conduire.... Terre étrangère, où jamais on n'aborda!... Regarde, l'humanité succombe devant cette image, la force mortelle perd tout son ressort; et l'imagination, ce singe malicieux de l'intelligence, fait passer devant nous les ombres bizarres qu'enfaute notre crédulité... Non, non! un homme ne doit pas broncher... Sois ce que tu voudras, anonyme de là-haut... pourvu que mon moi ne m'abandonne pas... sois ce que tu voudras, pourvu que j'emporte mon moi... Les choses extérieures ne forment que l'enveloppe de l'homme... je suis moi-même mon ciel et mon enfer.

Me laisseras-tu seul dans quelque monde réduit en cendres, relégué loin de tes yeux, où la nuit solitaire et les déserts éternels seront ma seule perspective!... Alors je peuplerai de mes imaginations cette muette solitude, et j'aurai tout le loisir de l'éternité pour disséquer l'image confuse de l'universelle misère..... Ou bien voudras-tu, par des naissances successives, me placer successivement sur divers théâtres de misère, et de degré en degré... me conduire... au néant? Ne pourrai-je pas briser le fil de la vie qui me sera tissu là-bas, aussi facilement que je puis briser le fil de cette vie? Tu peux me réduire à rien... mais cette liberté, pourras-tu me l'ôter? (Il arme le pistolet, puis s'arrête tout à coup.) Et je vais donc mou-

rir par la crainte que m'inspirent les tourmens de la vie? J'accorderai au malheur le triomphe sur moi?... Non, je veux l'endurer. (Il jette le pistolet.) La souffrance sera impuissante contre ma fierté! je veux accomplir mon sort.

(La nuit devient de plus en plus obscure.)

HERRMANN, arrivant à travers la forêt.

Écoutons, écoutons! Le hibou fait des hurlemens horribles..... minuit a sonné au village..... bien, bien... le crime dort..... il n'y a pas d'espion dans cè désert. (Il avance vers le château et frappe à une porte.) Monte, pauvre malheureux habitant de cette tour!... voilà ton repas.

MOOR, se retirant tout doucement.

Qu'est-ce que cela signifie?

UNE VOIX, dans le château.

Qui frappe? est-ce toi, Herrmann, mon pourvoyeur, corbeau du vieux prophète?

HERRMANN.

Oui, c'est Herrmann, ton corbeau; monte à la grille, et mange. (Le hibou hurle.) Tes camarades de nuit font de terribles roulades, mon vieux..... trouves-tu cela bon?

LA VOIX.

J'avais grand'faim : grâces te soient rendues, toi qui envoies les corbeaux m'apporter du pain dans mon désert? Et comment se porte ma chère enfant, Herrmann?

HERRMANN.

Silence... écoute... un bruit comme des ronflemens! n'entends-tu pas?

LA VOIX.

Comment? entends-tu quelque chose?

HERRMANN.

J'entends le vent soupirer à travers les fentes de la tour.... une musique nocturne qui fait claquer mes dents et me rend les ongles tout bleus... Écoute donc..... c'est toujours comme si j'entendais ronfler. Tu as de la compagnie, mon vieux... Hou! hou!

LA VOIX.

Vois-tu quelque chose?

HERRMANN.

Adieu, adieu! C'est un lieu horrible..... redescends dans ton trou..... Tu as un sauveur..... tu as un vengeur là-haut..... Ah! fils maudit!

(Il veut s'en aller, Moor l'arrête en frémissant.)

MOOR.

Arrête!

HERRMANN, poussant un cri.

Oh! malheur à moi!

MOOR.

Arrête, te dis-je!

HERRMANN.

Malheur, malheur, malheur! je suis trahi!

MOOR.

Arrête! parle, qui es-tu? que viens-tu faire ici? parle!

HERRMANN.

Grâce, grâce, mon puissant seigneur! Écoutez une parole, avant de me tuer.

MOOR, *tirant son épée.*

Que vais-je entendre?

HERRMANN.

Vous me l'aviez ordonné, il est vrai, sous peine de la vie... Je n'ai pu faire autrement... Je n'ai pu faire autrement... Il y a un Dieu au ciel... C'est votre propre père qui est ici... son sort m'a touché... Ne me tuez pas.

MOOR.

Quelque mystère est ici caché. Explique-toi! parle! je veux tout savoir.

LA VOIX, *dans le château.*

Malheur! malheur! Est-ce toi qui parles, Herrmann? Avec qui parles-tu, Herrmann?

MOOR.

Il y a encore quelqu'un là-bas... Qu'est-ce qui se passe ici? (*Il va vers la tour.*) Est-ce un prisonnier abandonné des hommes?... Je veux le délivrer de ses chaînes... Voix souterraine, réponds, où est la porte?

HERRMANN.

Ah! ayez miséricorde, seigneur... N'allez pas plus loin, seigneur... Ayez miséricorde.

(*Il lui barre le chemin.*)

MOOR.

Quand il y aurait triple clôture! laisse-moi pas-

ser... Ouvrons... Pour la première fois, venez à mon aide, instrumens du vol!

(*Il prend un levier de fer, force la serrure et ouvre la porte ; un vieillard sort du caveau ; il est desséché comme un squelette.*)

LE VIEILLARD.

Ayez pitié des malheureux! ayez pitié!

MOOR, *reculant d'effroi.*

C'est la voix de mon père!

LE VIEUX MOOR.

Je te remercie, mon Dieu! voici l'heure de ma délivrance...

MOOR.

Ombre du vieux Moor, qui a troublé le repos de ta tombe? As-tu traîné dans l'autre monde un péché qui te ferme l'entrée des portes du paradis? Je ferai dire des messes pour que ton âme errante soit reçue dans la demeure céleste. As-tu enfoui sous la terre l'argent de la veuve ou de l'orphelin, et viens-tu gémir à l'entour vers l'heure de minuit? J'arracherai ce trésor souterrain aux griffes du dragon enchanté, quand il vomirait sur moi mille torrens de flamme, quand il saisirait mon épée de ses dents tranchantes... Ou viens-tu sur ma demande m'expliquer l'énigme de l'éternité? Parle, parle! je ne suis pas l'homme de la pâle crainte.

LE VIEUX MOOR.

Je ne suis point une ombre. Touche-moi; je vis d'une vie misérable et digne de pitié!

MOOR.

Quoi! tu n'as pas été enseveli?

LE VIEUX MOOR.

J'ai été enseveli... C'est-à-dire, un chien mort a été déposé au tombeau de mes pères : et moi... depuis trois lunes je me consume sous cette voûte obscure et souterraine, où pas un rayon de lumière ne m'éclaire, où pas un souffle d'air ne me réchauffe, où aucun ami ne me visite, où je n'entends que croasser les corbeaux et hurler les oiseaux de la nuit.

MOOR.

Ciel et terre! qui a fait cela?

LE VIEUX MOOR.

Ne le maudis pas... C'est mon fils François qui a fait cela.

MOOR.

François? François?..... O éternel chaos!

LE VIEUX MOOR.

Si tu es un homme, si tu portes un cœur d'homme, ô libérateur que je ne connais pas, oh! écoute le désespoir d'un père et ce que ses fils lui ont fait... Depuis trois lunes ces murs de rocher ont entendu mes sanglots, et leur lugubre écho n'a fait que répéter mes plaintes... Si donc tu es un homme, si tu portes un cœur d'homme...

MOOR.

Cette prière ferait sortir de leurs tanières les animaux les plus féroces.

LE VIEUX MOOR.

J'étais gisant sur un lit de douleur, je commençais à peine à reprendre mes forces après une cruelle maladie; on m'amena un homme qui m'annonça que mon fils aîné avait péri dans une bataille, qui m'apporta une épée teinte de son sang et ses derniers adieux, disant que ma malédiction l'avait poussé dans les combats, la mort et le désespoir.

MOOR, *se détournant vivement.*

Cela est évident.

LE VIEUX MOOR.

Écoutez encore : je tombai sans connaissance à cette nouvelle; il faut qu'on m'ait cru mort, car lorsque je revins à moi, j'étais couché dans le cercueil et enveloppé d'un linceul, comme un mort; je grattai au couvercle du cercueil, on l'ouvrit; la nuit était obscure, mon fils François était là devant moi... Quoi! cria-t-il d'une voix affreuse, veux-tu donc vivre toujours? et il referma le cercueil. Frappé de la foudre par ces paroles, je perdis l'usage de mes sens; quand je me réveillai, je sentis qu'on élevait le cercueil et qu'on le plaçait sur un chariot, qui roula pendant une demi-heure; enfin on rouvrit la bière... Je me trouvai à l'entrée de ce caveau : mon fils était devant moi avec l'homme qui m'avait apporté l'épée sanglante de Charles... Dix fois j'embrassai ses genoux, je

le priai, je le suppliai, je baisai ses pieds, je le conjurai... : les prières de son père ne parvinrent point à son cœur... « Qu'on descende ce corps, il a assez vécu ; » ce furent les paroles dont sa bouche me foudroya ; et je fus sans pitié poussé dans le caveau, et mon fils François referma la porte sur moi.

MOOR.

Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible : votre raison s'égare.

LE VIEUX MOOR.

Ma raison peut bien s'égarer ; écoutez, mais ne vous emportez pas. Je passai ainsi vingt heures sans qu'aucun homme pensât à ma peine : jamais les hommes ne portent leurs pas dans ce désert, car c'est le bruit commun que les esprits de mes pères traînent dans ces ruines de bruyantes chaînes, et y font retentir, à l'heure de minuit, leurs chants de mort ; enfin j'entendis la porte se rouvrir ; cet homme m'apporta du pain et de l'eau, me raconta comment j'étais condamné à mourir de faim, et comment sa vie serait en péril, si l'on découvrait qu'il m'apportait à manger. C'est ainsi que j'ai été douloureusement conservé durant ce long temps ; mais un froid continu, mais la fétide exhalaison de mes excrémens, une douleur excessive, minent mes forces, consument mes membres ; mille fois j'ai demandé à Dieu, en pleurant, de m'envoyer la mort ; mais il faut que la

mesure de mon châtiment ne soit pas comblée; ou peut-être est-ce pour éprouver encore quelque bonheur que je suis ainsi miraculeusement conservé; cependant c'est justement que je souffre... Mon Charles, mon Charles!... et il n'avait pas encore de cheveux blancs...

MOOR.

C'est assez. — Levez-vous, vous autres. Dormez-vous d'un sommeil de fer? le sommeil vous a-t-il rendus insensibles? Allons! aucun ne s'éveille.

(Il tire un coup de pistolet.)

LES BRIGANDS, s'éveillant en sursaut.

Hé! holà! qu'y a-t-il?

MOOR.

Ce récit ne vous a-t-il pas arrachés au sommeil? le sommeil éternel en serait troublé. Regardez ici, regardez ici! les lois du monde sont devenues un jeu de hasard; les liens de la nature sont brisés; l'antique chaos est déchaîné; le fils a tué son père!

LES BRIGANDS.

Que dit le capitaine?

MOOR.

Non, il ne l'a pas tué! je me suis servi d'une trop douce parole.... Le fils a mille fois mis son père sur la roue, sur le pal, sur le chevalet, et toutes ces paroles sont trop humaines.... Ce qui ferait rougir le crime, ce qui ferait frissonner le cannibale, ce que depuis l'éternité aucun démon

n'a imaginé.... Le fils a, sur son propre père.... Regardez, regardez ici! il est sans connaissance.... le fils a, dans ce caveau, mis son propre père.... le froid, la nudité, la faim, la soif.... Regardez, regardez donc: c'est mon propre père, il faut que je vous le dise.

LES BRIGANDS s'élancent et environnent le vieillard.

Ton père? ton père?

SCHWEIZER s'approche respectueusement et se met à genoux devant lui.

Père de mon capitaine, je baise tes pieds: commande à mon poignard.

MOOR.

Vengeance! vengeance! vengeance pour toi, vieillard si cruellement offensé, si cruellement profané! (Il déchire ses vêtemens.) Ainsi je déchire à jamais les liens fraternels! ainsi, à la face du ciel, je maudis chaque goutte de sang fraternel! Écoutez-moi, lune et étoiles! Écoute-moi, ciel de la nuit! toi qui as éclairé cette action infâme! Écoute-moi, Dieu trois fois terrible, qui règnes au-dessus de cette lune, qui au-dessus des étoiles sais ordonner et punir, qui allumes tes flammes au-dessus de la nuit, je me prosterne ici devant toi, je lève les mains vers toi dans l'horreur de la nuit.... je jure ici, et que la nature me vomisse de son sein comme un animal pervers si je manque à ce serment, je jure de ne plus saluer la lumière du jour que le sang du parricide n'ait arrosé cette pierre et n'ait fumé vers le soleil.

(Il se lève.)

LES BRIGANDS.

C'est un trait de Bélial. Que quelqu'un dise que nous sommes des coquins! non, par tous les diables, nous n'avons jamais rien fait de cette force-là.

MOOR.

Oui, et par les affreux soupirs de tous ceux qui sont tombés sous vos poignards, de tous ceux que mon incendie a dévorés, que la chute de ma tour a écrasés, qu'aucune pensée de meurtre ou de larcin ne trouve place en votre sein avant que vos habits ne soient teints en pourpre par le sang de ce réprouvé!... Auriez-vous jamais imaginé que vous serviriez de bras à la sublime majesté? Le fil tortueux de votre destin se dénoue aujourd'hui! Aujourd'hui, aujourd'hui une puissance invisible ennoblit notre profession! Adorez celui qui vous a réservé ce sort sublime, qui vous a conduits ici, qui vous a honorés au point de devenir les anges terribles de son impénétrable justice; découvrez vos têtes, prosternez-vous dans la poussière devant lui, et relevez-vous sanctifiés.

(Ils se mettent à genoux.)

SCHWEIZER.

Commande, capitaine, que devons-nous faire?

MOOR.

Lève-toi, Schweizer, et touche ces cheveux sacrés. (Il le conduit près de son père, et lui met dans la main une boucle

des cheveux du vieillard.) Tu te souviens comment tu fendis la tête à ce cavalier bohémien qui avait levé son sabre sur moi au moment où, épuisé de fatigue et hors d'haleine, je ne pouvais plus me soutenir. Alors je te promis une récompense vraiment royale: jusqu'ici je n'ai pu encore acquitter cette dette.

SCHWEIZER.

Tu me le juras, il est vrai; mais laisse-moi te nommer toujours mon débiteur.

MOOR.

Non, maintenant je vais m'acquitter. Schweizer, aucun mortel n'aura jamais été honoré comme tu vas l'être.... Venge mon père!

(Schweizer se lève.)

SCHWEIZER.

O mon grand capitaine! aujourd'hui pour la première fois tu m'as rendu orgueilleux! Ordonne : où, comment, et quand dois-je le frapper?

MOOR.

Les minutes sont sacrées : il faut te hâter.... Choisis les plus dignes de la bande et conduis-les tout droit au château du seigneur. Arrache-le de son lit, s'il dort ou s'il repose dans les bras de la volupté; traîne-le hors de la table s'il prend son repas; enlève-le du crucifix s'il est agenouillé à ses pieds! Mais, je te le dis, je l'exige impérieusement de toi, amène-le-moi vivant. Celui qui

effleurerait sa peau ou briserait un de ses cheveux, celui-là serait mis en pièces et livré en lambeaux aux vautours affamés. Il faut que je l'aie tout entier; et si tu me l'amènes entier et vivant, tu auras un million pour récompense, quand je devrais le voler à un roi au péril de ma vie, et puis tu seras libre comme l'air.... Tu m'as compris; ainsi hâte-toi.

SCHWEIZER.

Assez, capitaine.... Touche là : ou tu en reverras deux, ou tu n'en reverras pas un. Anges exterminateurs de Schweizer, venez!

(Il part avec un détachement.)

MOOR.

Vous autres, dispersez-vous dans la forêt. — Je reste ici.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Une suite d'appartemens. La nuit est obscure.

SCÈNE I.

DANIEL entre avec une lanterne et une valise.

Adieu, maison paternelle,... J'ai joui dans tes murs du bonheur et de l'affection, tant qu'a vécu le défunt seigneur. — Un vieux serviteur répand des larmes sur son tombeau.... Cette maison était alors l'asile des orphelins, le refuge des affligés, et ton fils en a fait une caverne d'assassins.... Adieu, pavés de ce château, que le vieux Daniel a si souvent balayés.... Adieu, bon poêle, le vieux Daniel se sépare avec peine de toi.... Tout ici m'était devenu familier.... Ah! que cela te fera de mal, vieil Eliezer; mais Dieu me préservera des piéges et des ruses du méchant. — Je vins ici les mains vides : j'en sors les mains vides; mais je sauve mon âme. (Il veut sortir.) (François arrive précipitam-

ment en robe de chambre.) Dieu! protége-moi! c'est monseigneur!

(Il éteint sa lanterne.)

FRANÇOIS.

Trahi! trahi! Les tombeaux vomissent des fantômes.... L'empire de la mort, réveillé de l'éternel sommeil, rugit contre moi le cri : assassin! assassin!... Qui remue ici?

DANIEL, avec angoisse.

Secourez-moi, sainte mère de Dieu! Est-ce vous, mon puissant seigneur, qui faites retentir ces voûtes de cris si horribles que vous réveillez en sursaut tous ceux qui dorment?

FRANÇOIS.

Dormir! qui vous a commandé de dormir? Va, apporte de la lumière. (Daniel sort, un autre serviteur arrive.) Personne ne doit dormir à cette heure, entends-tu? Tout doit être sur pied.... en armes.... tous les fusils chargés. Les as-tu vus se glisser le long des corridors?

LE DOMESTIQUE.

Qui, monseigneur?

FRANÇOIS.

Qui, imbécile, qui? Il me demande froidement et sottement qui? Cela m'a pris comme un vertige! Qui, âne, qui? des fantômes et des démons! La nuit est-elle bien avancée?

LE DOMESTIQUE.

Le veilleur vient de crier deux heures.

FRANÇOIS.

Comment ! cette nuit veut-elle donc durer jusqu'au jour du jugement? N'entends-tu pas du tumulte dans le voisinage? un bruit de chevaux au galop? Où est Char..., le comte, veux-je dire?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas, mon maître.

FRANÇOIS.

Tu ne sais pas? Es-tu aussi de la clique? Je te ferai sortir le cœur des entrailles avec ton maudit *je ne sais pas!* Va, appelle le pasteur.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur...

FRANÇOIS.

Tu murmures? tu hésites? (Le domestique s'en va.) Quoi! les mendians sont aussi conjurés contre moi? Ciel, enfer, tout est-il conjuré contre moi?

DANIEL revient avec de la lumière.

Mon maître.

FRANÇOIS.

Non, je ne tremble pas! ce n'était qu'un songe; les morts ne ressuscitent pas encore.... Qui est-ce qui dit que je suis pâle et tremblant? je ne me suis jamais senti si bien, si léger.

DANIEL.

Vous êtes pâle comme la mort : votre voix est entrecoupée et étouffée.

FRANÇOIS.

J'ai la fièvre. Dis seulement, quand le pasteur

viendra, que j'ai la fièvre. Je veux me faire saigner demain, dis-le au pasteur.

DANIEL.

Voulez-vous que je vous donne une goutte d'éther sur du sucre?

FRANÇOIS.

De l'éther sur du sucre? Le pasteur ne viendra pas tout de suite. Ma voix est entrecoupée et étouffée.... Donne-moi de l'éther sur du sucre.

DANIEL.

Donnez-moi donc les clefs; j'irai en bas chercher dans le buffet....

FRANÇOIS.

Non, non, non, demeure! ou j'irai avec toi. Tu vois, je ne puis pas rester seul! tu vois bien que je suis prêt à me trouver mal.... et si j'étais seul.... Attends seulement, attends! cela passera, demeure.

DANIEL.

Oh! vous êtes sérieusement malade!

FRANÇOIS.

Ah! oui, sans doute, sans doute! voilà tout.... La maladie trouble le cerveau et fait éclore des rêves bizarres et insensés.... Les rêves ne signifient rien.... n'est-ce pas, Daniel? Les rêves viennent de l'estomac, et des rêves ne signifient rien.... Je viens de faire un plaisant rêve....

(Il tombe sans connaissance.)

DANIEL.

Jésus, mon Dieu! qu'est-ce que c'est? Georges! Conrad! Bastien! Martin!... Donnez-moi seulement signe de vie. (Il le secoue.) Marie! Madeleine! Joseph! S'il pouvait reprendre connaissance! On dira que je l'ai tué! Dieu des anges, ayez pitié de moi!

FRANÇOIS, troublé.

Va-t'en, va-t'en! Qu'as-tu à me secouer ainsi, horrible squelette? Les morts ne ressuscitent pas encore.

DANIEL.

O bonté divine! Il a perdu la raison.

FRANÇOIS se relève avec effort.

Où suis-je? C'est toi, Daniel? Qu'ai-je dit? N'y prends pas garde! Quelque chose que j'aie dit, c'est un mensonge.... Viens, aide-moi.... C'est l'effet d'un étourdissement.... parce que je n'ai pas dormi.

DANIEL.

Si seulement Jean était ici! Je vais appeler du secours, je vais appeler des médecins.

FRANÇOIS.

Demeure; assieds-toi près de moi sur ce sofa.... Bien.... Tu es un homme sage, un brave homme. Je veux te raconter....

DANIEL.

Pas à présent, une autre fois. Je veux vous conduire à votre lit; le repos vous vaudra mieux.

FRANÇOIS.

Non, je t'en prie, laisse-moi te raconter, et moque-toi bien de moi.... Voici : il me semblait que j'avais fait un festin de roi, et je me sentais le cœur tout joyeux, et je m'étais couché à demi-ivre sur le gazon dans le jardin, et tout à coup.... Mais, comme je te dis, moque-toi bien de moi....

DANIEL.

Et tout à coup?

FRANÇOIS.

Tout à coup un effroyable coup de tonnerre frappa mon oreille assoupie, je me levai chancelant, et je vis tout l'horizon embrasé en une flamme ardente, et les montagnes, et les villes, et les forêts fondirent comme la cire sur le feu, et un tourbillon rugissant balaya la mer, le ciel et la terre.... Alors retentit comme d'une trompette d'airain : Terre, rends tes morts! mer, rends tes morts! Et la campagne déserte commença à se fendre et à rejeter des crânes et des côtes, des mâchoires et des ossemens, qui se réunirent en forme humaine, et à perte de vue se précipitèrent comme les flots d'une foule vivante. Alors je regardai en haut; et voici, j'étais au pied du Sinaï fulminant, et la foule était au-dessus et au-dessous de moi, et en haut, sur la montagne, trois hommes sur trois siéges enflammés dont toutes les créatures fuyaient le regard.

DANIEL.

C'est le tableau vivant du jugement dernier.

FRANÇOIS.

N'est-il pas vrai? c'est un récit extravagant? Alors un s'avança qui paraissait comme les étoiles de la nuit; il avait dans sa main un sceau d'airain, qu'il tenait entre l'Orient et l'Occident, et dit: Éternelle, sainte, juste, inimitable! il n'y a qu'une vérité! il n'y a qu'une vertu! Malheur, malheur au vermisseau qui a douté! Alors un second s'avança; il avait dans sa main un miroir resplendissant qu'il tenait entre l'Orient et l'Occident, et il dit: Ce miroir est la vérité; l'hypocrisie et le déguisement disparaissent. — Alors je m'épouvantai avec tout le peuple; car nous vîmes se peindre dans cet horrible miroir des visages de serpent, de tigre et de léopard. — Alors s'avança un troisième; il avait dans sa main une balance d'airain qu'il tenait entre l'Orient et l'Occident, et il dit: Approchez-vous, enfans d'Adam, je pèse les pensées dans la balance de mes fureurs avec le poids de ma colère.

DANIEL.

Dieu! ayez pitié de moi!

FRANÇOIS.

Tous restèrent pâles comme la neige. Tous les cœurs battirent d'angoisse dans cette horrible attente; quand alors il me sembla que j'entendais mon nom prononcé d'abord par les tonnerres de

la montagne; et la moelle de mes os fut transie, et mes dents claquèrent l'une contre l'autre. Aussitôt la balance commença à remuer, les rochers à tonner, et les heures s'avancèrent l'une après l'autre vers le plateau de la balance qui était à gauche, et l'une après l'autre y jetait un péché mortel....

DANIEL.

Que Dieu vous pardonne!

FRANÇOIS.

Il ne l'a pas fait. — La charge du plateau s'élevait comme une montagne; mais l'autre plateau, rempli du sang de la rédemption, le tenait toujours soulevé dans les airs... Enfin vint un vieillard cruellement courbé par le chagrin, le bras à demi-rongé par sa faim dévorante : tous les yeux se tournèrent sur cet homme, je reconnus cet homme; il coupa une boucle de sa chevelure argentée, la jeta dans le plateau avec les péchés, et voici : le plateau descendit, descendit tout à coup dans l'abîme, et le plateau de la rédemption s'éleva vers le ciel. — Alors j'entendis une voix sortir des rochers enflammés : Grâce! grâce à tous les pécheurs de la terre et de l'abîme! Toi seul es rejeté! (profond silence.) Hé bien! pourquoi ne ris-tu pas?

DANIEL.

Puis-je rire quand je frissonne des pieds à la tête? Les songes viennent de Dieu.

FRANÇOIS.

Fi donc! fi donc! ne dis pas cela. Appelle-moi un fou, un radoteur, un extravagant! Je t'en prie, mon cher Daniel, moque-toi beaucoup de moi.

DANIEL.

Les rêves viennent de Dieu. Je prierai pour vous.

FRANÇOIS.

Tu mens, te dis-je.... Va sur-le-champ, cours, vole, vois ce qui retient le pasteur; dis-lui de se dépêcher. Mais, je te le dis, tu mens.

DANIEL, *s'en allant.*

Dieu vous fasse miséricorde!

FRANÇOIS.

Sagesse populaire! terreur populaire! Il n'est pas encore décidé si le passé n'est point passé, et s'il y a là-haut un œil au-dessus des étoiles.... Hum! hum! Qui m'a donné cette pensée? y aurait-il donc un vengeur là-haut au-dessus des étoiles?... Non, non.... Oui, oui.... Quelque chose siffle tout autour de moi ces mots : Il y a là-haut un juge au-dessus des étoiles! et me trouver en face de ce vengeur au-dessus des étoiles, cette nuit même! Non, dis-je.... Misérable recoin où ta lâcheté veut aller se cacher.... Là-haut au-dessus des étoiles tout est désert, sourd et solitaire.... Si cependant il y avait quelque chose de plus! Non, non, cela n'est pas! Je ne veux pas que cela soit! Si cepen-

dant cela était vrai! Malheur à toi, s'il y avait un compte à régler! Si l'on devait régler ton compte cette nuit! Pourquoi frémir jusque dans mes os? Mourir! Pourquoi ce mot me saisit-il ainsi? Rendre compte à ce vengeur là-haut au-dessus des étoiles.... Et, s'il est juste, les orphelins, les veuves, les opprimés, les affligés vont lui faire leurs réclamations.... Et, s'il est juste, pourquoi ont-ils souffert, pourquoi l'ai-je emporté sur eux?

(Le pasteur Moser entre.)

MOSER.

Vous m'avez fait appeler, monseigneur. J'en suis surpris; c'est la première fois de ma vie. Auriez-vous l'intention de vous railler de la religion, ou commencez-vous à trembler devant elle?

FRANÇOIS.

Je raillerai ou je tremblerai après que tu m'auras répondu.... Écoute, Moser, je veux te prouver que tu es un imbécile, ou que tu crois le monde imbécile. Tu me répondras; entends-tu? sous peine de la vie, il faudra me répondre.

MOSER.

Vous traduisez le Très-Haut devant votre tribunal. Un jour le Très-Haut vous répondra.

FRANÇOIS.

Je veux le savoir maintenant, à présent, en cet instant, car je ne veux point me laisser aller à une honteuse sottise, et recourir, dans le moment

du danger aux idoles populaires. Je t'ai souvent dit, avec un sourire dédaigneux, en buvant du vin de Bourgogne : Il n'y a pas de Dieu... Maintenant c'est sérieusement que je te parle, et que je te dis : Il n'y en a pas. Tu me combattras avec toutes les armes que tu as en ton pouvoir, mais je les jetterai de côté avec un souffle de ma bouche.

MOSER.

Pourras-tu aussi facilement jeter de côté la foudre qui écrasera ton âme orgueilleuse d'un poids de dix mille quintaux? Ce Dieu qui voit tout, et que vous autres fous et scélérats anéantissez au milieu de la création, n'a pas besoin d'être démontré par la bouche d'un enfant de la poussière. Il se montre aussi grand peut-être dans la tyrannie que dans l'aspect riant de la vertu triomphante.

FRANÇOIS.

Excellent! Prêtre, tu me plais ainsi.

MOSER.

Je suis ici au nom d'un souverain plus puissant, et je parle à un être vermisseau tout comme moi, à qui je ne cherche point à plaire. Sans doute il me faudrait faire un miracle pour forcer à un aveu ta perversité au cou raide. Mais si ta persuasion est si ferme, pourquoi m'as-tu fait appeler?.... Dis-moi pourquoi, au milieu de la nuit, tu m'as fait appeler?

FRANÇOIS.

Parce que je m'ennuie et que je n'aime pas à jouer aux échecs. J'ai voulu, pour passer le temps, me chamailler avec un prêtre. Tu n'abattras point mon courage par tes vaines épouvantes. Je sais bien que ceux qui n'ont pas bonne chance ici mettent leur espérance dans l'éternité; mais ils seront cruellement trompés. J'ai toujours professé que notre être n'était pas autre chose que la circulation de notre sang, et qu'avec la dernière goutte de ce sang se dissipait aussi notre pensée, notre esprit; il partage toutes les faiblesses de notre corps. Comment ne partagerait-il pas aussi sa destruction! Comment ne se dissoudrait-il point par sa putréfaction! Qu'une goutte d'eau s'introduise dans ton cerveau, et ta vie se trouvera tout à coup interrompue, tu te trouveras sur les limites de la non-existence; et si son séjour s'y prolonge, la mort, la mort s'ensuivra. La sensibilité est la vibration de quelques cordes, et quand le clavier est brisé, il ne rend plus de sons. Si je faisais raser mes sept châteaux, si je brisais cette Vénus, où serait l'idée de leur symétrie ou de sa beauté? Vois-tu, c'est là votre âme immortelle.

MOSER.

Telle est la philosophie de votre désespoir. Mais votre propre cœur, qui, pendant cette démonstration, palpite avec angoisse dans votre poi-

trine, vous accuse de mensonge. Cette toile d'araignée, tissue par vos systèmes, est mise en pièces par un seul mot : Tu dois mourir !... Je n'exige de vous qu'une seule preuve : soyez aussi ferme dans la mort; que vos principes ne vous abandonnent point dans le danger, et alors c'est vous qui avez raison. Mais si à la mort vous êtes saisi du moindre frisson, en ce cas, malheur à vous ! vous vous êtes trompé.

FRANÇOIS, *troublé*.

Si à la mort je suis saisi du moindre frisson ?

MOSER.

J'ai bien vu plus d'un misérable braver jusqu'à ce moment la vérité avec un gigantesque orgueil; mais à la mort l'illusion se dissipe. Je voudrais être près de votre lit quand vous mourrez... J'observerais avec satisfaction un tyran au moment du départ... Je me placerais en face de vous, et je vous regarderais fixement aux yeux, lorsque le médecin prendra votre main baignée d'une froide sueur, lorsqu'il pourra à peine retrouver le battement du pouls fuyant sous son doigt, et lorsqu'en pliant tristement les épaules, il nous dira : « Les secours humains sont impuissans. » Prenez garde alors, prenez bien garde de ne pas finir comme Néron ou Richard.

FRANÇOIS.

Non, non !

MOSER.

Alors ce *non* se changera en un *oui* convulsif... Un tribunal intérieur qui ne peut être corrompu par les subtilités du scepticisme s'éveillera alors, et prononcera sa sentence sur vous. Mais ce réveil ressemblera à celui du vivant enseveli dans un cercueil! Ce chagrin ressemblera à celui du suicide, qui a déjà lâché le coup mortel, et qui se repent! Ce sera un éclair qui traversera la nuit de votre vie. Ce sera un regard jeté sur elle; et si alors vous restez ferme, c'est vous qui avez raison.

FRANÇOIS, se promenant çà et là, avec agitation.

Bavardage de prêtre! bavardage de prêtre!

MOSER.

Alors, pour la première fois, le glaive de l'éternité s'enfoncera en votre âme, et alors il sera trop tard... La pensée de Dieu réveille une autre pensée voisine, qui est bien terrible : la pensée du juge. Voyez, Moor, vous tenez dans votre main la vie de mille individus, et sur ces mille, il y en a neuf cent quatre-vingt-dix-neuf que vous rendez malheureux. Pour être Néron, il ne vous manque que Rome, et que le Pérou pour être Pizarre. Hé bien! croyez-vous que Dieu ait voulu qu'un seul homme dans son univers régnât despotiquement, et y mît tout sens dessus dessous? Croyez-vous que ces neuf cent quatre-vingt-dix-neuf individus n'existent que pour leur ruine, et

qu'ils ne soient que des poupées destinées à vos sataniques amusemens? Ah! ne croyez pas cela. Il vous demandera compte de chaque minute d'existence que vous leur avez ravie, de chaque joie que vous leur avez empoisonnée, de chaque perfectionnement dont vous les aurez privés; et si vous pouvez lui répondre, c'est vous qui avez raison.

FRANÇOIS.

C'est assez, pas une parole de plus. Veux-tu que je me mette aux ordres de tes rêveries mélancoliques?

MOSER.

Considérez quel équilibre terrible préside au destin des hommes. Si le plateau de cette vie a été abaissé, il se relèvera dans l'autre vie; s'il a été élevé, alors dans l'autre vie il descendra au plus bas. Mais ce qui était ici-bas une souffrance passagère sera là-haut un triomphe éternel; ce qui est ici un triomphe passager sera là-bas un désespoir éternel.

FRANÇOIS, s'élançant sur lui, d'un air farouche.

Que la foudre te fasse taire, esprit de mensonge! Je t'arracherai ta langue maudite.

MOSER.

Sentez-vous sitôt le poids de la vérité? Je n'ai pourtant pas encore cherché une preuve. Passons maintenant aux preuves....

FRANÇOIS.

Tais-toi. Va au diable avec tes preuves! je te dis que l'âme sera anéantie, et tu n'as rien à me répondre.

MOSER.

C'est ce qu'implorent en gémissant les esprits de l'abîme; mais celui qui est dans le ciel secoue la tête. Croyez-vous échapper au bras du rémunérateur, en fuyant dans l'empire désert du néant? Montez-vous vers le ciel, il y est! Descendez-vous dans l'enfer, il y est encore. Dites à la nuit: Cache-moi; et aux ténèbres : Enveloppez-moi ; il faudra bien que la nuit brille sur vous, et que les ténèbres éclairent les damnés.... Votre esprit immortel se relève contre ces vaines paroles, et foule aux pieds ces aveugles pensées.

FRANÇOIS.

Je ne veux pas être immortel..... Le soit qui voudra, je ne puis l'empêcher; mais moi je veux le forcer à m'anéantir : je veux tellement irriter sa fureur qu'il m'anéantira. Dis-moi quels sont les plus grands péchés, ceux qui excitent le plus sa colère.

MOSER.

Je n'en connais que deux, mais les hommes ne les commettent point, aussi les hommes ne les redoutent pas.

FRANÇOIS.

Ces deux péchés sont....

MOSER, d'un ton expressif.

L'un se nomme le parricide, et l'autre le fratricide... Pourquoi pâlissez-vous?

FRANÇOIS.

Comment, vieillard? Es-tu donc en relation avec le ciel ou l'enfer? Qui t'a dit cela?

MOSER.

Malheur à qui porte ces deux péchés dans son cœur! il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né! Mais calmez-vous, vous n'avez plus ni père ni frère.

FRANÇOIS.

Ah! tu n'en sais pas un plus grand?... pense-s-y bien.... la mort, le ciel, l'éternité, la damnation, sont suspendus à la parole que tu vas proférer.... N'en sais-tu pas un plus grand, un seul?

MOSER.

Je n'en sais pas un plus grand.

FRANÇOIS se laissant tomber sur son siége.

Le néant! le néant!

MOSER.

Réjouissez-vous, réjouissez-vous donc! célébrez votre bonheur! Malgré tous vos crimes, vous êtes comme un saint en comparaison du parricide. Les malédictions jetées sur vous sont des chansons d'amour, au prix de la malédiction qui l'attend.

FRANÇOIS, se levant avec fureur.

Va-t'en aux mille diables, oiseau de malheur!

Qui t'a commandé de venir ici? Va-t'en, te dis-je, ou je te perce de part en part.

MOSER.

Le bavardage d'un prêtre peut-il mettre ainsi un philosophe hors des gonds? Jetez tout cela de côté avec un souffle de votre bouche.

(Il sort.)

(François s'agite sur son siége avec une anxiété affreuse. Profond silence.)

(Un domestique entre en toute hâte.)

LE DOMESTIQUE.

Amélie s'est échappée. Le comte a disparu tout à coup.

(Daniel arrive en grande agitation.)

DANIEL.

Monseigneur, une troupe de cavaliers, enflammés de fureur, descend la montagne au galop. Ils crient : Au meurtre! au meurtre! Tout le village est en alarme.

FRANÇOIS.

Allez, qu'on sonne toutes les cloches... que tout le monde coure à l'église.... qu'on se prosterne, qu'on prie pour moi.... qu'on délivre sur-le-champ tous les prisonniers.... Je rendrai aux pauvres le double et le triple... je veux.... Va donc.... appelle donc le confesseur, pour que mes péchés soient absous... Tu n'es pas encore parti?

(Le bruit augmente.)

DANIEL.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur!

Comment tout cela peut-il s'accorder? vous qui avez toujours rejeté par-dessus les maisons toutes les bonnes prières; vous qui m'avez jeté cent fois à la tête ma Bible et mon livre de sermons, quand vous me surpreniez à prier?

FRANÇOIS.

Ne dis donc pas cela.... Mourir.... vois-tu? mourir.... Ah! ce sera trop tard! (On entend la voix de Schweizer.) Prie donc, prie!

DANIEL.

Je vous l'ai toujours dit.... Vous méprisiez tant les bonne prières.... mais prenez garde, prenez garde.... quand vous serez dans la peine, quand vous en aurez par-dessus la tête, vous donneriez bien tous les trésors du monde pour un seul soupir chrétien!.... Voyez-vous ça? vous vous moquiez de moi, à présent vous y voilà!.... voyez-vous ça?

FRANÇOIS l'embrasse étroitement.

Pardonne-moi, mon cher, mon bon, mon excellent Daniel, pardonne-moi... je te ferai faire un bel habit... Mais prie donc... Un habit comme pour une noce... je te ferai... Mais prie donc... je t'en conjure... je t'en conjure à genoux... De par le diab... prie donc.

(Tumulte dans la rue; cris; vacarme.)

SCHWEIZER, dans la rue.

A l'assaut! tuez! forcez les portes! Je vois de la lumière; il doit être là.

FRANÇOIS, à genoux.

Écoute ma prière, Dieu du ciel... c'est la première fois... et cela n'arrivera plus... Exauce-moi, Dieu du ciel!

DANIEL.

Merci de moi! Que dites-vous là? votre prière est une impiété.

LE PEUPLE.

Les voleurs! les assassins! Quel est ce bruit horrible au milieu de la nuit?

SCHWEIZER, toujours dans la rue.

Repoussez-les; camarades.... c'est le diable qui vient prendre votre seigneur... Où est Schwarz avec sa troupe? fais entourer le château, Grimm... A l'assaut sur le mur d'enceinte!

GRIMM.

Apportez des torches... Nous monterons, ou il descendra... je le rôtirai dans sa chambre.

FRANÇOIS, priant.

Je n'ai pas été un assassin vulgaire, mon Dieu; je ne me suis point livré à des minuties, mon Dieu.

DANIEL.

Miséricorde de Dieu! Ses prières mêmes sont des péchés.

(Les pierres et les brandons de feu volent de toutes parts, les vitres sont brisées, le château est en feu.)

FRANÇOIS.

Je ne peux pas prier... là (il se frappe le front et la poitrine)

là, tout est si vide... si desséché! (Il se lève.) Non, je ne veux pas prier... le ciel n'aura pas ce triomphe; l'enfer n'aura pas ce divertissement.

DANIEL.

Jésus-Maria! secourez-nous... sauvez-nous.... Tout le château est en feu.

FRANÇOIS.

Prends cette épée, dépêche-toi, enfonce-la-moi dans le corps par derrière; que ces coquins n'arrivent point à temps pour faire de moi leur jouet.

(L'incendie éclate.)

DANIEL.

Dieu m'en garde; je ne veux envoyer personne trop tôt dans le ciel, et encore bien moins dans...

(Il s'enfuit.)

FRANÇOIS le regarde sortir, puis après un moment de silence, lui crie :

Dans l'enfer, veux-tu dire?... je me doute bien de quelque chose comme cela... (Avec égarement.) Sont-ce déjà leurs chants de joie? Est-ce vous que j'entends siffler, serpens de l'abîme?... Ils montent... ils assiégent la porte... Pourquoi trembler devant la pointe de cette épée? la porte craque... elle tombe... impossible d'échapper... Ah! prends donc pitié de moi.

(Il arrache le cordon d'or de son chapeau, et s'étrangle.)

(Schweizer et sa troupe.)

SCHWEIZER.

Canaille d'assassin, où es-tu?... Voyez-vous

comme ils se sont enfuis?... Il n'avait pas beaucoup d'amis... Où cet animal s'est-il tapi?

GRIMM, heurtant du pied le corps de François.

Arrêtez! Qu'est-ce qui se trouve donc là? Éclairez ici.

SCHWARZ.

Ah! notre homme a pris les devans. Rengaînez vos sabres; il est là couché comme un rat empoisonné.

SCHWEIZER.

Mort? quoi? mort? mort sans moi? Évanoui, te dis-je... tu vas voir comme je le ferai tenir sur ses jambes. (Il le secoue.) Hé! dis donc, l'ami, il y a un père à tuer.

GRIMM.

C'est peine perdue, il est raide mort.

SCHWEIZER, s'éloignant du corps.

Oui, puisqu'il ne vit pas, il faut qu'il soit mort... Retournez, et dites à mon capitaine qu'il est raide mort, et qu'on ne me reverra plus.

(Il se tue d'un coup de pistolet.)

SCÈNE II.

Le lieu de la scène est le même que dans la deuxième scène de l'acte précédent.

LE VIEUX MOOR, assis sur une pierre; LE BRIGAND MOOR, en face de lui; DES VOLEURS çà et là dans la forêt.

MOOR.

Il ne vient pas!

(Il frappe de son poignard sur une pierre, et il en jaillit des étincelles.)

LE VIEUX MOOR.

Que mon pardon lui serve de châtiment! qu'une affection plus grande soit ma seule vengeance!

MOOR.

Non, par la fureur de mon âme, cela ne sera pas. Je ne le veux pas; il faut qu'il descende dans l'éternité chargé de ce grand crime. Pour quel autre motif le ferai-je périr?

LE VIEUX MOOR, fondant en larmes.

O mon fils!

MOOR.

Comment! tu pleures sur lui... et cette tour?

LE VIEUX MOOR.

Miséricorde! ô miséricorde! (Joignant les mains.) C'est maintenant, c'est donc maintenant que mon fils est jugé!

MOOR, avec effroi.

Lequel?

LE VIEUX MOOR.

Que signifie cette question?

MOOR.

Rien, rien.

LE VIEUX MOOR.

Voudrais-tu te railler de mon désespoir?

MOOR.

Ah! la conscience nous trahit! — Ne prenez pas garde à mes paroles.

LE VIEUX MOOR.

Oui, j'ai persécuté un fils, et un fils me persécute. C'est le doigt de Dieu... O mon Charles, mon Charles! si du séjour de la paix tu viens planer au-dessus de moi, pardonne-moi, oh! pardonne-moi!

MOOR, involontairement.

Il vous pardonne. (Interdit.) S'il est digne de se nommer votre fils,... il doit vous pardonner.

LE VIEUX MOOR.

Ah! il était trop magnanime pour moi... Mais je me jetterai à ses pieds, je lui dirai mes larmes, mes nuits sans sommeil, mes rêves déchirans; j'embrasserai ses genoux; je crierai... je crierai à haute voix : J'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne suis pas digne que tu me nommes ton père.

MOOR, très-ému.

Il vous était cher, votre autre fils?

LE VIEUX MOOR.

Tu le sais, ô ciel! Pourquoi me suis-je laissé imposer par les artifices d'un mauvais fils? J'étais un père heureux entre les pères de ce monde. Les enfans croissaient autour de moi dans la fleur de l'espérance. Mais... ô moment fatal!... le mauvais esprit se glissa dans le cœur de mon second fils; je me confiai à ce serpent : j'ai perdu mes deux enfans.

(Il se cache le visage.)

MOOR, s'éloignant de lui.

Éternellement perdus!

LE VIEUX MOOR.

Ah! je sens profondément ce qu'Amélie me disait : l'esprit de vengeance a parlé par sa bouche : en vain tu tendras vers ton fils une main mourante, en vain tu croiras sentir la main brûlante de ton Charles, jamais il ne viendra près de ton lit. (Le brigand Moor lui tend la main, en détournant la tête.) Si c'était la main de mon Charles!... Mais il est gisant dans l'étroite demeure; il dort déjà du sommeil de fer; il n'entend plus la voix de ma douleur. — Malheureux! mourir dans les bras d'un étranger... Plus de fils... plus de fils pour me fermer les yeux!

MOOR, dans la plus vive émotion.

Oui, maintenant, oui, il le faut. (Aux brigands.) Laissez-moi... — Et cependant... puis-je lui rendre

son fils? Je ne puis lui rendre son fils... Non, je ne le ferai pas.

LE VIEUX MOOR.

Quoi, mon ami, que murmures-tu ?

MOOR.

Ton fils... oui, vieillard... (D'une voix entrecoupée.) ton fils... est... éternellement perdu.

LE VIEUX MOOR.

Éternellement?

MOOR, dans une terrible angoisse, et regardant le ciel.

Oh! pour cette fois seulement..... ne permets pas que mon âme succombe..... pour cette fois seulement soutiens-moi.

LE VIEUX MOOR.

Éternellement, dis-tu?

MOOR.

Ne me le demande plus : éternellement, dis-je.

LE VIEUX MOOR.

Étranger, étranger, pourquoi m'as-tu tiré de la tour?

MOOR.

Et quoi?.... si je lui dérobais sa bénédiction ; si, comme un voleur, je la lui dérobais pour m'enfuir ensuite chargé de ce céleste larcin..... La bénédiction d'un père n'est jamais perdue, dit-on.

LE VIEUX MOOR.

Et mon François perdu aussi ?

MOOR, se jetant à genoux devant lui.

J'ai brisé la porte de ton cachot..... donne-moi ta bénédiction.

LE VIEUX MOOR, avec douleur.

Et tu veux exterminer le fils, toi, le libérateur du père..... Regarde, la miséricorde divine est infatigable, et nous autres pauvres vermisseaux nous nous endormirions sur notre colère! (Il pose ses mains sur la tête du brigand.) Qu'il te soit accordé autant de bonheur que tu auras de pitié!

MOOR se relève attendri.

Oh!... Où donc est ma fermeté? Je sens mes fibres se détendre; le poignard tombe de mes mains.

LE VIEUX MOOR.

Ah! elle est douce comme la rosée qui rafraîchit la montagne de Sion, la concorde entre les frères..... Apprends à mériter un tel bonheur, jeune homme, et les anges du ciel se réjouiront dans les rayons de ta gloire. Que ta sagesse soit pareille à la sagesse des cheveux blancs; mais ton cœur..... ah! que ton cœur soit pareil au cœur de l'enfant innocent.

MOOR.

Donne-moi un avant-goût de ce bonheur; embrasse-moi, divin vieillard.

LE VIEUX MOOR l'embrasse.

Pense que c'est le baiser d'un père, et moi je

penserai que j'embrasse mon fils..... Tu sais donc pleurer?

MOOR.

Je pensais que c'était le baiser d'un père..... Malheur à moi, s'ils l'amenaient maintenant! (Les compagnons de Schweizer reviennent comme un triste et morne cortége ; leurs yeux sont baissés sur la terre : ils se cachent le visage.) Ciel!

(Il recule avec effroi et cherche à se cacher ; ils vont à lui : il détourne les yeux. Profond silence. Les brigands sont immobiles.)

GRIMM, d'une voix défaillante.

Mon capitaine!

(Moor ne répond rien et s'éloigne d'eux.)

SCHWARZ.

Mon cher capitaine!

(Moor s'éloigne encore.)

GRIMM.

Nous ne sommes pas coupables, mon capitaine!

MOOR, sans les regarder.

Qui êtes-vous?

GRIMM.

Tu ne nous regardes pas : nous sommes tes fidèles compagnons.

MOOR.

Malheur à vous, si vous m'avez été fidèles!

GRIMM.

Nous t'apportons les derniers adieux de ton serviteur Schweizer..... Il ne reviendra plus, ton serviteur Schweizer.

MOOR, tressaillant.

Ainsi vous ne l'avez pas trouvé ?

SCHWARZ.

Nous l'avons trouvé mort.

MOOR, avec un mouvement de joie.

Grâces te soient rendues, souverain ordonnateur des choses! — Embrassez-moi, mes enfans... Que la miséricorde soit désormais le dénoûment... Maintenant ce pas aussi serait franchi... Tout serait franchi.

(D'autres brigands, Amélie.)

LES BRIGANDS.

Hurra! hurra! Une capture! une superbe capture!

AMÉLIE, les cheveux épars.

Les morts, disent-ils, ont ressuscité à sa voix... Mon oncle est vivant..... dans cette forêt.....; où est-il? Charles? mon oncle? ah!

(Elle se précipite vers le vieillard.)

LE VIEUX MOOR.

Amélie! ma fille! Amélie!

MOOR, tressaille et recule.

Qui amène cette figure devant mes yeux?

AMÉLIE, laissant le vieillard, s'élance vers le brigand et le serre dans ses bras avec ravissement.

Je l'ai!... Étoiles du ciel... je l'ai!

MOOR, se dégageant de ses bras, et s'adressant aux brigands.

Partez, vous autres! le mauvais esprit m'a trahi.

AMÉLIE.

Mon époux, mon époux, tu es dans le délire! Hélas!... dans un tel ravissement, pourquoi donc suis-je si insensible? Pourquoi tant de froideur au milieu de ce torrent de bonheur?

LE VIEUX MOOR, *revenant à lui.*

Ton époux? Ma fille, ma fille! ton époux?

AMÉLIE.

Toujours à lui! Toujours, toujours, toujours à moi! Ah! puissances du ciel, allégez un tel fardeau de bonheur, je succomberai, j'en mourrai!

MOOR.

Arrachez-moi de ses bras! Tuez-la! tuez-le! et moi, et vous, et tous! Que tout l'univers tombe dans l'abîme.

(*Il veut fuir.*)

AMÉLIE.

Comment? où vas-tu? Amour! éternité! bonheur! joie infinie! et tu fuis.

MOOR.

Va-t'en, va-t'en!..... la plus malheureuse des fiancées... Regarde, interroge, écoute..., ô le plus malheureux des pères! Laissez-moi m'enfuir pour jamais.

AMÉLIE.

Soutenez-moi! au nom du ciel, soutenez-moi! Mes yeux s'obscurcissent. — Il fuit!

MOOR.

Il est trop tard!..... c'est en vain! Mon père, ta

malédiction! ne m'en demande pas davantage...... je suis..... j'ai..... Ta malédiction..... Cette malédiction que l'on t'a surprise! — Qui m'a attiré ici? (*Il tire son épée, et s'avance vers les brigands.*) Qui d'entre vous, créatures de l'abîme, m'a attiré ici? Ainsi donc, meurs, Amélie!.... Meurs, mon père! reçois de moi la mort une troisième fois! Ceux que tu vois, tes libérateurs, sont des brigands et des assassins! ton Charles est leur capitaine.

(*Le vieux Moor expire. Amélie demeure muette, immobile et pétrifiée. Toute la bande de brigands garde un silence terrible.*)

MOOR, *se frappant la tête contre un arbre.*

Les âmes de ceux que j'ai étranglés dans l'ivresse de l'amour, de ceux que j'ai exterminés dans le sommeil sacré....., de ceux, ah! ah! Entendez-vous cette tour des poudres écraser les malades dans leur lit? Voyez-vous la flamme s'élancer dans le berceau de l'enfant à la mamelle? C'est le flambeau nuptial, ce sont les chants de noce... Oh! il n'oublie rien, il sait bien vous retrouver! c'est pourquoi plus de jouissances de l'amour pour moi! C'est pourquoi l'amour n'a que des tortures pour moi! C'est la rémunération.

AMÉLIE.

Cela est vrai! Souverain du ciel! cela est vrai!... Qu'avais-je fait, mon innocent agneau? J'ai aimé cet homme!

MOOR.

C'est plus qu'un homme n'en peut supporter.

J'ai vu cependant mille tubes de feu faire siffler la mort sur ma tête, et je n'ai par reculé d'une semelle; dois-je aujourd'hui apprendre à trembler comme une femme, à trembler devant une femme? Non, une femme n'ébranlera point ce mâle courage. Du sang, du sang!..... c'est une impression de femme..... il faut que je m'abreuve de sang, et cela passera.

(Il veut fuir.)

AMÉLIE.

Meurtrier, démon! Je ne puis te quitter, ange que tu es.

MOOR la repousse.

Laisse-moi, perfide serpent! veux-tu donc te railler d'un furieux? mais je brave la tyrannie du sort..... Comment, tu pleures? Oh, astres pleins de malices! elle fait semblant de pleurer, de pleurer sur mon âme. (Amélie le serre dans ses bras.) Qu'est-ce donc? elle ne me repousse point, elle ne me méprise pas..... Amélie, as-tu oublié?..... Sais-tu donc qui tu tiens dans tes bras, Amélie?

AMÉLIE.

Mon unique, mon indispensable ami!

MOOR, se laissant aller à l'extase de la joie.

Elle me pardonne, elle m'aime... je suis pur comme la lumière du ciel, elle m'aime! Reçois les larmes de ma reconnaissance, miséricorde céleste! (Il tombe à genoux en pleurant.) La paix est rentrée en mon âme, la souffrance s'apaise, l'enfer se retire!

Vois, vois, les enfans de la lumière embrassant en pleurant les enfans de l'abîme qui pleurent aussi. (S'adressant aux brigands.) Pleurez donc aussi; pleurez, pleurez! N'êtes-vous pas bien heureux? O Amélie! Amélie! Amélie!

(Il la presse tendrement dans ses bras et ils demeurent long-temps en silence.)

UN BRIGAND, s'avançant en fureur.

Cesse, perfide!... sors de ses bras à l'instant..... ou je te dirai une parole qui retentira dans tes oreilles, et te fera grincer des dents de désespoir.

(Il place son sabre entre les deux amans.)

UN BRIGAND âgé.

Pense aux forêts bohémiennes, entends-tu? et tu ne frémis pas?... Pense aux forêts bohémiennes te dis-je! Parjure, où sont tes sermens? oublie-t-on sitôt nos blessures? n'avons-nous pas risqué pour toi la fortune, l'honneur et la vie? ne nous sommes-nous pas tenus devant toi inébranlables comme des murailles? n'avons-nous pas reçu, comme des boucliers, les coups qui menaçaient ta vie, n'as-tu pas alors levé la main, et juré par un serment de fer que tu ne nous abandonnerais jamais, de même que nous ne t'avions pas abandonné? Homme sans honneur et sans foi, et tu veux nous trahir parce qu'une fille pleure!

UN TROISIÈME BRIGAND.

Fi du parjure! L'ombre de Roller immolé que

tu pris à témoin dans l'empire même de la mort, sera honteuse de ta lâcheté, et sortira tout armée de son tombeau pour te châtier.

LES BRIGANDS, en foule et découvrant leurs poitrines.

Regarde ici, regarde! Connais-tu ces cicatrices? Tu es à nous; nous t'avons acheté pour esclave au prix du sang de notre cœur, tu es à nous. Quand l'archange Michel devrait en venir aux mains avec Moloch! marche avec nous, sacrifice pour sacrifice, Amélie pour la bande.

MOOR, se dégageant des bras d'Amélie.

C'en est fait!... Je voulais changer de route et retourner à mon père, mais celui qui est dans le ciel a parlé : cela ne doit pas être. (Froidement.) Misérable fou, pourquoi donc ai-je eu ce désir? Un grand pécheur peut-il revenir sur ses pas? Non, un grand pécheur ne peut pas revenir sur ses pas; c'est ce que j'aurais dû savoir depuis long-temps. — Sois calme, je t'en conjure, sois calme! Tout cela est fort juste. — Je ne l'ai pas voulu, quand il m'a recherché; maintenant je le recherche, et il ne veut pas de moi; quoi de plus juste?... Ne roule pas ainsi les yeux. — Il n'a pas besoin de moi. N'a-t-il pas des milliers de créatures? il peut si facilement se passer d'une seule! eh bien, je suis celle-là. Allons, camarades!

AMÉLIE, s'attachant à lui.

Arrête, arrête! un seul coup! le coup de la

mort! Encore abandonnée! Tire ton épée, et prends pitié de moi.

MOOR.

La pitié s'est réfugiée chez les tigres. — Je ne te tuerai point.

AMÉLIE, embrassant ses genoux.

Au nom de Dieu, au nom de toute miséricorde! Je ne veux plus d'amour; je sais bien que là-haut nos astres se repoussent avec inimitié..... La mort est ma seule prière..... Abandonnée, abandonnée! comprends toute l'horreur renfermée dans ce mot : abandonnée! je ne le puis endurer; tu le vois, une femme ne le peut endurer. La mort est ma seule prière. Vois, ma main tremble; je n'ai pas le cœur de me frapper, l'éclat de ce fer me fait peur..... Pour toi cela est si facile, si facile! Tu es un si grand maître dans le meurtre! Tire ton épée, et je serai heureuse.

MOOR.

Veux-tu être seule heureuse? Va-t'en, je ne tue pas de femmes.

AMÉLIE.

Ah! égorgeur! tu ne sais tuer que les heureux! Tu laisses là ceux qui sont rassasiés de la vie! (Se traînant vers les brigands.) Ayez donc pitié de moi, vous, élèves de ce bourreau!... Il y a dans vos regards altérés de sang une compassion qui console les malheureux..... Votre maître n'est qu'un lâche fanfaron.

MOOR.

Femme, que dis-tu?

(Les brigands détournent les yeux.)

AMÉLIE.

Pas un ami! pas un ami parmi eux. (Elle se relève.) Hé bien, j'apprendrai de Didon à mourir!

(Elle veut sortir. Un brigand la couche en joue.)

MOOR.

Arrête! Quelle audace! la bien-aimée de Moor ne doit mourir que de sa main!

(Il la tue.)

LES BRIGANDS.

Capitaine, capitaine! que fais-tu? Es-tu en délire?

MOOR, regardant fixement le corps d'Amélie.

Elle est frappée au cœur! Encore cette convulsion, et c'en sera fait..... Hé bien, vous le voyez : qu'avez-vous encore à demander? Vous m'avez sacrifié une vie, une vie qui n'était déjà plus à vous, une vie pleine d'horreur et d'opprobre..... Je vous ai immolé un ange; cela est-il juste? n'êtes-vous pas plus que satisfaits?

GRIMM.

Tu as payé ta dette avec usure. Tu as fait ce qu'aucun homme n'aurait fait pour acquitter son honneur. Viens maintenant.

MOOR.

En conviens-tu? N'est-il pas vrai que donner

la vie d'une sainte pour la vie de quelques scélérats est un échange inégal?... Je vous le dis en vérité : quand chacun de vous serait monté sur un sanglant échafaud, quand on vous eût arraché votre chair, morceau par morceau, avec des tenailles brûlantes; quand cette torture aurait duré douze longs jours d'été, tout cela n'eût pas valu une des larmes que je répands. (Avec un sourire amer.) Vos cicatrices des forêts bohémiennes! Oui, oui, elles sont sans doute bien payées.

SCHWARZ.

Calme-toi, capitaine! viens avec nous; cet aspect n'est pas bon pour toi. Conduis-nous ailleurs.

MOOR.

Arrête... Encore un mot! avant d'aller ailleurs... Ecoutez, joyeux exécuteurs de mes ordres barbares...... Je cesse de ce moment d'être votre capitaine... je dépose avec honte et avec horreur ce commandement sanglant sous lequel vous vous imaginez être légitimement criminels, et faire pâlir la lumière du ciel devant vos œuvres de ténèbres..... Dispersez-vous à droite et à gauche..... Nous n'aurons jamais rien de commun.

PLUSIEURS BRIGANDS.

Ah! lâche! Où sont donc tes plans sublimes? C'étaient donc des bulles de savon, que le souffle d'une femme a dissipées?

MOOR.

Ah! misérable fou, qui me suis imaginé perfectionner le monde par le crime, et rétablir les lois par la licence : j'appelais cela la vengeance et le bon droit... Je prétendais, ô Providence, rendre le fil à ton glaive émoussé, et réparer ta partialité... Mais... ô puérile vanité!... maintenant me voici au terme d'une vie abominable, et je reconnais avec des sanglots et des grincemens de dents, que deux hommes tels que moi renverseraient tout l'édifice du monde moral. Grâce, grâce à cet enfant qui a voulu usurper sur toi... A toi seul appartient la vengeance; tu n'as pas besoin de la main des hommes : sans doute il n'est plus en mon pouvoir de ressaisir le passé..... ce qui est détruit est détruit..... ce que j'ai renversé ne peut plus être relevé..... Mais il me reste encore de quoi satisfaire à l'ordre troublé, de quoi me réconcilier avec les lois outragées : elles demandent une victime, une victime qui manifeste devant toute l'humanité leur indestructible majesté: je serai cette victime; il faut que je souffre la mort pour elles.

PLUSIEURS BRIGANDS.

Otez-lui son épée, il veut se détruire.

MOOR.

Imbéciles condamnés à un éternel aveuglement, pensez-vous donc qu'un péché mortel soit

une compensation à des péchés mortels? pensez-vous que l'harmonie du monde fût rétablie par cette dissonnance impie? (Il jette ses armes à leurs pieds d'un air de mépris.) Les lois doivent m'avoir vivant : je vais me remettre moi-même aux mains de la justice.

PLUSIEURS BRIGANDS.

Attachez-le : il a perdu la raison.

MOOR.

Non pas que je doute que la justice ne puisse m'atteindre dès que le pouvoir d'en haut le voudra ainsi, mais elle pourrait me surprendre dans mon sommeil, m'atteindre dans la fuite, ou s'emparer de moi par la force et par le glaive, et ainsi je serais dépouillé du seul mérite que je puisse avoir, du mérite de mourir volontairement pour elle. Dois-je donc recéler plus long-temps, comme un larcin, une vie qui déjà ne m'appartient plus, d'après les arrêts du céleste juge?

PLUSIEURS BRIGANDS.

Laissez-le aller ; c'est pour faire le grand homme : il veut sacrifier sa vie pour exciter l'admiration.

MOOR.

On pourrait m'admirer pour cette action..... (Après un moment de réflexion.) Je me souviens d'avoir parlé, en venant ici, à un pauvre diable qui travaillait

à la journée, et qui a onze enfans vivans..... on a promis mille louis d'or à celui qui livrera en vie le grand brigand : on peut faire du bien à cet homme.

(Il sort.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

PLAN ET FRAGMENS

DES CHEVALIERS DE MALTE,

PIÈCE DE THÉATRE

TROUVÉE DANS LES PAPIERS DE SCHILLER.

PRÉFACE.

Malte est assiégée par toutes les forces de Soliman, qui a juré la destruction de l'Ordre. Mustapha et Pialy, généraux de l'armée turque, sont réunis avec les corsaires Dragut et Ulluciali, et avec les Algériens Hassem et Candelisse. La flotte des Turcs bloque les deux ports, et l'on ne peut, sans livrer bataille, introduire aucun secours dans l'île. Les ennemis ont investi le fort Saint-Elme, et ont déjà obtenu de grands avantages. La possession de ce fort les rendrait maîtres des deux ports, et en état de s'emparer de Saint-Ange, de Saint-Michel, et du Bourg : c'est dans ces diverses positions que sont renfermées toutes les forces de l'Ordre.

La Valette est grand-maître de Malte. Il s'attendait à l'entreprise des Turcs et a fait ses préparatifs. Les chevaliers ont tous été rappelés dans l'île et y sont en grand nombre. En outre il s'y trouve environ dix mille soldats ; on ne manque ni de munitions de guerre ni de vivres, et les fortifications sont en bon état. On compte

aussi sur un renfort envoyé de Sicile, car sans cela les ennemis sont si nombreux et si persévérans, qu'ils ruineraient les ouvrages et détruiraient peu à peu les garnisons.

La Valette a toutes sortes de motifs pour compter sur ce secours de Sicile; car si Malte succcombait, les Etats du roi d'Espagne se trouveraient dans le plus grand danger. Philippe II lui a promis toute son assistance, et a donné des ordres en conséquence à son vice-roi en Sicile. Une flotte est équipée dans les ports de cette île. Beaucoup de chevaliers et de gens de guerre y sont accourus pour se faire débarquer à Malte. Les chargés d'affaires du grand-maître se sont fort empressés auprès du vice-roi espagnol pour hâter le départ de cette flotte.

Mais la politique espagnole est beaucoup trop égoïste pour tenter quelque chose de grand en faveur de cette noble cause. La puissance des Turcs épouvante les Espagnols, et ils cherchent à gagner du temps en attendant que cet ennemi s'affaiblisse. Ils espèrent que ce résultat sera amené par la résistance de l'Ordre et la vaillance de ses chevaliers, et ils attendent ou que le siége soit levé, ou que la victoire soit devenue facile. Si l'Ordre voit par-là ses forces déchoir, cela leur est fort indifférent. Mais il ne faut pas qu'il succombe entièrement; le vice-roi de Sicile promet donc toujours, mais les effets ne suivent pas ses promesses.

Pendant ce temps-là le fort Saint-Elme est pressé de plus en plus vivement par les ennemis. Le peu de surface de cette place, où l'on ne peut élever des ouvrages défensifs, la rend peu tenable par elle-même, et la gar-

nison n'est pas nombreuse. Les Turcs ont déjà emporté quelques uns des ouvrages avancés. Leur artillerie domine la muraille, et ils ont déjà fait une brèche praticable. La garnison n'est donc plus défendue par les fortifications, et son courage même la met en proie à l'artillerie ennemie.

Dans ces circonstances, les chevaliers auxquels ce poste est confié supplient le grand-maître de se retirer dans un lieu tenable, car il n'y a plus d'espérance de défendre Saint-Elme. En même temps les autres chevaliers font représenter au grand-maître qu'il sacrifie inutilement la garnison de Saint-Elme, qu'il n'est point à propos de détruire ainsi peu à peu les forces de l'Ordre pour défendre une place intenable, et qu'il vaut mieux concentrer toutes les forces au chef-lieu.

Ces motifs sont spécieux ; mais le grand-maître pense d'autre sorte. Quand même il serait convaincu que Saint-Elme ne peut se défendre, tout en gémissant douloureusement sur le sort des chevaliers qui y seraient sacrifiés, deux motifs lui feraient encore mettre un grand prix à cette place : le premier, c'est qu'il faut conserver Saint-Elme aussi long-temps que possible, pour donner aux renforts de Sicile le temps d'arriver ; car si ce fort tombe dans les mains de l'ennemi, il pourra fermer les deux ports ; le débarquement alors deviendrait difficile, et les Espagnols, comme ils en ont menacé, pourraient se retirer. Le second, c'est que la force morale et physique des Turcs s'affaiblirait s'ils étaient obligés de donner l'assaut au fort Saint-Elme. La perte qu'ils éprouveraient dans cette entreprise leur rendrait plus difficile l'attaque du chef-lieu ; un tel

exemple de résistance désespérée leur donnerait une haute idée du courage des chrétiens, commencerait à leur donner des doutes sur la certitude de la victoire, et les rendrait moins disposés à de nouvelles attaques.

Le grand-maître a donc de puissans motifs pour sacrifier une partie de ses chevaliers au bien de tous. Une telle résolution n'a rien de contraire aux statuts de l'Ordre, d'après lesquels chaque chevalier a contracté l'engagement de donner aveuglément sa vie pour la religion. Mais il faut le pur esprit de l'Ordre pour se résigner à une loi si sévère; car de telles actions doivent provenir du sentiment intérieur, et non pas être contraintes par une force extérieure.

Mais ce pur esprit de l'Ordre, qui serait si nécessaire dans un tel moment, n'existe plus. Les chevaliers sont vaillans et hardis, mais ils le sont d'après leur propre volonté, et non point par une résignation aveugle aux lois de l'Ordre. La circonstance exigerait des âmes selon Dieu, et leurs âmes sont selon le monde. Ils ont dégénéré de l'esprit de leur primitive institution; ils aiment autre chose que leurs devoirs. Ce sont bien des héros, mais non point des héros chrétiens. L'amour, la richesse, l'ambition, l'orgueil national et tous les ressorts de cette nature, agissent sur leurs cœurs.

Tous ces désordres étaient à leur comble au moment où le siége a commencé. Beaucoup de chevaliers s'abandonnaient ouvertement à leurs passions, s'imaginant que la guerre et ses dangers favoriseraient encore plus la liberté! La Valette, soit parce qu'il avait une manière libérale de penser; soit parce qu'il ne se sentait

pas affranchi lui-même de tout penchant humain, avait jusque-là montré beaucoup d'indulgence; mais il voit maintenant qu'il est absolument nécessaire de rendre à l'Ordre sa première pureté, et de le créer pour ainsi dire de nouveau.

LES CHEVALIERS DE MALTE.

FRAGMENS
D'UNE PREMIÈRE SCÈNE.

Une grande salle ouverte au fond ; on aperçoit le port.

ROMÉGAS et **BIRON** se disputent une esclave grecque. Celui-ci s'en est emparé ; l'autre veut la prendre.

ROMÉGAS.

Arrête, téméraire ! Tu me prends une esclave que j'ai enlevée et que je déclare m'appartenir !

BIRON.

Je lui rends la liberté. Elle choisira celui qu'elle aimera mieux suivre.

ROMÉGAS.

Elle est à moi par le droit et l'usage de la guerre : je l'ai prise sur le navire d'un corsaire.

BIRON.

Les rudes pratiques d'un corsaire sont honteuses pour celui qui sait plaire à un cœur libre.

ROMÉGAS.

La beauté des femmes est le prix du courage.

BIRON.

L'honneur des femmes est sous la protection des chevaliers.

ROMÉGAS.

Va défendre Saint-Elme; c'est là qu'est ta place.

BIRON.

On combat à Saint-Elme, et ici on reçoit la récompense du courage.

ROMÉGAS.

Il y a bien moins de danger à ravir ici des femmes, qu'à résister là-bas courageusement aux Turcs.

BIRON.

Il est facile, à l'ombre d'un cloître, de parler des combats meurtriers qui se passent sur la brèche.

ROMÉGAS.

Obéis à tes chefs! retourne à ton poste.

BIRON.

Tu commandes sur la flotte, mais pas ici.

ROMÉGAS.

Respecte la grand'croix que je porte sur ma poitrine.

BIRON.

La simple croix que voici couvre un noble cœur.

ROMÉGAS.

La langue de Provence est arrogante.

BIRON.

Son glaive est encore plus tranchant.

ROMÉGAS.

. . . .

DES CHEVALIERS, survenant.

L'Espagnol a raison. L'arrogance du Provençal doit être châtiée.

D'AUTRES CHEVALIERS, arrivant d'un autre côté.

Trois épées contre une? Au secours! au secours! trois épées contre une! Tombons sur les Castillans! Courage, noble frère! toute la langue Provence va te secourir.

DES CHEVALIERS.

A bas les Provençaux!

LES AUTRES CHEVALIERS.

A bas les Espagnols!

Beaucoup de chevaliers arrivent des deux côtés. Le chœur survient et sépare les combattans : il est formé de seize chevaliers prêtres vêtus du grand habit de l'Ordre,

qui arrivent sur deux rangs et entourent les combattans. Le chœur blâme les chevaliers de s'être ainsi défiés outrageusement. Peinture des dangers et des malheurs qui menacent l'Ordre soit du dehors, soit dans son propre sein. Confiance des chevaliers dans le secours qui doit leur arriver de Sicile.

La Valette paraît avec Miranda, envoyé de Sicile. Le grand-maître annonce aux chevaliers qu'ils ne doivent compter sur aucune assistance terrestre, et qu'il leur faut se confier au ciel seulement et à leur courage. Miranda déclare qu'il ne faut rien espérer des Espagnols, à moins que Saint-Elme ne continue à tenir ; et que si lorsque la flotte de Sicile paraîtra, le fort est tombé aux mains des Turcs, elle s'en retournera. Murmure des chevaliers contre la politique espagnole. Miranda se détermine à rester volontairement dans l'île, et à partager le sort de l'Ordre.

Un vieil esclave chrétien est conduit au grand-maître par le chevalier Montalte. Il est envoyé par les généraux turcs, sous prétexte d'entamer une négociation relative au fort Saint-Elme ; mais, en effet, pour lier une correspondance avec un traître. Le grand-maître ne veut entendre à aucune relation entre les chevaliers et les infidèles, et il menace de faire mettre à mort à l'avenir tous les hérauts qu'on enverra. On accorde à l'esclave chrétien, qui déplore la cruauté de son sort, la permission de rester à Malte, en liberté. Il préfère retourner en captivité, parce qu'il est convaincu que Malte ne peut pas tenir. Avant de partir, il laisse échapper quelques mots sur la trahison.

Arrivent deux envoyés de la garnison de Saint-Elme.

Cette garnison n'est pas au choix du grand-maître, et il résulte des statuts qu'elle est désignée presque sans sa participation. Un jeune chevalier de vingt ans, du nom de Saint-Priest, qui est chéri de tous, et que le grand-maître distingue particulièrement, fait partie des défenseurs de Saint-Elme. Il rappelle, par sa grâce, sa valeur, le Renaud de la Jérusalem délivrée Il est la terreur des Turcs; aussi désire-t-on qu'il soit, plus que tout autre, épargné par le sort des combats. Mais au milieu de la mort et des dangers, il semble invulnérable; il semble que son regard fasse tomber les armes des mains des ennemis, ou que la milice des anges veille sur lui. Créqui, autre jeune chevalier du plus brillant courage, lui est uni par un sentiment noble et passionné. Les envoyés peignent la situation de Saint-Elme, les progrès de l'ennemi, l'impossibilité de la défense, et demandent que la garnison soit retirée pour être placée dans un autre poste. Les jeunes chevaliers, et Créqui surtout, insistent avec instance sur cette demande; mais le grand-maître refuse. Il montre combien il prend part au sort funeste de la garnison: cependant il déclare avec une fermeté sévère que Saint-Elme doit être défendu, ensuite il s'éloigne avec les vieux chevaliers.

Murmures des jeunes chevaliers contre le grand-maître. Créqui s'informe avec anxiété de Saint-Priest, et apprend des envoyés à quels dangers il a été exposé. Montalte revient après avoir ramené l'esclave chrétien, et entretient le mécontentement contre le grand-maître, en insistant méchamment sur son obstination et son despotisme.

Les mécontens s'éloignent, le chœur revient; il gémit

sur le destin de l'Ordre et sur l'injustice de l'opinion envers le grand-maître, dont il loue le mérite. Souvenirs de l'histoire de l'Ordre.

La Valette; le chœur. Le grand-maître ne se montre plus au-dessus de l'humanité. Il craint de ne pas avoir la force nécessaire pour résister à de telles circonstances. Le sacrifice des vaillans défenseurs de Saint-Elme l'abîme de douleur. Il s'afflige aussi sur les désordres introduits parmi les chevaliers. Le chœur lui fait remarquer les suites de son indulgence, et lui rappelle le combat pour l'esclave grecque. La Valette avoue ses torts. Il tentera toutes choses pour opérer une réforme complète dans l'Ordre. Il a déjà fait relâcher cette esclave.

Romégas, Biron et les précédens. Les deux chevaliers se plaignent de la liberté donnée à l'esclave grecque. La Vallette rappelle aux chevaliers leurs vœux. Ils soutiennent que les circonstances actuelles leur donnent des droits à l'indulgence. Leur nature indomptable se manifeste, et dans ce moment d'extrême danger, ne connaît plus de bornes. Ils veulent jouir de l'instant présent, quand ils ne savent pas s'ils seront maîtres de celui qui va suivre. Les hommes vaillans, lorsqu'on a besoin d'eux, se croient autorisés à braver toutes les lois. Le grand-maître leur parle avec une autorité sévère et s'éloigne.

Romégas et Biron, aigris au dernier degré, s'unissent contre le grand-maître. Romégas était déjà son ennemi depuis long-temps.

Créqui revient et parle sans nul ménagement de la du-

reté du grand-maître. La conversation est interrompue par Montalte qui annonce de nouveaux envoyés de Saint-Elme. La position du fort est devenue plus déplorable encore. Les Turcs se sont emparés d'un ouvrage avancé très-important. La garnison insiste encore une fois pour qu'il lui soit permis de se retirer, sinon elle ira dans une sortie chercher un trépas assuré. Parmi les envoyés, est Saint-Priest. On a espéré qu'il toucherait le grand-maître. La Valette refuse de leur parler. Cette dureté inflexible soulève les chevaliers encore davantage, d'autant plus qu'elle est une preuve de sa faiblesse, et qu'il ne s'est pas fié assez à sa propre fermeté, pour voir dans une telle occasion un jeune homme qui lui tient de si près. Saint-Priest est son fils naturel; mais c'est ce que personne ne sait, excepté La Valette lui-même.

Les envoyés entrent accompagnés de beaucoup de chevaliers qui s'expliquent hautement sur leur malveillance pour le grand-maître. Saint-Priest est calme, mais Créqui s'abandonne aux transports les plus passionnés. Romégas et Biron l'encouragent. Montalte profite du moment pour soulever les chevaliers contre le grand-maître. Vainement le chœur les rappelle avec force à leur devoir. Il se forme une ligue redontable contre le grand-maître.

La Valette donne à l'ingénieur Castriotto l'ordre d'examiner la situation de Saint-Elme.

Le grand-maître a des soupçons sur Montalte et le fait surveiller de près. Il lui parle en particulier, et lui donne avec douceur de salutaires avis, mais sans résul-

tat. Montalte nie tout avec impudence et obstination; il se fie à son grade de commandeur.

Après qu'il s'est retiré, Saint-Priest paraît devant La Valette. Le jeune homme n'est point de la même opinion que les autres envoyés de Saint-Elme. Il ne désire pas être retiré du fort, et vient, avec franchise et avec une confiance filiale, découvrir au grand-maître la révolte des chevaliers. La Valette a de la peine à cacher son émotion. Il parle encore à Saint-Priest, comme grand-maître, et lui donne ses ordres. Enthousiasme du jeune homme pour son devoir et pour la personne du grand-maître.

Romégas, Biron, Créqui, et plusieurs de leurs partisans, arrivent. Ils commencent par faire les représentations les plus vives relativement à la garnison de Saint-Elme; et, sur les refus du grand-maître, ils prennent tout-à-fait le ton de la révolte. Créqui surtout passe toute mesure. La Valette, lorsqu'on lui reproche d'amener par son obstination la ruine de l'Ordre, répond que l'Ordre est déjà détruit; qu'en ce moment il n'existe plus; que ce n'est point par la puissance des ennemis, mais par ses désordres intérieurs. Il s'éloigne avec dignité, et commande aux chevaliers d'attendre ses ordres.

Les chevaliers sont ébranlés par les derniers mots du grand-maître, et quelques uns d'entre eux commencent à apercevoir leurs torts. Un chevalier apporte la nouvelle que, nonobstant la défense sous peine de mort que La Valette avait faite de recevoir des envoyés ennemis, un renégat s'est introduit, chargé d'une mission des généraux de l'armée turque. On a trouvé sur le renégat des lettres

où de très-grandes promesses étaient faites à Montalte. Montalte a passé aux ennemis. Les chevaliers rappellent que c'est lui qui avait surtout excité le plus d'amertume contre le grand-maître.

Miranda, l'envoyé espagnol; après lui les plus jeunes des chevaliers, et enfin le chœur, entrent armés. Le grand-maître les suit avec Castriotto. L'ingénieur reçoit l'Ordre, devant tous les assistans, de faire son rapport sur la situation de Saint-Elme. Il soutient qu'il est encore possible, pour quelque temps, de défendre les ouvrages de Saint-Elme. Alors le grand-maître demande aux plus jeunes et aux plus vieux des chevaliers, au chœur et à Miranda, s'ils veulent, sous son commandement, entreprendre cette défense. Tous y sont prêts, et le grand-maître, maintenant, consent à la retraite de la garnison de Saint-Elme. Il congédie les chevaliers révoltés, et ordonne au seul Romégas de demeurer.

La Valette lui parle comme un mourant qui exprime ses dernières volontés. Il souhaite que Romégas, qui a précipité l'Ordre à sa ruine, soit en état de le sauver. Il l'a choisi pour son successeur, et s'est assuré, pour lui, des voix les plus influentes. Romégas, élevé à la position d'un prince, qu'il saura remplir, reconnaîtra l'indignité de sa conduite précédente. Pénétré de honte par la grandeur d'âme d'un homme qu'il avait méconnu, il s'éloigne, dans l'intention de montrer par les faits qu'il était digne d'une telle confiance.

Saint-Priest paraît pour prendre congé du grand-maître. La Valette est extrêmement ému. Il lui révèle

qu'il est son père, lui donne sa bénédiction, et lui dit qu'il va aller chercher la mort avec lui à Saint-Elme. Le chœur est présent.

Romégas revient avec les chevaliers révoltés et les envoyés de Saint-Elme. Tous se repentent de leur erreur, et chacun est prêt à se sacrifier dans Saint-Elme pour le salut de l'Ordre. Le chœur fait rougir encore plus les chevaliers de leur conduite; il leur apprend que Saint-Priest est fils du grand-maître, et qu'il vient de le dévoner à la mort. La Valette se refuse d'abord à renoncer à sa première résolution, jusqu'à ce qu'enfin il soit convaincu qu'un changement complet s'est opéré dans l'âme des chevaliers. Il consent à ce que les chevaliers de Saint-Elme continuent à occuper ce poste, et obéit au devoir et à la nécessité qui lui prescrivent de se conserver pour le salut de l'Ordre. Tous se pressent autour de lui et le conjurent de ne pas se séparer de son fils. Chacun est disposé à prendre la place de ce vertueux jeune homme. Saint-Priest résiste et demeure inflexible. Il est animé du plus sublime enthousiasme. La Valette ne veut non plus avoir égard à aucune considération personnelle. Saint-Priest prend congé du grand-maître et de Créqui.

Le chœur, resté seul, célèbre du ton le plus noble tout ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé parmi les hommes, le devoir, la chevalerie, la religion.

Nouvelles de Saint-Elme. — On donne l'assaut au fort. Créqui s'est enfui à Saint-Elme pour mourir avec son ami. La Valette entre dans une extrême douleur, mais

avec une mâle fermeté. Il a le sentiment profond du sacrifice qu'il a fait.

Saint-Elme est pris. Un Grec, du nom de Lascaris et de cette famille qui avait occupé le trône impérial de Bysance, s'est échappé au péril de sa vie de l'armée turque, où il occupait un poste éminent. Plein d'admiration pour l'héroïsme des chevaliers, il vient à eux, et retrouve dans son cœur les premières impressions que la religion avait faites sur lui. Il fait un récit détaillé des actions prodigieuses de la garnison de Saint-Elme, et des grandes pertes que les Turcs ont endurées; de leur stupéfaction lorsqu'ils ont vu l'état de la forteresse et le petit nombre de ses défenseurs; du grand affaiblissement que les ennemis vont éprouver par la mort de leurs généraux les plus considérables et les plus expérimentés, Drogut et Pripoli, qui ont péri dans ce siége.[1] — Il n'y a plus rien à craindre de la trahison de Montalte; il a été atteint par Saint-Priest pendant l'assaut, et son crime a trouvé sa récompense.

Le corps de Saint-Priest a été rejeté par les flots. Il est porté par les chevaliers qui l'environnent dans une muette douleur. La Valette s'élève encore au-dessus de lui-même. Il célèbre la destinée sublime de son glorieux fils. Il voit ses enfans dans tous les chevaliers, et se fie à la force de l'Ordre, qui maintenant est entière et sans mélange. Ce grand sacrifice est un gage assuré de la victoire, comme la mort de Léonidas fut le gage de la défaite des Perses. — L'événement a justifié cette conviction.

FIN DU PREMIER VOLUME.


Digitized by Google

